



Yahia Belaskri
Une longue nuit
d'absence

roman

APIC
éditions

Une longue nuit
d'absence

Chez le même éditeur

Le bus dans la ville, roman, 2009.

Si tu cherches la pluie elle vient d'en haut, roman, 2011.

Pour la France © Vents d'ailleurs/Ici & ailleurs, 2012.

Pour l'Algérie © Les Éditions Apic, Alger, 2013.

Isbn : 978-9961-769-95-9

www.apiceditions.com

Ouvrage publié avec le soutien du Bureau français du livre d'Alger.

Yahia Belaskri

Une longue nuit
d'absence

roman

APIC
éditions

*À Francisco Bueno,
À ceux qui ont foulé la terre oranaise,
y ont laissé une part d'eux-mêmes,
celle-là même qui m'a fait.*

*Ne me demande pas mon pays d'origine
Regarde dans mes yeux baissés
La fêlure des horizons
Les matins blessés
Le vol interrompu
De l'oiseau*

Alain Mabanckou

*[...] je suis une île surgie le temps de voir
la lumière, dure comme la pierre
puis sombrer.*

Titos Patrikios

Première partie
L'Espagne, mon amour

12 mars 1939, en mer

*On dit que tu t'en vas lundi ;
viens t'embarquer à ma porte ;
mes bras seront les rames
et mes larmes la mer.*

UNE BRUME BLANCHÂTRE DÉCHIRE PEU À PEU LE VOILE DE LA NUIT, laissant apparaître les flots bleutés de la mer. Les vagues se succèdent, certaines se cambrant, d'autres prenant de la hauteur, imprimant au *República* des sauts de puce, il monte, il descend, avance, recule. Le moteur ronfle toujours. Abelardo, le capitaine, est à la barre. Enrique Semitier, somnolant, terrassé par la fatigue, est assis sur la caisse qui jouxte le treuil, un bras autour du mât. Enroulé dans une couverture, il n'a pas quitté sa place, scrutant l'horizon, cette ligne fuyante, se déroband sans cesse à ses yeux, cherchant le chemin de la survie. Les autres passagers sont dans la cale, affalés les uns sur les autres, les cœurs remués par la tempête de la veille où ils ont cru mourir. Le bateau continue de trouer cette fine pellicule qui ne laisse rien voir.

— Tierra ! Tierra ! Compañeros, tierra !

C'est une voix, sortie de nulle part, qui hurle :

— Tierra !

Enrique ouvre les yeux, se redresse, scrute le brouillard blanc qui se retire doucement, il entrevoit quelque chose : Oran ! Le bateau s'agite, des voix résonnent, des cris de joie. De la cale, surgissent El Campesino et le lieutenant Astorga, les traits marqués, les cheveux hirsutes. Puis le lieutenant-colonel Berda et Gonzalez, commandant du service d'espionnage. Les autres rappliquent, les visages marqués, le teint blafard, dans leurs yeux une lueur d'espoir, un cri de joie. Tous demandent :

— Orán ? Orán ?

Enrique se tourne vers un de ses compagnons et lui demande de ramasser les armes. Ce dernier s'exécute, descend dans la cale, revient, disparaît, revient à nouveau, un sac à la main, dit aux officiers :

— Vous aussi !

Le sac se remplit d'armes : mitraillettes, revolvers, grenades. À la mer ! La guerre est finie ; cruellement finie et perdue. Perdus aussi ses combattants, voguant sur un bateau vers une terre nouvelle dont ils ont à peine entendu parler. C'est un nouveau jour et personne ne sait de quoi il sera fait. La brume s'évapore et les mouettes apparaissent, virevoltant, tournoyant, une nuée de mouettes sentant l'odeur de poisson que dégage le *República* aujourd'hui chargé de femmes et d'hommes affamés, fuyant la défaite de leur camp, n'ayant rien à offrir que leur profond désarroi. Le bateau avance, sous la conduite d'Abelardo qui ralentit le moteur.

Le golfe d'Oran, ouvert, se donne à voir. De loin, se découpe la falaise abrupte au-dessus de laquelle repose la ville qui se devine, par petites touches blanchâtres, sous la fine pellicule qui encombre le ciel. Puis apparaît, à droite, sur le mont de l'Aïdour, le fort de Santa Cruz, imposant et majestueux, trônant sur la ville. En contrebas, se dresse la chapelle surmontée par la Vierge, suspendue dans le ciel. La vision est magique. Les passagers du bateau sont saisis. Petit à petit, le port se dévoile, immense, chargé de grues et de véhicules. Sur la falaise, quelques immeubles blancs, bleus se découpent maintenant.

— Oran ! Nous sommes devant Oran, tonne un camarade, l'émotion dans la voix.

— Muy bien ! disent en chœur plusieurs de ces passagers qui oublient, un instant, leur détresse.

Le *República* dérive lentement, arrive devant la passe pour pénétrer dans le port.

— Oran ! confirme Abelardo de sa cabine.

Le port est plein de navires de toute sorte, de commerce, transport de voyageurs, des chalutiers. Sur les quais, l'agitation est complète malgré l'heure matinale. Une vedette militaire est déjà arrivée à hauteur du bateau, lui faisant signe de suivre. C'est au bassin Poincaré que l'accostage se fait, loin de la gare maritime et du reste du port. L'approche du quai est délicate, personne pour placer le pare-battage, le bateau heurte le quai, déstabilisant les passagers ; les cordes jetées sont rattrapées par des militaires, vite arrivés.

Après avoir amarré le bateau, moteur coupé, Abelardo s'affaire dans sa cabine pendant que les autres, soulagés de la rude et tumultueuse traversée, posent pied sur le quai, bientôt rempli de militaires et gendarmes. Chancelantes, deux femmes, habillées en noir, foulard aux cheveux, tenant l'une un bébé et l'autre un enfant de cinq ans, sont les dernières à quitter le bateau.

— D'où venez-vous ? Alicante ?

— Adra, répond le lieutenant-colonel Berda.

Comme Boabdil, le dernier calife de Grenade parti de ce même endroit, pense Enrique. Les soldats s'affairent autour d'eux, fouilles au corps, questions qui se succèdent, peu de réponses du fait de la langue. S'avance le lieutenant-colonel, l'un des rares, avec Gonzalez, à connaître le français :

— Je suis le lieutenant-colonel Berda, je demande l'asile politique.

Un soldat éructe :

— Ce sont les Espagnols de l'armée en déroute !

Un officier lance :

— Renvoyez-les ! Remettez-les sur leur rafiote !

Une grande confusion s'ensuit, les fuyards ne veulent pas remonter sur le bateau, des militaires, des gendarmes accourent, des ordres arrivent, des contrordres aussi, puis les passagers du *República* sont réunis dans un hangar, à l'écart de l'activité portuaire. Autour d'eux, c'est la panique :

— Il ne faut pas les approcher ! Ils apportent la maladie.

Un à un, ils s'identifient, avec peine et hésitation. Les gendarmes remplissent des fiches, questionnent encore, obtiennent peu de réponses, prennent note, trient, les femmes avec leurs enfants, les autres, tous les autres, séparés. L'accueil est brutal, les gendarmes et militaires sont insolents, les plaisanteries fusent, les ricanements aussi. La matinée est largement entamée lorsqu'un médecin se présente, les ausculte sommairement, « celui-ci a la gale », El Campesino ; « celui-là aussi », le lieutenant Astorga, puis Abelardo, le pilote. Ils sont isolés puis emmenés vers un hôpital.

— La sarna !

Le mot passe d'une bouche à l'autre, la gale. Les femmes avec leurs enfants sont regroupées de côté, seules, puis emmenées vers une destination inconnue. Elles se tournent vers Enrique, demandent ce qui va leur arriver, pleurent. Les autres, appelés un à un, attendent. Personne ne leur demande s'ils ont besoin d'eau, de nourriture. Fatigués, ils s'affalent par terre, à côté de leur baluchon pour certains, d'autres comme Enrique n'ont rien. Au cours de l'après-midi, ils sont appelés à monter dans un camion qui s'ébranle et pénètre dans la ville dont personne ne voit rien. Juste des senteurs qui affleurent, celles des palmiers nains et du jasmin. Escortés par des gendarmes, les quatorze compagnons d'infortune se retrouvent à la prison civile d'Oran, hébétés, épuisés. Le lieutenant-colonel proteste, gesticule, demande à voir un gradé, il est bousculé, insulté :

— Sale vaincu !

Tout comme les autres, il est délesté de ses affaires, vêtements, chaussures, documents d'identité, argent. Des tenues leur sont remises avant qu'on ne les enferme dans une cellule. Poursuivis, chassés par la mort, les voilà accueillis par le mépris, considérés comme indignes, ravalant illusions et espérances, certitudes et convictions. Jeunes hommes venus à la guerre par accident, hasard ou révolte, enfants d'ouvriers ou de paysans, lancés dans la bataille sans comprendre, loin des cortijos qui les ont vus naître, ils sont traités à l'égal des animaux, parqués, surveillés.

Juin 1930, Maro

IL EST NEUF HEURES DU MATIN ET LE SOLEIL EST DÉJÀ HAUT, ALORS que des nuages cachent encore la crête de la sierra Almijara. Entre mer et montagne, le village de pêcheurs, s'éclaire à la lumière de ses maisons blanches, identiques, alignées dans un dédale de ruelles qui mènent toutes à l'église *Nosotros de Las Maravillas*. Toute petite, surmontée d'un campanile, à l'image de celles construites dans les pays d'Amérique du Sud, l'église s'ouvre sur une place aérée d'où l'on peut admirer la mer en contrebas. Sur la plage à laquelle on accède par un chemin accidenté, se trouvent des bateaux de pêche. Traversé par de petits ruisseaux qui se jettent dans la mer, le village est entouré de néfliers, pêcheurs, amandiers qui exhalent leurs parfums, et les caroubiers se mêlent à la canne à sucre. Les fleurs embaument l'atmosphère matinale et les senteurs volettent. Au seuil de leurs maisons modestes, quelques hommes, assis sur des chaises, chapeau de paille sur la tête, le verbe haut et la gouaille expressive, devisent tranquillement. Sur la chaussée caillouteuse, une charrette, traînée par de lourds et vieux chevaux, tressaute. Puis, c'est le curé qui passe pour rejoindre tôt son église, salué par les hommes :

— Ola, padre !

Quelques femmes, coiffées d'un foulard, arpentent les champs, plantant, cueillant, arrosant leurs potagers colorés : tomates, poivrons et concombres dessinent un

kaléidoscope original. Plus loin, un berger emmenant vers le ruisseau son troupeau, quelques moutons et trois ou quatre brebis.

C'est jour de fête à Maro. Des calicots sont accrochés un peu partout. Chaque année, à cette époque, les villageois accompagnent l'arrivée de l'été et sa douceur par une kermesse populaire, bigarrée. À quelques centaines de mètres de là, plus haut sur la route, sur le pont de Cantarriján, à la limite des provinces de Málaga et de Grenade, un groupe d'enfants sont agglutinés autour d'El Diablo et de son vélo tout neuf. Treize ans, mince, visage allongé, nez aquilin, cheveux noirs très longs ramassés en catogan, disparaissant aussi vite qu'il apparaît, ce qui lui vaut ce surnom d'El Diablo. Paquito s'approche du vélo, admiratif, demande à monter dessus, fait un petit tour sur la route, revient vers ses copains, remet le vélo à son ami.

— Tu le veux ? Si tu traverses le pont, les yeux bandés, il est à toi.

El Diablo s'adresse à Paquito, puis se tourne vers les autres :

— Pariez sur Paquito ! Va-t-il réussir ? S'il réussit, je lui donne mon vélo.

Il ramasse l'argent des enfants excités par le challenge, à peine quelques pesetas. Alors, diable qu'il est, il va voir le préposé à la tombola, car le village en organise une à chaque fête. Il lui propose de mettre en jeu son vélo. Sa famille est connue, respectée, il obtient facilement les tickets qu'il va distribuer dans les rues, criant :

— Tombola ! Pariez ! Un vélo à gagner.

Il fait le tour du village et revient avec pas mal de sous dans sa besace. Le jeu peut commencer. Il annonce à la bande de gamins :

— Le pari est lancé ! Paquito va traverser le pont, les yeux bandés. S'il y arrive, il gagne ce beau vélo !

Les gamins, rigolards, ne donnent pas cher de leur copain et parient qu'il va tomber dans le ravin. Paquito, dix

ans, vif, intelligent, avait prévu le coup avec le Diable. Il se prépare, inspecte à nouveau le vélo comme un connaisseur, fait tourner les roues, l'une après l'autre, essaie de l'enfourcher, donne quelques coups de pédale puis s'arrête, attendant le top départ. El Diablo s'approche, lui met un bandeau sur les yeux, s'écarte, s'assure qu'il n'y a pas de voiture qui arrive dans un sens ou dans l'autre. Il lance :

— Vamos !

Paquito enfourche le vélo, met pied à terre, remonte et s'élance enfin. Il se tient bien au milieu afin d'aborder le pont sans risque. Il pédale vite, avec toute l'énergie de ses dix ans, zigzague un peu, revient au milieu, baisse la tête et roule sous les cris de ses copains :

— Aïe ! Oh ! Madre mia !

Puis les applaudissements éclatent, les cris aussi, admiratifs. Il a franchi le pont ! Il s'arrête net, enlève son bandeau et regarde avec satisfaction ses camarades. El Diablo le félicite :

— Tu as gagné le vélo !

— Merci, répond Paquito.

El Diablo a remporté deux fois le prix de la bicyclette avec l'argent ramassé. Paquito est tout à sa joie grâce à son ami, grand farceur. Le bandeau trafiqué lui permettait de voir la route, mais personne ne s'en est aperçu. Il va et vient avec son vélo, traverse le pont, pédale sur la route, revient vers ses amis.

— Je vais au Cañuelo !

— Je viens avec toi, dit El Diablo.

À deux, chancelant sur le vélo, zigzaguant, ils laissent leurs copains et s'éloignent. Au Cañuelo est installée une caserne de carabiniers. Les deux copains ont pris l'habitude d'y aller rendre visite à La Pulga, la Puce, le fiancé d'Adela, la sœur de Paquito. Vingt-deux ans, brune, robe noire, Adela s'encadre dans la porte de l'épicerie-taverne que sa mère tient juste à la sortie du pont, sur un promontoire qui le surplombe. Quelques produits à vendre, du café chaud,

une popote fumante pour les passagers, du saucisson, du vin, de l'huile d'olive. C'est là qu'elle a connu La Pulga, venu avec ses camarades boire un café. Leurs yeux se sont croisés, des sourires échangés, des mots lancés, et l'idylle s'est nouée. Ils se sont promis l'un à l'autre, les parents s'y sont habitués puis ont donné leur accord, le curé les a bénis, et le village a approuvé. Adela lance :

— Paquito ! Où vas-tu ?

— Au Cañuelo ! Je vais montrer mon vélo à La Pulga !

Comme chaque jour à cette heure-ci, Adela attend le passage de son fiancé. C'est sa tournée habituelle, de Cañuelo à Maro. Mais il ne viendra pas aujourd'hui. Aux dernières nouvelles, il serait malade et alité.

La caserne des carabiniers est un refuge pour les deux copains. Tous les carabiniers s'occupent d'eux, leur offrant du chocolat, leur donnant des cours de calcul et d'orthographe pour la plus grande joie de leur instituteur, señor don Juan, ravi de leurs progrès, espérant aussi que les carabiniers les disciplineront un peu car cette paire-là lui donne du fil à retordre. Bavards et turbulents, ils entraînent les autres élèves.

Paquito disparaît au bout de la route, qu'il quitte rapidement pour prendre les sentiers qu'il connaît et, ainsi, réduire la distance. Sur les chemins tortueux, caillouteux, le vélo tressaute, secoué, ballotté. El Diablo, assis à l'arrière, racle le sol de ses pieds, Paquito pédale, maintenant un équilibre instable. Quand ils arrivent devant la caserne, exténués, le garde vient vers eux, affolé.

— Paquito, ne rentre pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? La Pulga n'est pas là ?

— Si, mais...

— Il est malade, je suis au courant.

— Il était malade. Tu sais, ces derniers jours, il ne voyait presque plus. Il pensait devenir aveugle, alors il s'est tiré une balle dans la tête. Il est là-bas, dans le dortoir. N'y va pas.

Paquito, hébété, lâche le vélo et s'assoit sur une pierre devant la caserne, la tête sur les genoux, les bras croisés, et pleure. Le soldat et El Diablo le réconfortent. D'autres soldats arrivent, entourent les deux gamins, parlent, expliquent, le chef arrive, demande à Paquito de rentrer à la maison. Il se relève, s'essuie les yeux, le nez, reprend le vélo, et c'est son ami qui pilote. Ils refont le chemin inverse, en silence, en prenant la route, cette fois-ci. Quand ils arrivent sur le pont de Cantarriján, Paquito hurle :

— Adela ! Adela ! La Pulga est mort.

Adela est déjà sur le pas de la porte, suivie de son père, ouvrier agricole chez le grand propriétaire Larios qui possède l'ensemble des terres de la région, et de son frère Antonio, employé chez le baron Ulrich, patron de la fabrique de plomb située entre Málaga et Torre del Mar. Il est midi, le soleil inonde les arbres et les buissons, et dégringole vers la mer en contrebas. Devant l'épicerie-taverne, ils sont là, stupéfaits et malheureux.

— Mon Dieu ! Comment ? Pourquoi ?

— Il avait peur de devenir aveugle, il s'est tiré une balle dans la tête.

— Qui te l'a dit ?

— Je viens du Cañuelo, ce sont les carabiniers qui me l'ont appris.

Adela fond en larmes et rentre dans la taverne. Sa mère, la quarantaine peut-être, visage émacié, doux et fatigué, prend sa fille dans ses bras tandis qu'Antonio s'occupe de deux paysans venus acheter quelques provisions.

— Quel malheur ! dit l'un.

— Pauvre Adela, elle va rester vieille fille, ajoute l'autre.

Paquito et son compère laissent choir le vélo devant la taverne et rentrent. Paquito est triste pour sa sœur, une deuxième mère pour lui, comme Antonio lui est un deuxième père. Petit, il croyait qu'ils étaient ses seuls frère et sœur. Plus tard, sa mère lui a appris que son autre frère, José, et ses deux sœurs, Carmen et Emilia, étaient

partis pour l'Argentine quand il avait deux ans. Il n'y a pas grand-chose à faire à Maro, minuscule village où survivent quelques familles, partagées entre mer et campagne. La mer appartient à ceux qui ont des bateaux et la campagne à la famille Larios. Les hommes valides travaillent chez eux, paysans sans terre aux bras épuisés par le labeur. Carmen, Emilia et José ne sont jamais revenus, de temps à autre, ils envoient une lettre pour donner des nouvelles – Carmen s'est mariée avec un gentil garçon et Emilia vit avec elle – ou un mandat, ce qui aide la famille. La petite épicerie est pleine de chagrin et de larmes.

Paquito et El Diablo sortent, vont s'asseoir près du pont sur un talus. Ils sont rejoints par leurs copains, quand passe un pauvre bougre, Chirole. Mal fagoté, simple d'esprit, il est chahuté par les enfants. Il fait mine de revenir, ils s'enfuient, sauf Paquito et El Diablo. Chirole s'approche et leur met des gifles. Paquito, surpris, se redresse, s'éloigne et se retourne, énervé :

– Chirole, dans cinq ans, dans dix ans, je me vengerai !

– Paquito !

C'est la voix de sa mère. Elle se tient debout sur le pas de la porte.

– Paquito, viens avec moi.

Paquito range le vélo devant la taverne et rejoint sa mère, déjà en route. Ils longent le moulin de Joaquin Triste, traversent la rivière asséchée, grimpent un talus, dégringolent de l'autre côté jusqu'à la route qui mène à Motril, une route sinueuse, à flanc de montagne.

– Je vais voir le chef des carabiniers pour les funérailles de La Pulga.

Quelques kilomètres plus loin, ils s'arrêtent pour attendre l'Alsina Graëlls, le car qui assure la liaison entre Málaga et Almería. C'est toujours le même, conduit par le même chauffeur, Manolo. À peine une vingtaine de places, assises et debout. Une heure plus tard, Motril se dévoile, au pied de la sierra de Lujar, au milieu d'une plaine inondée

par la canne à sucre. Le car s'arrête plaza de la Constitución. Paquito et sa mère prennent la calle Nueva et aboutissent dans une ruelle où s'alignent quelques maisons. Quand ils arrivent, le commandant des carabiniers, en tenue, chapeau posé à côté de lui, est assis sur un tabouret devant la porte de sa maison, une tasse de café à la main.

— Holà, señora Buñuel ! Qué tal ?

— No muy bien, señor carabinero.

— Qué pasa ? Hé, Paquito ! Viens ici, tu as grandi.

— La Pulga, le fiancé d'Adela, est mort à la caserne, ce matin.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Ce sont les carabiniers qui l'ont dit à Paquito. Il n'a pas de famille, c'est nous sa famille. Nous allons lui faire des funérailles.

— D'accord, señora. Dites à votre mari de venir demain à la caserne.

Sur le pas de la porte, apparaît une jolie jeune fille, dix-huit ans, Léonor, timide et empruntée. Elle dit :

— Buenos días, señora Buñuel.

Un sourire pour Paquito, figé par la beauté de la jeune femme. La mère Buñuel refuse le café proposé et s'en retourne avec son fils.

Sur la route, Paquito confie à sa mère :

— Je me marierai avec elle !

— Qué ? De qui tu parles ?

— Léonor, madre ! Je me marierai avec elle.

— Puff !

Le soleil tamise ses éclats, des nuages égarés embrument les cimes, le ciel se disloque sur un crépuscule moribond quand Paquito et sa mère rejoignent Maro presque endormie. La fête s'est déroulée sans eux. Le car les dépose sur la route. Ils rentrent dans la maison plongée dans le chagrin. Adela pleure près de son père et de son frère,

compagnons de son désespoir. Paquito pose son enfance frissonnante sur les genoux de sa sœur qui l'enveloppe de ses bras, soufflant, à peine audible :

— Hermano, mi hermano !

La mère s'assoit et entonne :

— La muerte, la muerte...

Juin 1939, camp Morand

AU BOUT DE TROIS MOIS DE PRISON À ORAN, MALTRAITÉS, IGNORÉS, humiliés, les républicains espagnols sont tôt rassemblés dans la cour de la prison. Après l'appel, c'est le directeur qui vient lire un arrêté pris en application du décret promulgué le 2 mai 1938 par le gouvernement Daladier sur la police des étrangers. Il ajoute :

— Le gouvernement de la France ne veut plus d'étrangers clandestins, ni d'hôtes irréguliers. Par conséquent, les étrangers indésirables qui sont dans l'impossibilité de trouver un pays qui les accepte seront dirigés vers des centres spéciaux où ils feront l'objet d'une surveillance permanente.

Personne ne comprend pourquoi ils sont indésirables, ni pourquoi ils doivent être surveillés et où ils vont être emmenés. Ils n'ont pas le temps de se poser des questions, il faut embarquer dans les camions qui viennent de pénétrer dans la cour. Avant de monter, chacun reçoit une ration de nourriture, une boîte de sardines, un morceau de pain et un bout de chocolat, pas d'eau. Il est neuf heures quand le convoi s'ébranle, bâches fermées, la route sera longue et la chaleur intenable. En fin de journée, harassés, assoiffés, affamés, les vêtements collant au corps, les prisonniers arrivent et découvrent leur nouvelle destination : un terrain caillouteux, sans arbres ni buissons, entre le mont de l'Ouarsenis et le désert, quelques constructions en dur et des dizaines de tentes. Le camp est occupé par d'autres

prisonniers. Les soldats les pressent de se regrouper, un sergent vient leur parler :

— Vous allez monter les tentes où vous dormirez. Quinze personnes par tente, allez, ouste !

La nuit est déjà là, inhospitalière, pour les étreindre et leur tordre le cœur. Quelques pensionnaires du camp viennent à eux, leur offrent du pain, de l'eau et quelques mots de réconfort. Plusieurs d'entre eux parlent l'espagnol et leur confirment que les vaincus d'Espagne sont nombreux. Un homme, un peu timide, petite moustache juvénile, s'approche d'Enrique.

— Hé, Enrique...

— Je suis Paco, ne m'appellez plus par ce nom. Qui êtes-vous ? On se connaît ?

— Je m'appelle Fernando, vous vous souvenez de moi ? Vous m'avez délivré de la prison de Fuerte Carchuna...

— Vous aussi vous êtes là ? Tout le monde arrive ici ?

— Je ne sais pas. Nous sommes plusieurs à avoir pris un bateau à Adra et nous avons échoué à Oran, de là nous avons été ramenés ici. Nous sommes arrivés le mois dernier.

Le lendemain, le réveil est dur à cinq heures du matin, faire la queue, avec trois cents prisonniers, presque tous espagnols, pour se voir servir un semblant de café au lait imbuvable et un morceau de pain. Le breuvage à peine ingurgité, ils sont appelés, par groupes de quinze, pour constituer un marabout, deux marabouts faisant une section, puis orientés vers divers endroits dans ce vaste désert de cailloux, pour nettoyer pierre par pierre ce lieu abandonné par les hommes et les animaux. Paco, *alias* Enrique Semitier, à peine dix-neuf ans, essaie d'aider ses camarades, les plus âgés d'entre eux, il déplace les cailloux d'un vieux, prend la brouette d'un autre, intervient même pour aider El Campesino alors qu'il le déteste. Sous les moqueries et humiliations des gardes.

— Ils sont solidaires, les vaincus, hein !

C'est dit en espagnol. Paco intervient :

— Tu es espagnol comme nous, pourquoi tu fais cela ?

— Je suis français, c'est mon pays. Vous venez créer des problèmes ici parce que vous avez été bottés hors de chez vous.

Les jours se bousculent, harassants, éreintants, les nuits courtes et inconfortables, les exactions des gardes insupportables, les punitions aussi. Paco, excédé par un Valencien fanfaron et hautain, va le calmer :

— Tu ne devrais pas te comporter comme ça ; nous sommes tous prisonniers dans ce foutu désert, ce n'est pas la peine d'en rajouter.

— Tu te prends pour qui ? Cabrón !

Le premier coup de poing part, suivi par d'autres, le Valencien est à terre, Paco siffle :

— Ne recommence plus !

Les gardes arrivent avec le sergent.

— Faites-lui creuser un trou et qu'il y reste !

Armé d'une pelle et d'une pioche, Paco creuse durant des heures sans s'arrêter, jusque tard dans la nuit. Le trou fait est recouvert d'une bâche et il y est jeté. Une semaine ainsi, une ration de pain dur par jour et de l'eau, rien d'autre. Il sort de là, ankylosé, amaigri, faible, mais la détermination encore plus forte, la rage aux lèvres, endurci, prêt à d'autres coups, d'autres combats.

Un matin de juillet, sous un soleil caniculaire, ils sont rassemblés en rangs serrés devant le responsable du camp qui leur annonce :

— Vous allez être déplacés. Vous avez une heure pour préparer votre paquetage.

Les prisonniers courent vers leurs tentes, ramassent chacun le peu qu'il y a à prendre. Une heure plus tard, ils sont dans les camions, en route pour une autre destination, le camp Suzzoni, à une centaine de kilomètres du premier, où sont internés mille à mille cinq cents prisonniers. Là, ils

retrouvent d'autres compagnons d'infortune, défaits comme eux. Paco décide de prendre les choses en main. Le soir, il va d'une tente à l'autre contacter les camarades. Il rencontre plusieurs militants du Parti communiste qu'il a connus au front et les entretient de la nécessité de s'organiser.

— Personne d'entre nous ne sait combien de temps nous allons passer ici, alors il nous faut désigner des responsables pour chaque tente, intervenir auprès du commandant pour améliorer les repas, obtenir d'aller au village faire des courses et, surtout, leur imposer de nous respecter. Nous ne sommes pas des voleurs ; nous sommes des combattants de la liberté et nous sommes arrivés ici pensant que nous serions bien reçus. Notre dignité est en jeu.

Il est applaudi par les autres qui acquiescent.

Chaque soir, se tiennent des réunions au cours desquelles tous les sujets sont débattus, des cours de français sont donnés à ceux qui le veulent. Paco recense les capacités de chaque prisonnier, ainsi il découvre un spécialiste de la maison de la Monnaie de Madrid, Manu, qui, plus tard, fabriquera des faux papiers pour les militants. Lors d'une réunion, les communistes l'exhortent à intégrer le Parti, il accepte. Quelques jours après, les prisonniers, membres du Parti communiste, sont informés qu'ils ont la possibilité de quitter le camp pour rejoindre la Russie soviétique. Plusieurs militants acceptent de partir : El Campesino et son second Galan, Gonzalez, le commandant des services secrets, le lieutenant-colonel Berda, un autre colonel, anarchiste madrilène, et plusieurs autres officiers. Paco refuse.

— Je ne peux pas partir si loin et laisser ma femme en Espagne. Ici, je partage avec elle la même mer, le même ciel, la même lumière. Si elle s'approche des vagues, elle verra mon visage s'y refléter. Et quand vient la nuit, il me suffit de lever la tête pour voir la lune et y deviner dans sa clarté son visage tourmenté. Cela m'aide à supporter son absence. Peut-être pourrai-je la ramener un jour. Peut-être... Et si la guerre reprend, je repars.

Les adieux sont émouvants, longues accolades, lettres remises à ceux qui partent pour qu'ils les envoient en cours de route, échanges de souvenirs, promesses de s'écrire, slogans lancés : « À bas le fascisme ! » « Vive la révolution socialiste ! » « España libre ! » Cela tourne presque à l'émeute.

Puis la vie reprend au camp pour ceux qui restent, les réunions du soir aussi.

— Je propose que le camarade Paco soit nommé secrétaire général du camp, il saura nous représenter, avance un soir un militant.

À l'unanimité des militants communistes présents, dix ou quinze, il est nommé. Mais, en août, ils sont de nouveau transférés au camp Morand, le pays des cailloux, comme ils l'ont nommé. D'autres prisonniers y sont arrivés entre-temps, des Français, quelques Russes, notamment celui que tout le monde appelle El Ruso Blanco, d'anciens membres des brigades internationales échoués là. Il y a aussi un grand Noir, Domingo, que tout le monde appellera ensuite El Negro.

— D'où viens-tu ? demande Paco,

— Je suis cubain et j'étais à Barcelone. On a perdu la guerre et je me retrouve ici.

— Pourquoi es-tu venu en Espagne ?

— Je ne laissais rien à Cuba. J'étais pauvre et attaché à la liberté. Je suis venu combattre pour la liberté. Je me retrouve aujourd'hui en Afrique. Même prisonnier, je suis heureux de fouler la terre des ancêtres parce que je suis africain, descendant d'esclaves.

El Ruso Blanco, un costaud blond, se joint à eux.

— J'étais aussi à Barcelone.

Sympathique, il est adopté par tous et il intègre la cellule que dirige Paco.

Tous trois deviennent amis. Ils sont de tous les coups, pour réclamer une amélioration, aider un camarade en

difficulté, visiter le soir les tentes une par une, s'enquérir des malades et demander qu'ils soient emmenés à l'infirmerie si nécessaire. Mais nombre de prisonniers ne supportent pas ce régime et décident de s'enfuir, certains sont retrouvés, d'autres parviennent à atteindre Oran où ils sont pris en charge par les organisations des républicains. Un jeune militant, ancien chauffeur d'un commissaire politique, n'a pas eu de chance. Harcelé par un gardien qui lui faisait remplir, à longueur de journée, des brouettes pour les vider, puis les charger à nouveau et ainsi de suite jusqu'à épuisement, il a décidé de se venger :

— Je vais tuer ce chien de gardien, ce bâtard. Je vais le tuer de mes mains.

Paco le dissuade, lui explique qu'il va déposer une réclamation auprès du commandant du camp, sinon il lui faudra s'évader et rejoindre Oran où il sera pris en charge par les camarades, mais il doit attendre que son évasion soit préparée.

Le lendemain, il n'est pas dans le camp. Recherché, il est retrouvé, arrêté et envoyé dans le désert.

Décembre 1936, Málaga

QUAND IL ARRIVE À MÁLAGA EN CE JOUR DE PLUIE, PAQUITO TROUVE une ville agitée, confuse, les routes encombrées de voitures et de charrettes, des magasins fermés, d'autres éventrés, saccagés, peu de passants, pressés, tête dans les épaules. À chaque coin de rue, des carabiniers, des gardes civils, des militaires, les uns bloquant une route, les autres défendant un immeuble, siège d'une quelconque institution. Emmittoufflé dans une veste large, col relevé, ceint d'une grosse écharpe en laine, il se dirige vers le bureau des carabiniers.

Il s'est réveillé tôt ce matin, sous la neige qui enveloppe le mont Navachica. Son père est déjà parti sur les terres Larios, Antonio à l'usine de plomb et la mère au champ. Seule Adela est là qui se lève pour lui préparer un café chaud qu'il avale avec un bout de pain. Elle l'embrasse et il s'en va. Depuis la maison familiale, il a rejoint la route, attendant l'Alsina Graëlls, le car venant d'Almería et qui dessert Málaga. Les passagers, femmes enroulées dans leurs châles, hommes enfouis dans leurs manteaux, yeux suspicieux et regards furtifs, s'évitent, se jaugent. L'atmosphère est lourde ces temps-ci. Sur la route, les petites villes s'alignent, endormies, éteintes : Nerja, Torrox, Lagos, Torre del Mar, La Cala del Moral, enfin Málaga, grande ville dominée par la colline du Gibralfaro et entourée de murailles séculaires, où se rencontrent les fleuves Guadalmedina et Guadalhorce, leurs torrents et les tourments qu'ils infligent régulièrement aux hommes. Une ville industrielle et

turbulente, où s'abîment les ambitions et les rêves, aspirés par la réalité infernale d'une guerre en gestation. Deux mois auparavant, cent trente personnes ont été fusillées plaza de Toros, annonçant les meurtrissures à venir.

— Je vais m'engager chez les carabiniers.

Paquito s'en est ouvert à son ami El Diablo qui ne comprend pas une telle décision.

— Pourquoi ? Que vas-tu faire là-dedans ?

Paquito n'explique pas, il sait qu'il doit le faire car il n'a pas d'autre choix ; il ne veut pas travailler la terre, ni aller à l'usine de plomb comme son frère. Son ami, sachant son copain têtu, reprend :

— Tu n'as pas l'âge.

Paquito en a aussi parlé à Antonio qui lui n'a pas cherché à le dissuader. Il a demandé à son patron, le baron Ulrich, introduit et respecté, d'intervenir pour son frère.

— Ne t'inquiète pas pour cela. J'ai tout prévu.

— Prends mon vélo pour y aller, l'Arelli, celui que je viens d'acheter.

— Non, je vais en train, ne t'inquiète pas. L'Arelli, je te l'emprunterai une autre fois.

En ce matin torturé, Paquito a en poche son extrait de naissance falsifié, il n'a pas seize ans, mais vingt. Au bureau des carabiniers, ils sont nombreux à attendre comme lui, fils de paysans déclassés et sans avenir. Tous s'engagent pour avoir un salaire et fuir la misère qui leur colle aux pieds. Paquito est pris tout de suite, personne ne met en doute ses documents ni sa capacité au travail. Point de visite médicale, juste un officier qui scrute ces hommes et décide :

— Bon !

Aussitôt, il est envoyé à la caserne d'El Palo, avec plusieurs autres postulants. Habillé, uniforme en règle, casquette et ceinturon, il rejoint quelques jours plus tard, sans formation ni entraînement, une arme à la main, la caserne de Nerja, auréolé du prestige de la tenue.

Depuis deux ans qu'il a quitté l'école, malgré l'insistance de don Juan, son instituteur, Paquito tournait en rond. Il n'allait plus à l'église de Maro, lui qui avait été enfant de chœur, au grand regret de ses parents. Il passait son temps, en été, au bord de la mer, nageant comme un fou, entre les plages de Cantarrián et La Herradura, sept kilomètres, allant de l'une à l'autre, extériorisant son énergie et sa hargne. En hiver, qu'il vente ou qu'il pleuve, il parcourait à vélo toute la région, hameaux et villages, grottes et cortijos. De Maro à Motril à l'est, jusqu'à Nerja à l'ouest, il peut se mouvoir les yeux fermés, chaque buisson sur les chemins de montagne, chaque lopin de terre cultivé ou en friche, chaque pierre qu'il heurte ou piétine, chaque ajonc qu'il évite, chaque épine qui le pique ou l'égratigne sont des repères et des balises qu'il apprend à domestiquer et mémoriser. Enfant né entre mer et montagne, il connaît l'une et l'autre, en fait ses domaines, ses retraites, là où il se ressource et puise de la force.

À Nerja, village vivant depuis des temps immémoriaux d'agriculture et de pêche, hier refuge paisible des califes arabes lorsqu'il s'appelait Alqueria Nachira, le village étendu, aujourd'hui Balcón de Europa, tout le monde le salue :

— Paquito !

Non, il ne s'appelle pas Paquito, il n'est plus Paquito mais Paco. Il a grandi. D'un coup, il est devenu un homme. Il a suffi d'une nuit et tout a changé. Il s'est endormi Paquito, il s'est réveillé Paco. Comment devient-on un homme ? Lorsqu'on a vécu son adolescence, peut-être. Paco n'en a pas eu, il s'est endormi, un soir comme tous les soirs, dur et amer, il s'est réveillé au matin, nu et démuni, prêt à se jeter dans la fosse. Il était un homme. Belle tête brune, yeux vifs, pas très grand, musclé, il a du charme, et plus tard par les femmes le saura. Il est Paco, carabinier au service de la République naissante et fragile. Il se sent fort malgré les signes alarmants qui se succèdent, attaques contre les propriétaires terriens qui s'arment et constituent des milices, arrestations qui se multiplient, églises désertées,

certaines fermées quand elles ne sont pas brûlées, prêtres et curés invisibles, instituteurs harcelés, habitants méfiants, autorités multiples donnant ordres et contrordres.

Paco répond aux sollicitations, aimable, attentionné, humble et rassurant :

— Je m’occupe de cela, ne vous inquiétez pas.

En vain car rien ne fonctionne, personne ne prend de décisions, les responsables nommés le matin sont démis le lendemain, remplacés par d’autres qui partiront aussi. La confusion est totale et le désarroi gagne les femmes et les hommes naviguant entre misère et violence. Nerja, la source abondante, n’est plus qu’un immense tourbillon où les hommes sont emportés, cœur et tripes remués.

Au loin, résonne un chant :

— *En la plaza de mi pueblo
dijo el jornalero al amo
nuestros hijos nacerán
con el puño levantado.*

Paco se rapproche de la voix et découvre Chirole, ce barde fou que les enfants, partout, embêtent, lui jetant des pierres, le singeant.

— C’est toi, Chirole ? Pourquoi tout ce raffut ?

Chirole, assis à même le sol, lève les bras pour se protéger comme s’il s’attendait à recevoir des coups. Paco l’interpelle :

— Tu te rappelles le jour où tu m’as giflé ? C’était au pont de Cantarriján. Et je ne t’avais rien fait. Je t’avais dit que je me vengerai. Allez ! Lève-toi et fous le camp d’ici !

Chirole ramasse sa misère et s’en va, chantant :

— *Nuestros hijos nacerán
con el puño levantado.*

Paco continue sa ronde quotidienne, gonflant la poitrine, levant haut la tête, fier de lui. Chirole ne peut plus le frapper, il a grandi et porte un uniforme. Personne ne peut le frapper puisqu'il représente la loi. À peine seize ans et déjà il fait montre d'autorité. Bientôt, il recevra sa première solde, les premières pesetas gagnées par lui-même, grâce à son travail. Ce jour-là, il rentrera à la maison, les mains chargées de victuailles, un foulard pour sa mère, du tissu pour Adela, sa sœur qu'il adore. Le reste de l'argent ira au père qui esquissera un sourire sur ses lèvres mutiques.

Avril 1940, camp de Bouarfa

EN CE MOIS CLÉMENT OÙ LES ARBRES BOURGEONNENT, LES prisonniers sont transférés dans le désert, près de Colomb-Béchar, une ville de garnison dans le Sud-Ouest algérien. La route est longue, les camions rudes pour les os, et le voyage est un vrai supplice. À quatre heures du matin, les camions s'ébranlent, encadrés par des gendarmes. Bientôt, ils sont sur la route des hauts plateaux, traversant Theniet El Had, Vialar, Tiaret, Saïda, où les camions s'arrêtent quelque temps avant de reprendre la route, s'enfonçant vers le sud, Bougtob, Mecheria, Naama. À Aïn Sefra, le vent de sable est de la partie et les hommes sont mis à rude épreuve sur les petites routes défoncées qui parsèment le désert. Moghrrar, Djenien Bou Rezg, Béni Ounif s'alignent avant de traverser Béchar. Les prisonniers arrivent en début de nuit, rompus, cassés, tordus, en pleine tempête de sable. Ils ont du sable partout, dans les yeux, dans le nez, sur les dents qui crissent, même dans les slips, le choc est sévère. Leur nouveau camp est situé dans un lieu portant le nom de Bouarfa, rien à l'horizon, la hamada, un immense plateau pierreux qui s'étend à l'infini, du sable de couleur ocre et de la pierre, des tentes, à peine visibles, sont dressées, habitées par d'autres prisonniers, espagnols pour la plupart, des Français aussi et des Russes. Ils sont trois cents à venir du camp Morand. Organisés en sections de quinze, ils ont pour mission de construire la voie de chemin de fer qui va à Colomb-Béchar. La première nuit

est infernale, le vent souffle, le sable s'infiltré partout, les prisonniers ne sont ni habitués ni équipés. Aucune visibilité à un mètre et ils ne peuvent même pas lever la tête. Une impression de fin du monde.

Après cette première nuit insupportable, Paco et ses amis s'arrangent pour être dans la même section, sous la même tente. Domingo El Negro est repéré par un sergent et affecté en cuisine, pour la plus grande joie de ses amis qu'il va privilégier, ration doublée à chaque repas. La vie est dure cependant, après les tempêtes de sable durant tout le mois d'avril, ce sont les grosses chaleurs et le travail acharné sur les rails.

— Socorro ! Socorro !

Un prisonnier espagnol a été mordu par une vipère. Ses amis se précipitent, les gardiens arrivent vite, les remettent au travail. Le malheureux est emmené à l'infirmerie où il décède quelques heures plus tard. D'autres le suivent, piqués par un scorpion, un serpent. Quand ce n'est pas la morsure du soleil qui en assomme d'autres. Les gardiens, des Français et des Sénégalais, font preuve de souplesse, sauf Jean :

— Les vaincus, ne traînez pas la patte !

Toujours un mot blessant à la bouche, une expression haineuse s'imprimant sur le visage. Un jour, Paco, triste et abattu après avoir appris, par une lettre de sa femme, que sa mère était morte, l'affronte.

— Arrête tes insultes. Pourquoi tu fais cela ? Pourtant, tu es espagnol, non ?

— Non, je ne suis pas espagnol, je ne suis pas de la race des vaincus ! Je suis français et je vais t'en faire baver, moi...

Paco lui assène un coup de boule qui le renverse. Le soldat, à terre, le visage en sang, dégaine, arme et menace. Paco est debout, la rage au ventre, les poings serrés, le regard en feu, prêt à bondir. Les autres gardiens accourent, les prisonniers s'arrêtent de travailler, encerclent les belligérants. Les soldats les repoussent, Paco est arrêté,

emmené vers le poste de commandement. Les prisonniers grincent :

— Lâchez-le !

— España libre ! À bas les fascistes !

La mutinerie n'est pas loin lorsque Domingo El Negro intervient, ramenant le calme :

— Arrêtez, camarades. Ils vont nous tuer comme des chiens. Pour eux, nos vies ne comptent pas. Notre camarade est courageux, il va s'en sortir.

El Ruso Blanco a le regard des mauvais jours. Domingo le prend par le bras, l'entraînant loin des soldats.

Sous les regards de ses camarades, meurtris, Paco est attaché, par les poignets, à la queue d'un cheval qui le traîne dans le camp sous les coups de fouet d'un gardien. Il court derrière le cheval, les dents serrées, il court et trébuche, se relève, reçoit le premier coup de fouet, le second, se cambre, se cabre, court et trébuche encore, éructe, insulte, hurle vengeance, chute, ne se relève pas, bras tendus, corps secoué de hoquets, pantalon déchiré par les pierres qu'il ratisse, genoux en sang, tête en feu, bras tendus, tiré par le cheval de plus en plus excité. Quand l'animal s'arrête, il est en lambeaux, ensanglanté, respire à peine. Il est transféré à l'infirmerie, où il reste sept jours. Au huitième jour, il est envoyé à Colomb-Béchar, dans la garnison où se trouve la cinquième compagnie disciplinaire. Une centaine de prisonniers sont là, enfermés dans des casemates sans aération, avec pour seul repas un pain et cinq boîtes de sardines pour vingt personnes, pas d'eau pour se laver. Ils pourrissent ainsi, de longues journées durant, assaillis par les poux et les moustiques. Quand ils ressortent au bout de deux semaines, ils tiennent à peine debout. Exemptés de travail, ils restent sous les tentes le temps de récupérer. Depuis plusieurs jours, Paco lit et relit la lettre de sa femme.

Mi amor,

C'est une nouvelle terrible que je t'annonce là, ta mère est décédée hier et sera enterrée au cimetière de Nerja. Je sais combien cette nouvelle t'attristera. Je souhaite que tu ne sois pas abattu et ne perdes ni confiance ni espoir. Je suis toujours là pour toi et attends que nous soyons à nouveau réunis. La guerre et le malheur nous ont séparés, mais je suis sûre que nous aurons de meilleurs jours à l'avenir.

Paco, mon Paco, sois courageux. Je t'aime.

Ta femme chérie.

Il est meurtri. Ses blessures ne sont rien à côté de la perte de sa mère, cette femme douce et rude à la tâche qui ne se plaignait jamais, assumant tout à la place du père, tôt défait par la misère. Elle tenait la petite taverne, s'occupait du jardin où elle plantait des légumes, sortait les brebis de l'enclos et les ramenait le soir. Au silence du père, elle répondait par la tendresse et l'attention. Paco éclate en sanglots. Il s'endort, endolori.

Quelques jours après, lui et les autres indisciplinés rejoignent le chantier mais reviennent chaque soir à la compagnie disciplinaire pour dormir. Paco, pour bonne conduite, est transféré à Kenadsa, ville houillère grise et misérable. Une ville où le charbon envahit les rues et les hommes, les maisons et les chiens errants. Quand le vent se lève, il se mêle au sable pour cacher le soleil le jour, éloigner la lune la nuit tombée, et noircir les cœurs.

Paco arrive dans un camp dirigé par un jeune lieutenant singulier, peut-être fou, toujours drogué à la morphine, qui, souvent, part seul dans le désert, muni d'un mannequin. Au bout de trois jours, il est de retour donnant ordres et instructions, à la grande stupéfaction des prisonniers et des gardiens. Paco est chargé, à bord d'un pick-up, de transporter les outils des prisonniers et bénéficie d'une

relative liberté, profitant de temps à autre de s'arrêter au village pour faire quelques achats, biscuits, pains, poulet. Une fois, il achète même un cabri, pour la plus grande joie de ses camarades qui se régalaient du méchoui. Il avait reçu un mandat de sa sœur Carmen. Déjà, au camp Morand, elle lui avait envoyé une lettre et un mandat. De sa femme aussi lui arrivent des lettres d'amour mélancoliques et des mandats, elle-même recevant de l'argent de son père, Alejandro García, commandant des carabiniers qui a été renvoyé dans ses foyers par les nationalistes, mais a refusé de s'exiler et continue à informer les républicains.

Avec quelques amis, Paco découvre les bordels de Colomb-Béchar où il use des charmes de prostituées arabes, jeunes et tôt flétries. L'une d'elles s'habitue à lui et propose de le suivre là où il partira. Paco explique qu'il est réfugié et qu'il rejoindra sa patrie dès qu'il le pourra. Il n'en continue pas moins de visiter la belle jusqu'au jour où il quitte le désert.

Au camp de Kenadsa, le docteur Valcano le remarque, le prend en sympathie et demande au lieutenant de l'affecter à l'infirmerie. Paco apprend quelques gestes et s'improvise guérisseur auprès des populations indigènes de la région, soignant quelques blessures, faisant les injections, donnant conseils et recommandations, recevant œufs et poulets. Quand Manuel, autre réfugié espagnol, arrive blessé, c'est Paco qui le soigne, il a reçu un moteur sur la cuisse. Ils se sont rencontrés pour la première fois en septembre 1937, à Barcelone. Manuel était pilote dans la chasse républicaine et Paco, inspecteur des services secrets. Ils deviennent amis. Après l'infirmerie, ils se retrouvent à l'atelier, l'un apprenant à l'autre les rudiments de la mécanique. Quelques mois plus tard, le docteur Valcano part pour une nouvelle affectation, et l'atelier ayant besoin d'ouvriers, Manuel propose son ami. Paco va ainsi devenir mécanicien du camp.

Février 1937, Málaga

*Ici personne ne pleure.
Les mères en Espagne vont toutes vêtues de noir
et couvrent leurs cheveux avec des mouchoirs sombres.*

Arturo Serrano Playa

IL PLEUT SUR LA VILLE QUAND LES BLINDÉS DES FORCES FASCISTES l'envahissent. Du ciel perturbé descendent les larmes des femmes et enfants qui prennent la route pour fuir le déluge. De terre rugissent les chars comme des lions affamés, écrasant corps et barricades. De la mer tonnent les canons pour couper toute retraite. Les obus labourent les sols et les mitraillettes lacèrent les corps. « Ni prisonniers, ni blessés, tirez au ventre ! » Tel est l'ordre. Il y a ceux qui fuient et ceux qui se terrent, ceux qui pleurent et ceux qui hurlent à la mort. Il y a ceux qui abandonnent et ceux qui s'arment, et la folie s'empare des hommes. S'ensuivent arrestations, règlements de comptes et vengeance, massacres et tueries. Dans la ville, prêtres et ecclésiastes dénoncent, la croix en l'air, les Rouges, les carabiniers. Les miliciens arrêtent et torturent, les carabiniers se rendent un à un, les républicains renoncent et fuient. Les cadavres jonchent les routes éventrées, femmes abattues dans leur course, bouche ouverte, hommes fusillés à bout portant, leur sang se répandant sur le bas-côté, enfants gisant, des larmes de boue en guise de cris. Ceux qui en réchappent quittent les routes creusées de cratères, suivent les sentiers et prennent des grottes pour demeure.

De Málaga à Motril, les blindés s'annoncent et les cœurs halètent. Ils avancent et les jambes fléchissent. Les soldats apparaissent, les fuyards s'arrêtent, défaits et résignés, d'autres continuent leur course, pieds en feu, regards hagards. Il pleut et les blindés mordent la chaussée, suivis

par les fantassins lourdement harnachés pour achever les blessés. Des camions, envoyés de Valencia par le gouvernement légal pour récupérer l'or stocké à la banque de Málaga, arrivés en retard, font demi-tour, chargeant en cours de route vieillards, femmes et enfants exténués, désemparés, terrorisés. Le gouvernement attend l'or, il reçoit des bouches à nourrir, des corps à recoudre.

Paco, du haut de ses dix-sept ans, inconscient et naïf, se trouve à Nerja quand tout prend feu. C'est son ancien instituteur, don Juan, qui lui demande d'abandonner l'uniforme et de se présenter à la commission italienne qui vient de s'installer plaza Cantarero, à quelques centaines de mètres du cimetière. Sous les obus et le feu, il traverse le Balcón de Europa illuminé par les obus crachés par le *Canarias* et dans une course folle part à la recherche de ses parents. Casquette sous le bras, pistolet à la main, il s'élanche dans les ruelles qui grimpent, évite la grande place et la foule désemparée, se retrouve dans les champs, patauge dans la boue, traverse la rivière en crue, de l'eau jusqu'aux cuisses, arrive enfin à Maro où Antonio l'informe que leur père s'est abrité dans la cueva del Sanguinero et leur mère à la cueva del Molinillo, avec Adela.

— Et toi ?

— Je vais chez le baron Ulrich, il me protégera, répond Antonio.

Il n'a pas le temps de questionner son frère sur sa destination, Paco est déjà parti. Il court sous les bombes crachées par le ciel et la mer, il court sous la mitraille des blindés qui déchirent les murs et les ventres. Il court sous le ciel tourmenté et sur les pistes piégées. Il court au milieu des cadavres qui jonchent son parcours. Il court, Paco, il court sous la pluie. Par des chemins de traverse, il arrive à la taverne de sa mère, pousse la porte, le cœur battant, jette bottes et casquette, troque l'uniforme contre un vieux pantalon de toile, une chemise bleue, une veste chaude et une écharpe en laine, prend un sac avec quelques

provisions, fourre son arme dans sa poche et se rue dehors. Son élan est freiné par une arme pointée sur lui. Il s'arrête, souffle coupé, tremblant, mains levées. L'arme à hauteur de la poitrine, hésitante entre les mains du soldat mouillé jusqu'aux os, transi, tout comme lui, par la peur. La pluie ruisselle sur les deux protagonistes, piégés dans ce face-à-face que ni l'un ni l'autre n'attendaient ni ne souhaitaient. Le ciel est noir et des trombes d'eau s'en échappent, inondant leurs cœurs et émoussant leurs réflexes. Paco fixe le soldat, parle, explique, l'autre se tait, ne comprend pas, il est italien, l'arme encore bien haut. Les regards se touchent, la peur s'incruste et le coup part.

Un coup de pied dans l'entrejambe, le soldat plie, Paco s'envole sur les chemins de traverse qu'il connaît comme sa poche, des tirs le poursuivent, il est déjà dans les buissons et la nuit le protège, vite arrivée en cette journée de pluie et de malheur. D'une grotte à l'autre, d'un cortijo à l'autre, il essaie de se soustraire un temps à l'enfer qui s'est abattu sur lui et les siens. Se terrant le jour, se faulant la nuit, il rencontre des âmes égarées, transies de froid et d'effroi, bute sur des corps désarticulés, ensanglantés, éparpillés.

Les jours passent ainsi, se confondant avec la nuit qui a envahi le cœur des hommes. Au quatrième jour, épuisé et affamé, il abandonne sa cachette, revient à Maro pour informer les siens qu'il se rend. Les pleurs de sa mère l'accompagnent quand il s'éloigne pour rejoindre le siège de la commission italienne. Ils sont plusieurs vaincus, alignés à l'entrée. Au bureau, devant un officier italien plein de morgue et de mépris, il remet son arme, un pistolet Star 75, et se tourne pour partir, quand il est arrêté. Il rejoint dans un cachot trente de ses collègues. Sans égards, ils sont maintenus en détention, les uns sur les autres, dans un réduit sale et nauséabond, sans boire, ni manger, sous les insultes et quolibets des gardes civils. Il passe toute une nuit à gaoïsser et soupeser ses chances de survie.

Le lendemain, ils sont conduits, à pied, par deux gardes civils à Torre del Mar, puis le train les emmène à

Málaga, ville à présent défigurée. Partout, des carabiniers sont arrêtés, désarmés, internés et emprisonnés dans les arènes de Málaga, comme des taureaux promis à une mort certaine. Retenus car coupables de délits inconnus d'eux. Les rumeurs prennent corps et les plongent dans une folle angoisse. Les jours s'égrènent ainsi sous la pluie et les giboulées, le ventre tenaillé par la faim, le cœur soulevé par la terreur. De nouveaux prisonniers arrivent, certains sont emmenés on ne sait où. Sans lien avec l'extérieur, enfermés, certains crient leur innocence, d'autres deviennent fous, personne ne sait de quoi demain sera fait.

Au bout d'une semaine de ce martyre, chancelant, transi, Paco entend son nom fuser d'un porte-voix. Il se fraie un chemin, se présente devant la grille gardée par des Italiens en armes. Il est amené dans un bureau où il reconnaît le baron Ulrich, le patron de la fabrique de plomb, informé par son frère. Vêtu d'un costume blanc, cravate noire, gants blancs, monocle, il se tient droit sur la chaise, en face d'un officier.

- C'est lui ? tonne l'officier de l'armée nationaliste.
- Oui, répond le baron. Je vous remercie.

L'officier lève les yeux sur Paco, une grimace tordant sa bouche.

— La patrie est en danger avec les Rouges et nous allons la libérer. Tous ceux qui ne seront pas avec nous seront pourchassés et durement punis. Prenez garde, aucune pitié ne sera consentie pour les ennemis de la patrie !

Paco sort libre, un laissez-passer en poche, obtenu par le baron Ulrich. Dans un bar de la Malagueta où il l'emmène manger, il lui demande de fuir vite, loin et tout de suite pour ne pas causer de problèmes à sa famille, car il ne pourra plus le protéger à l'avenir. Il lui donne de l'argent et le met dans un train pour Torre del Mare. De là, Paco prend un car pour Nerja. Les regards des voyageurs se posent sur lui, craintifs, d'autres compatissants.

Il passe quelques jours, caché avec sa famille, à Maro. Les habitants se terrent dans les cuevas alentour, laissant leurs cortijos abandonnés, quelques-uns prennent la route vers Almería, en zone républicaine. Les curés réapparaissent, escortés par les gardes civils ou les soldats de l'armée nationaliste, dénonçant les uns, cherchant les autres. Les jours se suivent avec leur lot de malheurs et le danger flotte dans le ciel au-dessus de leurs têtes. Paco décide de partir, chargé d'un baluchon avec quelques vêtements et des provisions. Sa sœur Adela l'accompagne. Depuis Maro, ils prennent la direction du río de la Miel, puis longent des fermes abandonnées. Là, les adieux sont émouvants, déchirants, bouleversants, sans mots, les doigts d'Adela, lourds de douleur, sur la tête de son frère. Aucun des deux ne sait s'il reverra l'autre. Elle s'en retourne, Adela, vers son village, abandonnant son petit frère au maquis.

Paco continue son chemin, s'approche du cortijo du juge de Nerja, ami de son père. C'est là qu'il retrouve un autre ami de son père, lui aussi fuyant la mort. Tous deux s'installent dans une grotte et voient arriver, au bout de quelques jours, El Diablo, l'ami d'enfance, puis en une seule vague, comme s'ils s'étaient donné le mot, plusieurs jeunes de la région fuyant la horde franquiste. Ils sont jeunes et pauvres, autant d'indices de culpabilité s'ils sont arrêtés. Douze jeunes hommes, sans biens ni effets, enfants de la misère andalouse, chassés par les sbires de Franco, ils accueillent d'autres jeunes hommes et seront bientôt trente. La vie dans les grottes n'est pas de tout repos, l'organisation est nécessaire. Paco est nommé chef par ses camarades, qui l'appellent dorénavant El Guapo, le beau gosse. Il met en place les équipes, plusieurs groupes de six, chacun chargé d'une mission, s'approvisionner en nourriture auprès des paysans alentour, suivre des cours assurés par un instituteur qui les a rejoints, récolter les informations sur les troupes fascistes. Ils apprennent à communiquer par signaux – une bougie : venez ; deux bougies : disparaissent. Sans programme ni règlement,

avec leur hargne et leur colère, ils vont monter quelques coups, récupérer des armes et faire entendre leur combat, vivre libres et dignes. Trois mois intenses, l'amitié pour se prémunir du danger et du froid de la sierra Almijarra, les cuevas pour abri, les cortijos pour logistique.

Les conditions sont précaires et les grottes froides. Les jeunes guérilleros aménagent des paillasses pour dormir, s'équipent pour faire la popote, à tour de rôle au début, puis ils trouvent la perle rare, le plus âgé se dévoue pour faire des soupes et des plats chauds. L'un d'entre eux, dix-sept ans, récupère un jour un petit moineau blessé et va s'en occuper, le soigner. Il devient son fétiche et tous les soirs il lui chante :

— Dieu fasse que tu sois dans une geôle obscure, et que par ma main passe toute ta nourriture.

Un jour, l'oiseau part et le gamin le pleure. Il picorait dans ses mains, poussait quelques cris effarouchés, ses ailes handicapées. Et puis il revient, tenant en son bec une chenille qu'il dépose devant son protecteur. Les guérilleros n'en reviennent pas.

Au bout de trois mois, des républicains viennent à eux. Celestino, chargé des liaisons avec l'extérieur, arrive un jour accompagné du commandant Gonzalez. La quarantaine, moustache noire, en tenue militaire, l'arme au ceinturon, les munitions en bandoulière, il parle doucement et calmement. D'un regard perçant, il balaie l'assistance, s'arrêtant lourdement sur Paco comme s'il sentait en lui le chef de cette bande de jeunes. Le commandant explique la guerre et leur propose de rejoindre le camp des républicains, celui de la liberté et de l'Espagne libre. Ils sont trente, jeunes en majorité, même très jeunes, à part Baudelio et Celestino, quarante ans tous deux, ils ont entre seize et vingt ans, l'âge de rêver et s'enthousiasmer, ils acceptent. Ils s'engagent dans la lutte et seront appelés

los niños de la noche. C'est ainsi que les enfants de la nuit vont écrire, à défaut de pages, quelques actes mémorables qui feront trembler les fascistes, traçant ou croyant tracer chacun sa part d'avenir, sans connaître leur devenir.

Par groupe de dix, ils quittent de nuit leur refuge et entreprennent de rejoindre le territoire républicain qui commence après Motril, déjà prise par les nationalistes. À travers collines et montagnes, ils marchent dans le plus grand silence, conduits par le commandant Gonzalez, Celestino et Paco. Ils traversent le río Verde, tumultueux en cette approche de printemps, se retrouvent dans la sierra del Chaparral, passent loin au-dessus de Motril et arrivent dans la sierra de Lujar au petit matin, en plein territoire républicain. Dans une ferme occupée par des guérilleros, ils s'arrêtent quelques heures, le temps de reprendre des forces, puis rejoignent La Mamola, en bord de mer, quartier général des forces républicaines.

Ils seront incorporés dans la 85^e brigade du lieutenant-colonel Berda, sauf Paco qui rejoint le SIEP, le Service d'intelligence spécial périphérique, sous le nom d'Enrique Semitier.

1941, Kenadsa, l'évasion

LA VIE AU CAMP EST PÉNIBLE, LA CHALEUR DÉJÀ LÀ, LA PIERRAILLE et le sable habillés de noir, les jours s'enchaînent avec difficulté, éloignant les perspectives d'avenir. Rien d'autre que le travail harassant de la pierre dans un désert noirci par le charbon, des gardiens inhumains et pervers, infligeant punitions et privations.

Un matin, des nouvelles arrivent d'Oran. Un soldat français, de retour d'une mission, sympathisant communiste, apporte une enveloppe qu'il a lui-même reçue d'un camarade oranais. Il la remet à Paco qui y trouve des instructions pour s'évader et rejoindre Oran dès qu'il le pourra, au plus vite en tout cas. Avec le courrier, de l'argent et une adresse à Gambetta, quartier espagnol de la ville. Manu, ancien de la maison de la Monnaie de Madrid, établit de faux papiers, un laissez-passer et un permis de circulation d'un mois, avec une dextérité et un savoir-faire qui laissent ses camarades pantois.

Paco se prépare, se procure des vêtements civils. Deux autres camarades l'accompagnent.

Le 15 avril, en fin de journée, Manu et Paco sortent du camp à bord d'un pick-up en réparation afin de l'essayer. Les deux autres sont cachés à l'arrière, au milieu de matériels divers et recouverts d'une bâche. Sans peine, ils quittent le camp et se dirigent vers Colomb-Béchar. À proximité de la gare, les trois camarades descendent de voiture, mettent

des djellabas, contournent les voies et vont à la rencontre de cheminots français, tous militants communistes, qui les attendent. Très vite, ils les font monter dans un train de charbon en partance pour Oran. Ils attendent longtemps avant que le train ne s'ébranle, vers onze heures du soir, au coup de sifflet du chef de gare. Dans le wagon plein de charbon, les trois évadés s'installent du mieux qu'ils peuvent car le voyage sera long, quatorze heures pour faire les six cents kilomètres si tout va bien.

Des heures durant, dans le noir total, le train va siffler et les rails gémir sans qu'ils sachent où ils sont. De temps en temps, un arrêt, plus ou moins long. L'un va durer longtemps. Puis des manœuvres, le train revient en arrière, s'arrête, avance de nouveau, s'arrête, des bruits de chaîne, des coups de marteau, puis le silence. Enfin, le train redémarre. Mais pas leur voiture qui reste sur place. Paniqués, les trois hommes attendent. Le sifflement du train se fait lointain, leurs cœurs s'emballent. Les minutes, les heures passent dans le silence devenu oppressant. Paco est le premier à réagir. Il se dirige vers la grande porte qui ferme le wagon, s'escrime à l'ouvrir. Ses compagnons l'aident et la porte cède, glisse. La lumière qui s'engouffre alors blesse leurs yeux, le soleil est déjà haut et rien à l'horizon que le désert. Interloqués, ils sautent de voiture et comprennent que le wagon dans lequel ils ont embarqué a été laissé sur une voie auxiliaire, au milieu de nulle part. L'attente sera longue encore une fois et ils ne savent que faire. Partir à pied dans le désert, il n'en est pas question. Certains s'y sont essayés, ils n'en sont jamais revenus. En désespoir de cause, ils s'abritent en dessous du wagon pour éviter les morsures du soleil. La nuit les envahit bientôt et ils remontent dans la voiture pour éviter vipères et scorpions. Au matin, l'attente continue. Ils n'ont plus de provisions, juste un peu d'eau.

Trois jours passent ainsi, creusant leur peur et leurs ventres affamés. Au quatrième jour, leur parviennent les bruits d'un train qui n'apparaît pas encore. Ils se précipitent sur les rails, écarquillant les yeux, vers le nord, vers le

sud, attendant la délivrance. Quand, enfin, surgit un train venant de Colomb-Béchar. Sous le crissement des roues, les sifflements de la locomotive, le train s'immobilise et quatre gendarmes se précipitent vers eux. Ils se rendent, sans résistance, épuisés, résignés.

À leur arrivée à Béchar, ils sont incarcérés au quartier disciplinaire durant un mois avant de rejoindre leur camp à Kenadsa. La déception est générale chez leurs compagnons qui avaient espéré recevoir des nouvelles de leur arrivée à Oran.

Les mois s'écoulent, difficiles dans la chaleur du désert algérien, sous les humiliations des soldats français. L'été est particulièrement dur pour les hommes, certains mourront, d'autres passeront le plus clair de leur temps à l'infirmerie.

Au sortir de l'été, Paco reçoit de nouvelles instructions pour s'évader. Avec ses compagnons, il va mieux se préparer. Ils ne seront que deux cette fois-ci, lui et Fernandez, dit El Sordo, le sourd, un jeune républicain qu'il a connu à La Mamola. On l'appelle ainsi car il faut lui répéter deux fois les instructions. Manu s'occupe d'établir de faux papiers. Les deux compères s'achètent des vêtements neufs. Lorsqu'ils arrivent à la gare en ce jour de septembre 1941, en fin d'après-midi, cravatés, billet de train à la main, personne ne les soupçonne. Ils prennent place dans un wagon, au milieu des passagers, surtout des militaires, des Arabes aussi, seuls, craintifs, en djellaba, chèche sur la tête, baluchon sur le dos, quelques familles, des femmes voilées de tissu blanc, des enfants en pleurs, d'autres s'amusant. Les sièges sont en bois et il faut, de temps à autre, se lever pour se dégourdir les jambes.

Le train roule sur la voie unique et les paysages défilent, de sable et de rivières asséchées, plus tard de l'alfa à perte de vue avant que la nuit n'engloutisse le regard. Paco et El Sordo ne dorment pas, habitués à être sur leurs gardes. Dans le wagon, la plupart des voyageurs se sont assoupis, tête renversée, à droite, à gauche, à l'avant, grognements

et ronflements se répondant dans une mélodie parfaite, comme écrite par quelque main mystérieuse et adroite, les enfants blottis contre leur mère, quelques soldats, pied sur leur paquetage, discutent encore avant de tomber dans les bras de Morphée.

Les premières lueurs du matin s'infiltrèrent par les vitres sales et réveillent ce monde bigarré, les enfants s'agitent dans les couloirs, les visages sont bouffis, les cheveux décoiffés, les chèches de travers.

Après un voyage harassant de plus de douze heures, le train s'immobilise au matin, à la gare PLM d'Oran. Au bout du quai, l'étau se resserre devant un contrôle militaire. Un à un, les passagers sont scrutés, leurs papiers vérifiés. Paco en premier, son compagnon en second passent le contrôle aisément. Manu le faussaire a bien travaillé. Les voilà dehors, sur le plateau Saint-Michel, dans cette ville à peine aperçue un jour de mars de l'année 1939. Ils sont approchés par deux jeunes hommes, envoyés par le Parti qui avait été informé par un soldat complice, sympathisant communiste. L'un des deux demande :

— Paco ? El Sordo ? Nous sommes des camarades envoyés par Conejo.

Rassurés, les deux compères suivent leurs hôtes dans les rues d'Oran. Rapidement, ils se retrouvent dans la rue de Mostaganem qu'ils empruntent jusqu'à la maison des Sœurs de Notre-Dame des Apôtres où sera, plus tard, installé l'évêché, tournent à droite sur la place Jeanne-d'Arc, prennent la rue Ozanam avant de s'engouffrer dans un petit hôtel, l'hôtel du Progrès. Tout au long du chemin, ils ne cessent de balayer du regard immeubles et vitrines alléchantes, affiches de cinéma et badauds bien mis. La place devant le tribunal, avec son kiosque à musique, les ravit, si belle et propre avec ses ficus et ses palmiers.

— C'est bizarre, tout m'est familier. J'ai l'impression que cette ville était en moi, s'épanche Paco. Elle ressemble à Málaga.

— Elle ressemble à Alicante, rétorque El Sordo, alicantais.

Pour les deux camarades, une nouvelle vie commence dans la clandestinité. Leurs accompagnateurs leur expliquent qu'ils ne doivent pas trop s'éloigner du quartier s'ils veulent éviter de se perdre et de se faire prendre, leur montrent une gargote voisine.

— C'est un Espagnol. Vous mangerez comme à la maison.

Dès le lendemain, ils se retrouvent dans le quartier Gambetta, à l'est de la ville. C'est dans une voiture du Parti qu'ils sont conduits jusqu'à la maison de Conejo, secrétaire du Parti communiste. Avec sa femme et d'autres camarades, Paco et El Sordo fabriquent du savon, produit rare à cette époque, qu'ils écoulent auprès des particuliers et des commerçants de la ville. Paco est bientôt chargé de la vente. Avec le peu d'argent qui lui reste, il achète un vélo et arpente la ville avec son savon. De Gambetta à Ville Nouvelle, quartier populaire nommé M'dina J'dida par ses occupants, tous indigènes, des Arabes, il écoule la marchandise.

Un jour, c'est un chien errant qui le suit à travers ses pérégrinations. Devant le musée Demaëght, un policier l'arrête et lui demande si le chien lui appartient.

— Non, il n'est pas à moi, répond Paco qui chasse le chien du pied mais celui-ci revient.

Le policier lui demande ses papiers, Paco s'enfuit à vélo, le policier à ses troussees, avec d'autres qui ont rappliqué. Il traverse le boulevard Joseph-Andrieu, se retrouve sur l'esplanade où sont regroupés camelots, diseuses de bonne aventure et autres magiciens et charlatans. Il se lance dans les petites ruelles et se retrouve dans le cœur de M'dina J'dida, à l'entrée d'une impasse. Il se demande comment il va s'en sortir quand un gros bonhomme, un Arabe, lui dit :

— Vas-y ! Rentre dans l'impasse, puis dans la première maison à droite, et demande Néhari. Donne-moi ton vélo !

Paco lâche le vélo, court, avise la porte, frappe et s'engouffre. Une maison où s'ouvrent, sur un patio, plusieurs pièces, chacune abritant une famille. Dans la cour, deux

toilettes communes. Un homme apparaît, lui demande ce qu'il veut, Paco explique :

— La police me court après. Je suis républicain espagnol.

Au premier étage, se trouve une buanderie, c'est là qu'il est caché. Quand les policiers arrivent dans l'impasse, ils ne savent dans quelle maison chercher. Ils rebroussement chemin. C'est la première fois que Paco rencontre un Arabe à Oran.

— Je m'appelle Néhari, dit l'homme qui lui a indiqué sa cachette.

La cinquantaine, chèche sur la tête, il porte un pantalon bouffant, une chemise blanche et un gilet marron, bras solides, teint brun foncé, visage dur, regard perçant.

— Et moi, Paco. Je n'ai pas de papiers. C'est pour cela que je me suis enfui. J'étais interné dans les camps, d'où je me suis sauvé avec des faux papiers que j'ai détruits à mon arrivée.

Paco raconte la guerre en Espagne, la Retirada, les camps en Algérie, son évasion. Imperturbable, le regard fixe, Néhari écoute, puis lâche :

— Tu peux rester ici autant que tu veux. Tous ceux qui sont persécutés sont les bienvenus dans cette maison. Je n'ai pas grand-chose mais je partagerai avec toi.

Autour d'une tasse de café bientôt proposé par Khédidja, l'épouse de Néhari, qui s'éclipse aussitôt, les deux hommes conversent.

Néhari, fils de nomade, avait dix-huit ans en 1914 lorsqu'il a été incorporé dans le deuxième régiment des tirailleurs algériens de l'armée d'Afrique. Il a été arraché à sa terre et aux siens pour aller se battre en France. Des confins de la frontière belge à la Picardie, il s'est battu, tuant, embrochant l'ennemi allemand, dans un corps à corps terrifiant. Blessé à plusieurs reprises, il a été décoré de la médaille militaire et est rentré à Oran où il a été versé à l'établissement régional de logistique. Bon vivant, il aime la mahia, l'eau-de-vie, et la fête aux sons de la *guesba*, flûte

traditionnelle en roseau. En 1930, il décide de se marier et va prendre épouse dans la région familiale, à Maghnia, près de la frontière marocaine. Elle a quinze ans quand elle suit son militaire de mari à Oran, une ville qui lui paraît gigantesque et effrayante, elle la paysanne qui n'a rien connu d'autre que la ferme de ses parents, le lait de la brebis et les corvées. La fête a lieu à Sebdou, sur les hauts plateaux de l'Ouest, siège de batailles épiques contre l'armée française un siècle auparavant, au milieu de la famille, des Bédouins désorientés et ballottés par la colonisation militaire. Puis le couple s'installe à Oran. Ils ont eu huit enfants, dont trois sont morts de maladie. Paco écoute le récit de cet homme qui lui a sauvé la vie et qui ressemble à s'y méprendre aux hommes de son pays. Puis Néhari parle de la situation politique, des relations avec les Français.

— J'aime la France, tu vois, et je la connais bien, je l'ai arpentée du sud au nord. J'ai plein d'amis français, on boit le coup ensemble à Saint-Antoine, rue d'Aguesseau, au bar du 14-Juillet, chez Lolo, il faudra venir, il y a une bonne ambiance. Mais, tu vois, il faut qu'ils nous laissent de la place pour nos enfants. Sinon ça ne peut pas marcher. Nous nous sommes battus pour la France, maintenant il faut qu'elle nous récompense, qu'elle nous rende ce qu'on lui a donné.

Paco s'en va en fin de journée pour rejoindre sa maison, à Gambetta. Il reprend son vélo au garage d'Ahmed Fèche, l'Arabe qui l'a guidé dans l'impasse, qu'il trouve devant une bouteille de vin déjà entamée. C'est un phénomène, ce Fèche, il l'apprendra plus tard, comme son nom. C'est un sobriquet dont il a été affublé car au lieu de gonfler les pneus des voitures, il les dégonfle, saoul qu'il est à tout moment de la journée.

Les mois s'écoulaient ainsi dans la clandestinité totale pour Paco et d'autres évadés des camps comme lui.

En janvier 1942, Paco et deux autres camarades emménagent dans un appartement loué par le Parti. Équipés

d'une ronéo toute neuve achetée grâce à l'argent du savon, ils vont éditer un journal, *España Popular*, qui sera distribué aux exilés espagnols, leur donnant des informations sur le pays et annonçant toujours la chute imminente et prochaine de Franco.

À cette période, les Espagnols de la ville d'Oran sont partagés en deux, d'un côté les exilés, proches de la République ; de l'autre les Espagnols établis depuis longtemps, qui soutiennent Franco et les nationalistes. Dans les rues, il n'est pas rare de voir les manifestants des deux bords se succéder, brandissant banderoles et drapeaux, et scandant les mots d'ordre de leur camp.

La vie de Paco sera ainsi rythmée, vente du savon le jour, fabrication du journal le soir, sans compter les réunions du Parti durant lesquelles l'Espagne et le combat contre les fascistes sont les principaux sujets de conversation.

Un jour d'été, sur dénonciation, la gendarmerie investit brutalement le petit appartement et embarque hommes et matériel. Le journal cesse de paraître et les militants sont jetés en prison. Paco retrouve la prison civile d'Oran où il rencontre d'autres républicains condamnés, certains pour évasion, d'autres pour des raisons politiques.

Paco, à peine vingt-deux ans, se casse une jambe en jouant avec un de ses amis dans la cour de la prison. Il est évacué à l'hôpital Baudens, où, mal soigné, il laisse trois centimètres de sa jambe gauche. Il est réconforté par le policier affecté à sa garde, qui fait preuve de gentillesse et d'attention à son égard, contrairement au curé qui vient chaque jour rendre visite aux prisonniers malades, les exhortant à se confesser.

— Mon fils, dit le curé, tu dois te confesser afin que Dieu te pardonne. Si tu es en prison c'est que tu as péché...

— Mon père, je n'ai pas péché, je suis un combattant de la liberté et je me retrouve ici car nous avons perdu la guerre contre Franco. Et il n'y a rien à confesser.

— Pour ton salut...

— Il n'y a pas de salut sans la révolution. Ici je suis détenu injustement, je n'ai commis aucun crime ni délit.

— Mon fils...

Le curé ne s'avoue pas vaincu. Peine perdue pour l'ancien enfant de chœur devenu athée après avoir vu ce qu'ont fait les hommes d'Église à Málaga durant la guerre civile.

Guéri, Paco retourne en prison en novembre, où il apprend le débarquement américain. Le 24 décembre au matin, il est réveillé par les cris des prisonniers. Les portes s'ouvrent une à une et ils sont invités à sortir. Paco et ses camarades retrouvent la liberté.

Septembre 1937, Barcelone

LE COMMANDEMENT DU SIEP DANS LA RÉGION ALLANT D'ALMERÍA à Motril, assuré par Cipriano Gonzalez, est éclaté entre La Mamola, La Rabita et Adra, trois petits ports proches l'un de l'autre, qui permettent de se déplacer à bord de vedettes pour certaines opérations. À La Mamola, le quartier général est situé à l'angle de la rue Los Carros et la base des opérations rue de Enmedio, à l'angle de la rue de Teléfonos. L'organisation y est sérieuse, lever tôt le matin, bien avant les premières lueurs du jour, entraînement spartiate, cours de politique, maniement des armes. Une formation politique et militaire assurée par des experts, tous espagnols. Les week-ends, quand ils ne sont pas de garde ou de corvée, les agents et soldats investissent un petit bar, le Faustino, où ils jouent au billard. Jeunes pour la plupart, leurs réunions tournent souvent à la rigolade, la bière coulant à flots et les blagues fusant d'une bouche à l'autre. Torribio, aussi jeune que ses compagnons, est un peu porté sur la bouteille. Un jour, un fût de vin éclate, répandant ainsi son breuvage, et le jeune Torribio se met à quatre pattes pour lécher le vin qui coule. Le propriétaire arrive, un bâton à la main, le frappe afin qu'il se lève. Et voilà le farceur, toujours accroupi, dansant au rythme des coups, fesse droite, fesse gauche, sans lâcher son breuvage, soulevant l'hilarité de tous.

Les missions sont exécutées la nuit par des groupes qui ne dépassent jamais dix guérilleros. Enrique Semitier et

son groupe sont chargés de passer en territoire ennemi, au-delà de Motril, pour récolter les informations utiles à la mise en place d'opérations d'envergure, en vue de reprendre la zone de Málaga. Connaissant parfaitement la région, Semitier va s'appuyer sur un réseau de bergers et de paysans qui surveillent les mouvements de l'armée fasciste : le nombre de soldats à Motril et dans chaque ville et village, leurs déplacements, en voiture ou à dos de mulet, les mouvements nocturnes, qui se déplace, avec qui et comment. Accompagné de son groupe, il sillonne avec facilité toute la région, de Motril à Nerja, sans jamais être pris, ni lui ni les hommes sous sa responsabilité. Ceux-là mêmes qui l'avaient rejoint dans les cuevas de Nerja.

Un matin de septembre, il est appelé au siège du commandement où il reçoit un ordre de mission pour se rendre à Barcelone et intégrer l'école d'espionnage qui vient d'être créée. Le lendemain soir, une voiture l'emmène jusqu'à Úbeda pour prendre le train de nuit pour Valencia et continuer vers Barcelone. Les wagons sont bondés, les voyageurs inquiets, suspicieux, silencieux, sursautant au moindre bruit, chargés de sacs, baluchons, valises et cartons, la peur dans les yeux, visages émaciés, femmes toutes habillées en noir, hommes aux vêtements usés, épaules voûtées, écrasés par les enjeux d'une guerre où personne ne reconnaît l'autre. La nuit est longue et le train s'arrête à toutes les gares, Jódar, Linares-Baeza, Manzanares, Alcázar de San Juan, Villarobledo, Albacete, les passagers se ressemblent, paysans en déshérence, ouvriers rompus, employés sans avenir, soldats républicains ou volontaires rejoignant leurs unités. Quelques cris de bébés ou d'enfants fatigués par le voyage et l'inconfort des voitures aux sièges en bois. Enrique Semitier ne dort pas. Aux aguets, il scrute cette population meurtrie, perdue. À chaque arrêt, il appréhende l'arrivée des soldats ennemis. Enfin, le train arrive au matin à la gare de Valencia Estacio del Nord. La gare grouille de personnes pressées, arrivant, partant,

attendant, beaucoup d'hommes en armes, habillés en civil ou tenue militaire, bandeau rouge engoncé dans une veste foncée, béret sur la tête, sacoche en bandoulière, chaussé de godillots militaires, présente son laissez-passer et son ordre de mission, se fait saluer :

— Passez !

Dans cette immense verrière, il trouve un coin où s'asseoir pour attendre son prochain train. C'est la première fois qu'il s'aventure hors de son périmètre andalou, étriqué, de Málaga à Almería. La gare est belle, vaste, pleine de lumière qui traverse la grande verrière. Assis sur un banc, il balaie du regard l'agitation incessante autour de lui. Les trains se succèdent, au départ comme à l'arrivée, les locomotives sifflent ou toussotent, c'est selon, les voyageurs tournent en tous sens, les hommes en armes aussi.

Deux heures plus tard, il monte dans une des voitures qui vont à Barcelone, et les gares se suivent, Sagunto, Castellón, Alcalá de Xivert, Vinaros, Tarragona, et toujours les mêmes visages ridés, fatigués, la même peur qui fait se retourner à chaque instant, à chaque bruit. Épuisé par la nuit précédente où il n'a pas fermé l'œil, il somnole, sursautant au moindre frémissement.

À l'arrivée à Barcelone, sur le quai, il est attendu par un agent du SIEP qu'il reconnaît grâce à un signe convenu, au milieu d'une foule nombreuse, des hommes armés, en tenue, en civil, des voyageurs, femmes et hommes, marchant, courant, prenant d'assaut les trains ou jaillissant d'autres qui arrivent.

La traversée de la ville lui donne le tournis, agitant la tête à droite, à gauche, posant des questions, faisant des commentaires, admirant avenues et boulevards, places et monuments, s'extasiant devant les chefs-d'œuvre dont regorge la ville. Bientôt, la voiture quitte l'agglomération et se dirige vers le nord pour rejoindre l'école, à Pin del Vallès.

Quand il arrive, il se présente au bureau, tendant laissez-passer et ordre de mission. Il reçoit un paquetage

avec au bras ou foulard au cou, s'agitant, sommant les uns, haranguant les autres, vérifiant les papiers de tous. Enrique Semitier, vêtements et chaussures, une fiche d'affectation et, au bureau voisin, des pesetas, quarante en guise d'avance. Il rejoint les dortoirs où il occupe une place libre et retrouve les autres stagiaires, nombreux, venant des différentes régions du pays. Durant trois mois, il va recevoir une formation complète auprès d'instructeurs venus du monde entier, lui semble-t-il, nombre d'entre eux ne parlent pas espagnol et sont flanqués d'interprètes. L'un de ces instructeurs a pour nom Tito et vient de Yougoslavie. Il enseigne la conduite des tanks et la tactique de guerre, Paco assiste à quelques-uns de ses cours.

L'école dispose à Valdorell d'un vaste terrain boisé, accidenté, ce qu'il faut pour les entraînements militaires : ramper, sauter, franchir des barbelés, traverser une rivière, s'approcher sans bruit d'un lieu habité, encercler un hameau, un cortijo. Les instructeurs leur apprennent à tirer, la nuit, avec des armes de petit calibre, avec pour instruction de ne les utiliser qu'en dernier ressort, car un espion n'a pas besoin d'arme à feu. Des cours de culture générale sont également dispensés, ainsi que des cours pratiques d'observation et de mémorisation car l'agent ne doit avoir sur lui aucun papier écrit lorsqu'il est en territoire ennemi. La discipline est de rigueur, aucun écart n'est permis, l'extinction des feux dans les dortoirs est à respecter. La solde est minime, quarante pesetas par semaine, mais les élèves mangent bien, à leur faim, et sont bien habillés. Ils viennent de toute l'Espagne, des Asturies comme de l'Aragon, de Valencia comme d'Alicante. Il fait la connaissance de Manuel, un pilote, avec qui il découvre les bordels de la ville.

C'est grâce à ces rencontres qu'Enrique apprend que la guerre concerne tout le territoire espagnol, que la ville de Bilbao est tombée entre les mains des fascistes, que Durango a été anéantie par les Allemands de la légion Condor, que Guernica a été bombardée et qu'il y a eu des

milliers de morts, que les évêques espagnols ont signé une lettre où ils appellent la guerre « croisade », ce qui lui fait définitivement détester l'Église et ses hommes. Il est encore à Barcelone quand, en novembre, le gouvernement républicain s'y installe.

Lorsqu'il revient à La Mamola, en décembre, Enrique Semitier est nommé inspecteur du SIEP et dirige officiellement une section d'espions.

1943, Oran

À SA SORTIE DE PRISON, TROIS CENTIMÈTRES DE MOINS À LA JAMBE gauche, claudiquant légèrement, Paco ne va pas cesser son activité politique. Toujours clandestin, il fréquente de plus en plus le siège du Parti communiste espagnol qui se trouve à Saint-Eugène, participant aux réunions, faisant des propositions, animant un journal d'information. En cette année 1943, l'étau se desserre sur les républicains jusqu'ici ostracisés par les politiques. L'abbé Lambert, maire de la ville durant plus de dix ans, antisémite, ami de Franco, est parti. Les troupes américaines investissent les rues et les brasseries. Le Parti communiste espagnol est reconnu et révèle ses activités au grand jour, collaborant avec les alliés. Une cellule de renseignement est créée et Paco reprend du service en sa qualité d'inspecteur du SIEP. Il obtient du même coup sa carte de résident de la préfecture, grâce à l'intervention des Américains. La clandestinité prend fin.

Pour vivre, après avoir vendu du savon, il va s'attacher à fabriquer, entouré d'amis républicains, des sandales pour femmes avec du liège. À vélo, il sillonne la ville et ses environs, la découvrant, l'adoptant, faisant connaissance avec les habitants. Il se lie d'amitié avec certains, tisse un petit réseau de relations qui vont l'aider à chaque étape de son combat pour l'Espagne libre. Au Derby, le quartier juif, il fait la connaissance de Shlomo, la soixantaine, qui tient boutique de chaussures. Ensemble, ils concluent un

marché, Paco fabrique les sandales et Shlomo les vend. Une amitié naît entre les deux hommes.

En cet après-midi froid et ensoleillé de janvier 1943, il arrive dans le quartier juif.

— Ça va, Shlomo ?

— Depuis quelque temps, on respire. Quand il y avait le raciste Lambert, je ne pouvais pas marcher dans le centre-ville sans me faire insulter. C'était très dur ici.

— Mais tu es français ! réplique Paco,

— Cela ne veut rien dire, mon fils. Il y a quelques années, ils ont investi la rue en chantant :

Tu n'es qu'un sale Juif et faut voir comme

Tu dégoûtes déjà tous les hommes

Est-ce ta race qui les fâche

Ou bien ton régime communiste qui les assomme

Tu n'es qu'un sale communiste

Blum-Blum

À la solde des fumistes

Blum-Blum

Si tu ne veux pas t'en aller

Blum-Blum

Attends-toi à te faire zigouiller.

Ils insultaient, crachaient, tapaient sur les Juifs. C'était dur, mon fils, très dur. Avec la loi du 2 juin 1941, on ne pouvait plus envoyer nos enfants à l'école, ni aller au travail. Ceux qui en avaient un l'ont perdu. Les brimades étaient incessantes. Ils ont repris une vieille chanson antijuive qui avait paru, à l'époque, dans le Colon oranais :

Je chantais d'un air tendre,

Ya barka,

Les Juifs, il faut les pendre,

Ya barka,

Par leur... ou bien par la...
Salem alikoum ya sidi chouia.

C'était pas facile, mon fils, ce n'était pas facile. Et toi comment vas-tu ?

— Je m'en sors. Mes amis m'aident mais je ne suis pas heureux. Tant que l'Espagne ne sera pas libre, tant que ma femme ne sera pas avec moi, je ne serai pas heureux.

Assis sur des petites chaises en bois, sirotant un thé préparé avec soin par le maître des lieux, ils devisent gentiment jusque tard dans l'après-midi. Paco quitte alors le vieil homme. Sur son vélo, il prend la rue d'Austerlitz, sort sur le boulevard du Maréchal-Joffre, puis le boulevard Mascara jusqu'au niveau de Saint-Antoine, tourne à gauche sur la rue du Général-Cérez, avant de s'engouffrer dans l'impasse Cayès où il rejoint son ami Néhari qui se charge également de revendre les sandales. Tous les après-midi, après avoir fini son travail à l'établissement régional militaire où il est mécanicien, Néhari prend un sac de sandales et parcourt tout le quartier. Tous les trois jours, Paco vient faire le point.

Quand il arrive à l'impasse Cayès, que les Arabes appellent impasse Bendaoud, il trouve Néhari en train de prendre le café avec un autre homme, de type asiatique, petit, manchot du bras droit.

— C'est mon ami Duong, entre.

Paco s'installe sur un matelas posé à même le sol, prend la tasse de café que lui tend son ami.

— Paco est un ami espagnol, pas l'Espagne de Franco, les vendus, non ! Les vrais Espagnols ! s'exclame Néhari.

— Je me cache ici depuis trois mois. J'ai quitté le camp de Saint-Eugène et j'ai rencontré Néhari qui m'a donné une chambre ici, dit Duong.

— Je vais le marier !

— Non, non, je rentre chez moi au Viêt-nam dès que j'aurai un peu d'argent pour le bateau.

— Il y a des camps à Oran ? s'étonne Paco.

— C'est un hangar désaffecté, insalubre, où nous avons été parqués depuis décembre 1941, raconte Duong.

Enrôlé dans son village natal, il avait été ramené en France et travaillait dans une usine proche de Nîmes. En 1941, à bord du vapeur *Eridan*, lui et cent soixante compagnons sont renvoyés chez eux. La traversée est mouvementée et le bateau est obligé de faire demi-tour au cap de Bonne-Espérance. Quarante jours de traversée au cours de laquelle plusieurs Vietnamiens meurent de maladie et de malnutrition. Ils sont soixante-quinze à débarquer à Oran et cantonnés dans un hangar situé à Saint-Eugène. Dix-neuf mourront de maladie.

— Ils sont enterrés au cimetière de Tamazouët et, chaque semaine, nous leur rendons visite. Mais depuis que je suis là, je n'y suis pas allé car j'ai peur d'être repris.

Duong reprend son récit. Dans le hangar, au toit défectueux, il n'y avait pas de chauffage, et en hiver la pluie inondait les lits et le sol, la nourriture était insuffisante, rarement du riz, un peu de viande une fois par semaine, pas de vêtements.

— Au bout de trois mois, mes habits étaient déchirés, je ne portais pas de culotte et pas de chaussettes.

Après avoir travaillé durant plusieurs mois à Macta-Douz sur un chantier militaire, les Vietnamiens ont été affectés dans diverses entreprises.

— Je travaillais à la confection chez monsieur Badach. Jamais il ne m'a donné de vêtements alors que je les fabriquais.

Les conditions de vie étaient déplorables et beaucoup d'entre eux ont attrapé des maladies de toutes sortes. Trois fois par semaine, le docteur Mans venait les voir.

— Il voyait bien que nous étions malades, mais il disait toujours « bon pour le service » !

— Et ton bras ? demande Paco.

— C'était à la gare de Marseille. J'ai reçu une grosse caisse sur la main et mon pouce me faisait mal. À l'infirmerie, le médecin a dit que ce n'était rien. Puis j'ai fait la traversée Marseille-Casablanca. Là, ma main a gonflé, mon bras aussi, il est devenu tout bleu. Ils me l'ont coupé. C'était la gangrène.

Ému, les larmes aux yeux, Duong lance, d'une voix aiguë :

— Pourquoi tant de tristesse et de mélancolie ?

Qui attends-tu sur les rives du Van Lau ?

Personne ne comprend les paroles mais la voix les a troublés. Paco est sidéré par le récit du Vietnamien. Il questionne encore Duong longuement. Il est déjà tard quand il quitte ses amis, refusant l'invitation à dîner car il ne doit pas être dans la rue à cette heure-ci.

Tout au long du chemin qui le mène à Gambetta, il repense à Shlomo, à Néhari et Duong, se rendant compte qu'ils se ressemblent tous dans leurs malheurs. Et sa vie à lui n'est pas meilleure. Il a fui son pays en sang, laissant derrière lui ses parents, son frère, sa sœur et sa femme. Les lettres qu'il reçoit le remplissent d'amertume et de colère car les choses vont mal là-bas. Sa détermination se renforce, il ne pense qu'au jour de la victoire et à son retour auprès des siens.

Juin 1938, Fuerte Carchuna

*Si tu vas à la guerre
mets mon portrait sur ton cœur,
que si une balle vient,
ensemble elle nous tue.*

DEPUIS PLUSIEURS JOURS, ENRIQUE SEMITIER TRAVAILLE AVEC LE commandant Gonzalez sur la possibilité d'attaquer le fort de Carchuna. Situé à un peu plus de quinze kilomètres, à l'ouest de La Mamola, en territoire nationaliste, ce fort abrite une centaine de prisonniers républicains, capturés dans les Asturies par les troupes fascistes. Bien gardé par des soldats italiens et quelques officiers allemands, il sera difficile de le prendre d'assaut, seule la ruse pourrait servir.

Enrique Semitier propose la stratégie du cheval de Troie. Il contacte Alfredo, un paysan du coin, la quarantaine, dépossédé de tout, sauf de sa soif de revanche. Celui-ci va, durant plusieurs jours, se rendre près du fort avec son âne chargé de victuailles à vendre.

Tous les matins, à l'aube, Alfredo et son âne s'approchent du fort et les gardes s'habituent à lui.

— Il y a de tout aujourd'hui : pastèques, pêches, melons, du vin, du saucisson, tout ce qui est bon !

Les premiers jours, les gardes, méfiants, le tiennent à distance et les soldats sortent pour lui acheter ce dont ils ont besoin. Petit à petit, Alfredo réussit à gagner leur confiance et pénétrer dans le fort. Un soir de juin venteux, Enrique envoie un de ses hommes avertir le paysan que l'attaque est prévue pour le lendemain, à l'aube. Le paysan se présente comme d'habitude, ses sacs pleins de marchandises.

Très tard, cette nuit-là, à La Mamola, il y a de l'agitation sur le petit port de pêche. Des hommes en armes, qui en casquette, qui en béret, fusil à l'épaule, munitions dans le ceinturon, vont et viennent sur la grève. Enrique et ses hommes se préparent, du matériel est embarqué à bord de trois vedettes. L'une d'elles est pilotée par Abelardo. Le commandant Gonzalez est là aussi, ainsi que deux étrangers, des Américains des brigades internationales, agents secrets auprès des républicains. Les hommes prennent place dans les trois vedettes qui s'ébranlent l'une après l'autre. Le vent souffle sous la nuit noire et les vagues grossissent, gênant les manœuvres, bientôt les embarcations se perdent de vue, la mer est agitée, deux vedettes manquent de chavirer, la troisième dépasse l'objectif, se retrouve après le cabo Sacratif. Enrique ne veut pas annuler l'opération et exhorte ses hommes, à la radio, à maintenir le cap.

Enfin, les trois vedettes se retrouvent, moteurs coupés, proches de la cible. Les hommes débarquent, pieds dans l'eau, devant le fort qui se trouve à trente mètres. De forme circulaire, le fort est construit avec de la pierre de taille et les murs sont hauts. Forteresse imprenable *a priori*. Aucune ouverture n'est visible. Doucement, sans bruit, les commandos approchent, contournent le fort, un groupe à droite, un autre à gauche, pour converger devant l'entrée principale dont les grilles sont ouvertes. Alfredo et son âne sont là, au milieu de plusieurs soldats qui sont de garde.

Au même instant, surgissent d'autres guérilleros républicains qui s'étaient cachés dans les buissons la veille, en face de la porte d'entrée. Les gardes, des Italiens, pris au dépourvu, déposent les armes, lèvent les bras. Le reste de la troupe dort. Ils sont surpris dans leurs couches, des armes pointées sur leurs tempes. Ils se rendent sans résistance et aucun coup de feu n'est tiré.

Lorsque Enrique pénètre dans l'enceinte, un officier allemand lui crache au visage. Le jeune homme pointe son arme, se ravise, la range et gifle l'impénitent. Quand les commandos entrent dans cette espèce de prison en

forme d'arc de cercle, sans aération, où sont cantonnés les prisonniers, ceux-ci refusent de partir, craignant d'être fusillés. Il faudra toute la persuasion d'Enrique et du commandant Gonzalez pour qu'ils acceptent de quitter l'endroit. Les soldats italiens, avec quelques officiers allemands, sont enfermés dans la galerie. Leurs armes, un véritable arsenal, sont récupérées par les républicains. Enrique et ses hommes repartent avec les vedettes, le commando qui était venu de la montagne reprend la route de son côté, les évadés le suivent.

La mission est un succès total pour les *niños de la noche* qui continuent leur travail en territoire ennemi, accumulant les renseignements sur les troupes nationalistes, intervenant çà et là, sabotant des installations. Enrique est constamment en mission.

Au mois d'août, Paco est envoyé à Valencia où il doit assister à une réunion de l'état-major du SIEP, les services secrets. C'est de nuit qu'il fait le voyage en train. Arrivé au petit matin à Estacio del Nord, la gare de la ville, il est attendu par un jeune officier. À pied, ils rejoignent le quartier populaire de Rusafa, s'arrêtent à l'intersection des calle Cadiz et Puerto-Rico, à la terrasse de La Recoleta, petit café sympathique et discret, où se pressent nombre de personnes, en uniforme militaire ou en civil, debout au comptoir ou sur la petite place. Après avoir siroté leur café, ils s'engouffrent dans la salle en face où se tient la réunion.

L'intervention des responsables tourne autour de la nécessité de lancer des opérations dans les meilleurs délais contre les fascistes sur l'ensemble du territoire qu'ils contrôlent, afin de desserrer l'étreinte autour de l'Ebre où s'est enclenchée une véritable bataille que les républicains sont en passe de perdre.

Pour l'Andalousie, il est question de débarquer dans les environs de Motril et d'engager une opération afin de reprendre Málaga.

La réunion terminée dans l'après-midi, Paco et quelques-uns de ses compagnons se retrouvent dans le quartier d'El Carmen, centre historique de la ville. Depuis la carrer de la Blanqueria, ils passent derrière les Torres de Serranos, s'enfoncent dans le dédale des rues étroites jalonnées d'échoppes et bars, et arrivent plaza del Tossal. Ils s'attablent à une terrasse et se laissent bercer par un chanteur de rue, la soixantaine peut-être, tête dégarnie, aveugle, guitare à la main, voix gutturale, râpée. Contre un mur, se balançant d'avant en arrière en prenant appui sur sa jambe droite, il lance :

— À peine si ta lumière transfigurée,
chaude encore dans mon souvenir,
me disait, nocturne, l'amertume
d'une vaine attente, d'un anxieux désir
de t'appeler à la solitude
et de ne point t'appeler, quand un sombre destin,
d'un coup, me sépara de toi, ma douce et pâle aimée.

Un moment émouvant pour Paco, à peine dix-huit ans, qui découvre la détresse des habitants de son pays. Ses camarades autour de lui boivent, discutent, rient. Ils viennent de partout, jeunes hommes idéalistes, sincères et naïfs, armés d'utopies et de rêves, ne maîtrisant rien, ni les enjeux d'une guerre qui, chaque jour, devient effroyable, ni leur propre destin puisqu'ils seront nombreux à être estropiés, tués, pourchassés, disséminés, brisés. La voix du chanteur aveugle traverse Paco, le transperce car elle est cri maintenant, lancinante, terrifiante. Le dernier accord de guitare impose le silence. Tous les clients du bar se tournent vers le chanteur, saisis. L'aveugle, épuisé, dos au mur, pleure.

Sa mission terminée, Paco retourne dans son Andalousie. Le train qu'il prend est chargé de détresse, plein d'êtres déboussolés, disloqués, traînant leurs guêtres, en quête

de refuge peut-être, d'une halte hospitalière c'est sûr, d'un endroit où poser leurs hardes à défaut de se défaire des tourments. Paco revient à La Mamola où il fait son compte rendu à ses chefs. Décision est prise d'engager une bataille contre les fascistes pour reprendre Málaga. Paco est chargé de préparer des opérations de sabotage.

Par une belle nuit d'été, il va à Motril pour contacter le commandant des carabiniers, Alejandro García. Quand il arrive devant sa maison, la porte s'ouvre avant qu'il n'ait toqué à la porte, car il a, la veille, envoyé un messenger. Il est attendu par le commandant. Autour d'un café chaud, les deux hommes discutent. Le commandant des carabiniers lui fournit des renseignements précieux sur les forces nationalistes qui n'ont pas l'intention, pour l'instant, de tenter d'avancer sur ce front.

— Toutes leurs forces sont concentrées au nord et autour de Madrid. Si les républicains veulent reconquérir Málaga, c'est maintenant.

Le commandant propose, dans un premier temps, d'isoler les forces franquistes stationnées à Motril. Paco trouve la proposition intéressante. L'échange est interrompu par l'arrivée de Léonor dans la pièce.

— Bonsoir, dit-elle en s'asseyant à côté de son père.

Enrique est saisi. Il y a huit ans, alors qu'il était encore un petit gamin, lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, sous le charme, il avait dit à sa mère qu'il l'épouserait. Troublé, il oublie ce pour quoi il est venu et reste coi. Le commandant vient à son secours :

— Tu connais ma fille Léonor ?

— Oui, commandant, arrive-t-il à lâcher.

La discussion reprend après que Léonor s'est assise. Paco, confus, écoute à peine son interlocuteur. Une petite heure plus tard, il prend congé et rentre à La Mamola.

Dans les jours qui suivent, il invente plusieurs prétextes, des informations complémentaires à solliciter, des vérifications à opérer, pour revenir voir le commandant.

Ce dernier prend en sympathie le jeune guérillero dont il connaît les parents, modestes et honnêtes, vivant de leur labeur. Et quand Paco lui demande si Léonor peut l'accompagner en promenade, le commandant acquiesce :

— Fais attention, tu pourrais être reconnu et arrêté. Ne vous éloignez pas trop.

Lors d'une nouvelle visite, Paco se jette à l'eau et lance, candide et maladroit :

— Si vous permettez, commandant, je souhaite épouser votre fille !

Le commandant est pris de court. Il regarde son interlocuteur, ce jeune homme qu'il a vu grandir, devenu combattant pour la République. Il jette un regard vers sa fille, tête baissée, joues enflammées. Il a deux enfants, Léonor et Manuel, un peu plus jeune. Quand leur mère est décédée suite à une maladie, il s'est retrouvé seul avec eux. Ils sont sa raison de vivre, même s'il a un faible pour sa fille.

— Qu'en penses-tu, Léonor ?

La jeune fille fait oui de la tête et Enrique Semitier gonfle la poitrine, un large sourire lui barrant le visage. Ils conviennent d'une date et s'entendent pour un mariage civil : ni Enrique ni le commandant ne supportent les curés et l'Église. Une heure après, Paco quitte ses hôtes et s'enfonce dans la nuit et la canne à sucre. Quatre mois plus tard, il obtient une permission de huit jours.

Le 11 novembre 1938, à Adra, ils se marient, en présence de quelques amis républicains. À leur tête, El Diablo, et les parents arrivés discrètement. La cérémonie devant l'officier d'état civil est sobre, brève et se termine par les applaudissements des amis présents et quelques slogans :

— España libre ! Viva España !

La fête est belle. Dans une taverne proche du port, ils sont réunis autour d'une table chargée de victuailles et de vin, entonnant des chants révolutionnaires. Au milieu de ses amis, de ses parents, Paco savoure l'instant, ébloui par la beauté de Léonor dont il s'était amouraché à l'âge de dix

ans ! Du haut de ses dix-huit ans, il pose sur sa femme, vingt-huit ans, des yeux de mâle conquérant. La fête se terminera en chanson, entonnée par un des guérilleros :

— Tu m'as regardé, je t'ai regardée,
et ce que tu voulais me dire,
par les yeux je l'ai écouté.

Trois jours et trois nuits dans une petite maison mise à leur disposition par le commandement et ils doivent se quitter, Enrique est appelé en urgence pour effectuer une mission.

Quelques jours plus tard, le 17 novembre 1938, une nuit d'automne froide et humide, la plage de Juana, à côté d'Adra, connaît une grande agitation. Des soldats républicains s'y affairent sous le commandement de plusieurs officiers. Comme à chaque opération, le commandant Gonzalez est là pour accompagner ses hommes, les agents secrets de la République, ces gamins recrutés pour leur bonne connaissance de la région et leurs facultés d'adaptation. Ses hommes sont là, avec Enrique comme leader. Deux bateaux embarquent quatre-vingts soldats républicains, accompagnés d'une vedette pilotée par Abelardo, comme d'habitude. Enrique est sur l'un des bateaux, concentré, tendu, au milieu de ses compagnons. Les bateaux s'éloignent, précédés par la vedette.

Après cinq heures de navigation au large des côtes, ils piquent vers Almuñecar où les hommes sont débarqués sur une plage, en territoire ennemi. Les navires et la vedette retournent à La Mamola. Par colonne de dix, sans bruit, les hommes, parmi eux les *niños de la noche*, transpercent l'obscurité, faussement calme. Il leur faut deux heures de marche dans la nuit épaisse et tourmentée de l'hiver andalou avant de s'approcher à l'aube du pont de Cantarriján qui marque la limite des provinces de Málaga et de Grenade. À trois cents mètres, se trouve un poste des gardes civils,

contourné par les troupes. Chaque groupe se met en place de part et d'autre. Paco connaît chaque coin, chaque pierre, chaque dénivelé ou crevasse. C'est là qu'enfant il a gagné un vélo lors de la tombola du village, organisée par El Diablo. Il se déplace les yeux fermés. Avec ses hommes, il arrive à côté de la boutique-taverne que tenait sa mère il n'y a pas si longtemps, aujourd'hui vide et abandonnée, et se met en position. Une équipe de dynamiteurs, en silence, se faufile avec beaucoup de précautions pour ne pas éveiller les gardes, certainement endormis. Ils dévalent les pentes, s'accrochent aux piliers, placent les explosifs, minutieusement, méthodiquement, dans tous les endroits stratégiques, au pied des piliers, sur la partie centrale. Tous les gestes sont lents et précis. Les charges doivent être collées à la structure de l'ouvrage. Le temps est suspendu. Les hommes, aux aguets, sont crispés.

Au bout d'un temps qui a paru infiniment long, les dynamiteurs reviennent sans bruit vers la troupe et attendent. Dix minutes plus tard, le pont de pierre se désintègre dans un bruit assourdissant et sous un nuage de fumée noire. Tout autour, il n'y a que pierres et poussière. Les gardes civils, surpris, hébétés, sortent de leur poste, les mains en l'air. Un à un, ils sont désarmés et renvoyés vers leur base. Il n'est pas question de faire des prisonniers, non plus de les tuer.

La route est maintenant coupée entre Málaga et Motril, les troupes fascistes sont isolées. Les hommes restent en place pour repousser toute offensive. Les nationalistes ne réagissent pas encore. Paco et ses hommes veulent continuer sur Nerja, prendre cette localité et ainsi être prêts pour l'assaut contre Málaga. L'officier d'infanterie chargé de diriger l'opération refuse, il attend les ordres du commandement comme prévu et des renforts qui doivent arriver incessamment. L'attente est longue, les nuages qui enserrant les pointes de l'Almijara se désagrègent et le vent se lève. Le doute s'installe quand les dirigeants ne répondent pas aux appels envoyés par radio, et la peur de

voir les nationalistes revenir en force finit par gagner les troupes. Paco ne tient pas en place. Il réitère son plan à l'officier responsable de la mission :

— Je vais devant avec mes hommes, ouvrir le chemin. Lorsque les troupes seront là, suivez-nous. Il faut aller vers Málaga.

— Málaga, c'est autre chose que ce foutu pont, réplique le capitaine. Là-bas, c'est l'artillerie, les blindés et l'aviation qui nous attendent. Ne rêve pas.

Paco a envie de rêver pourtant. Il veut aller de l'avant et profiter de l'effet de surprise pour enfoncer quelques lignes nationalistes. Mais l'ordre est venu de La Mamola : il faut rentrer. Le retrait se fait en désordre, chaque groupe décidant de son chemin. Paco et son groupe prennent par la sierra, traversent le Guadalfeo qui commence à grossir, atteignent Motril sous une pluie battante et se précipitent sur les tranchées tenues par les républicains dans la sierra de Lujar. Trempés, exténués, de la boue jusqu'au cou, étonnés par l'absence de réactions de leurs chefs, les hommes sont à bout.

Des camions les prennent en charge et les ramènent à leur base. Plusieurs d'entre eux tombent malades, dont Paco. Une semaine cloué au lit, à prendre des médicaments fournis sur prescription du médecin.

L'opération de Cantarriján est un succès que les dirigeants ont gâché, causant un réel désarroi dans les troupes. Paco en parle avec ses amis, El Diablo et les autres, lorsqu'ils se retrouvent quelques jours plus tard au Faustino, le bar où ils jouent au billard. Tous sentent bien que les choses sont en train de déraiper et ne comprennent pas encore que la déroute est proche.

Quand le mois de décembre arrive, le moral est au plus bas. Paco et ses amis n'en continuent pas moins d'arpenter la région, récoltant des informations, élargissant le réseau des informateurs. En vain, car aucune opération n'est entreprise. Les hommes ont l'impression que la guerre est

en passe d'être perdue. Paco s'inquiète auprès de ses chefs, sans obtenir de réponse satisfaisante.

La tension se relâche, il y a de plus en plus de temps libre et le Faustino ne désemplit pas ; espions ou soldats s'y rencontrent pour des parties de billard, s'amuse comme des enfants en colonie. Paco en profite pour rendre visite à sa femme restée auprès de son père. Léonor est heureuse de voir son mari qui reste deux jours auprès d'elle. À son départ, elle ne peut réprimer son chagrin.

Mars 1939, Adra

*Déjà je n'ai ni peuple ni drapeau,
ni frère, ni espoir. Il ne me reste plus
qu'une attente confuse et convaincue
d'une mort acceptée. [...]*

Arturo Serrano Playa

LES MOIS DE JANVIER ET FÉVRIER DE L'ANNÉE 1939 S'ÉCOULENT au rythme du mauvais temps et des nouvelles alarmantes. Les nuages s'amoncellent dans le ciel, et Valencia vacille. Les vents balaient les toitures des maisons, et l'Aragon est vaincu. Des pluies diluviennes s'abattent sur la région, et Barcelone tombe sous les coups des armées fascistes. Partout, les républicains fuient, les nationalistes avancent. S'élançant sur les routes femmes et hommes, enfants et vieillards, estropiés et valides. Sur les routes et sentiers, s'élèvent les plaintes des vaincus. Sur les frontières, surgissent mitraillettes et canons pour labourer les ventres. Se ferment portes et fenêtres, et les trains mugissent sur les voies de secours. Les trottoirs des villes reçoivent les corps désarticulés, obscènes de celles et ceux qui n'ont pu partir, qui n'ont nulle part où partir, crevant la bouche ouverte. Dans les villages, on pend aux arbres et le sang ruisselle sur les collines. Les poètes sont ensevelis avec des mots dans leur bouche éteinte. Les fascistes avancent sur les routes, entre Motril et Almería.

Fin février, à La Mamola, le commandant Gonzalez réunit les responsables du service d'espionnage et leur demande de préparer la retraite, la Retirada. Plusieurs lieutenants sont là, dont Paco. Les visages sont défaits, les regards emplis d'amertume. Il n'y a pas de mots pour dépeindre ce que ressentent les hommes qui se sont engagés dans cette guerre terrible où ils ont laissé famille et biens.

Le commandant essaie d'organiser les départs par bateaux. Plusieurs quittent Adra pour les côtes algériennes. El Diablo refuse de s'exiler.

— Je rentre chez moi, confie-t-il à son ami.

— Ils s'arrêteront et te tueront. Viens avec moi. Nous irons à Oran, une ville où il y a un grand nombre d'Espagnols. Nous verrons plus tard.

— Les chefs nous ont menés à la défaite. Où vont-ils nous conduire maintenant ? Je reste.

El Diablo persiste dans le refus. Pas question pour lui de quitter sa terre. Il préfère se rendre.

Le 6 mars, arrive à La Mamola le général Valentín González, dit El Campesino, le célèbre guérillero, visage austère et antipathique, flanqué d'un second, Galan, homme plutôt amène. Dirigeant le front du Nord, El Campesino s'est taillé une réputation de guerrier qui n'avait pas froid aux yeux, défiant la mort même. On disait de lui qu'il avait la mort dans les mains. Quand il arrive à La Mamola, il a perdu sa moustache et sa barbe, légendaires au point qu'on lui a dit un jour :

— Cette barbe ne t'appartient pas ; elle appartient au peuple espagnol, à la révolution et à l'Internationale communiste.

Fuyant les troupes fascistes à ses trousses depuis Valencia, au prix de mille ruses et combats, El Campesino est le dernier chef républicain encore sur le territoire espagnol. Il est reçu avec les honneurs qui lui sont dus. Il s'enquiert de la situation et des moyens pour assurer la fuite. Plusieurs bateaux sont déjà partis, une douzaine, chargés de milliers de passagers, comme l'*Africa Trader*, dont on saura plus tard qu'il a été mis en quarantaine à l'entrée de la darse du port d'Oran, durant un mois, avec près de neuf cents réfugiés. Ce sera le cas également du *Stanbrook* avec plus de deux mille passagers, refoulé par les autorités militaires, en rade sans carburant, les passagers dans une situation dramatique, certains menaçant de se suicider.

Avant de fuir, les espions du SIEP sont chargés de récupérer les archives et documents de l'ensemble des unités de la région, ou de les brûler. Paco doit aller à Albuñol afin de détruire les archives détenues là-bas et que le lieutenant Astorga a oubliées.

Le 8 mars, il se rend à Albuñol dans une voiture, conduite par un chauffeur du siep. Une expédition risquée qui se complique encore avec une panne mécanique.

Paco renvoie le chauffeur au quartier général et décide d'accomplir sa mission seul. À pied, à travers les sentiers ouverts dans les champs de canne à sucre, grimpant les collines, traversant ruisseaux et cours d'eau, il arrive à Motril, chez son beau-père, mais ne trouve aucun véhicule disponible. Se trouvant en zone nationaliste, il ne veut pas s'attarder de peur d'être pris. Il embrasse son épouse en larmes et s'en va. Sur le chemin, il croise un camion rempli de fuyards qu'il essaie d'arrêter. Sans succès. Il trouve un vélo et l'emprunte.

Quand, plusieurs heures plus tard, il arrive à Adra dans la nuit du 9, le *República* sur lequel il devait prendre place avec les autres est parti. Sur le port, il trouve quelques-uns de ses amis, trois guérilleros et deux femmes avec leurs enfants. L'un des hommes, Aguayo, lui apprend que le général El Campesino, armé d'une mitraillette, a obligé les autres à embarquer. Paco ne se démonte pas, réfléchissant au moyen de partir. Aucun bateau n'est disponible. Sur la grève, il y a bien le *Quitapenas* mais gisant sur le flanc, il est inutilisable. Avec ses amis, il décide de le mettre à flot, en vain. Paco et Aguayo se rendent chez un fermier du coin. Réveillé en pleine nuit sous la menace d'armes à feu, ce dernier ramène deux bœufs pour tracter le bateau et le mettre à l'eau.

Le *Quitapenas* est prêt à naviguer et c'est un pêcheur qui est réveillé chez lui et forcé de les mener à Oran. Au dépôt de carburant, les fuyards prennent ce qu'il faut et s'apprêtent à partir. Au moment où ils quittent le port, des gardes civils surgissent et tirent. Quelques trous ornent la

coque, immédiatement colmatés par les passagers, et le bateau s'éloigne, emportant des femmes et des hommes perdus, effrayés et vaincus. Quittant la darse, le bateau est en pleine mer, loin des tirs qui continuent de secouer la nuit. La traversée s'avère rude car la mer est démontée et le bateau tangue dangereusement, les vagues le fouettant avec rudesse et l'eau s'infiltrant à nouveau par les trous laissés par les balles. Après plusieurs heures de navigation, les coeurs ravagés, la peur au ventre, Aguayo hurle :

— *Le República ! Le República ! Il est là !*

Paco est sur le pont, s'accrochant comme il peut pour ne pas perdre l'équilibre. Le República est arrêté en pleine mer, en panne de carburant, des cris percent le vent.

— Approche-toi de lui, siffle Paco à Abelardo, la colère au bout des lèvres.

Ce n'est pas facile tant la mer est mauvaise et la houle forte. Avec difficulté, le bateau, risquant à chaque fois de chavirer, arrive tout contre le *República*, tombé en panne de carburant. Paco est le premier à sauter dessus, agrippe le général El Campesino par le col, lui met un pistolet sur la tempe :

— Salaud ! Quel général tu es ? C'est toi le guerrier ? Laisser ses hommes en pâture aux fascistes et fuir comme un lâche ! Non seulement vous nous avez menés à la défaite, en plus vous nous laissez tomber. C'est criminel de laisser ses hommes ainsi. Jamais je ne l'aurais fait. C'est vrai que tu ne portes plus la moustache.

El Campesino est surpris par la charge. Gonzalez, le commandant du SIEP qui a dirigé Paco et ses hommes depuis plusieurs années, s'interpose :

— Tu ne peux pas parler ainsi, Paco.

— Et vous, mon commandant ? Vous avez accepté de partir en nous laissant derrière. Cela vous paraît correct, honnête ?

— Paco, vous savez bien que les nationalistes étaient derrière El Campesino. Nous ne pouvions rester plus. Et je me doutais bien que vous trouveriez une solution.

Paco lâche prise et le général se retire dans la cale, sans piper mot.

Le carburant est transvasé d'un bateau à l'autre. Le *República* accueille tous les passagers, et le *Quitapenas* reste en mer où il finira par couler. La *Retirada* peut continuer. Ainsi, les fuyards auront quitté leur peine. Peut-être. Ils n'en sont pas au bout. La route est longue entre Adra et Oran, et la mer en furie. Des vagues immenses, se succédant sans répit, freinent le navire, le font tanguer, manquent le renverser. Les passagers crient, pleurent, se tiennent comme ils peuvent. Les deux femmes tentent de calmer leurs enfants, un bébé et un enfant de cinq ans, effrayés et affamés. Les corps frissonnent, les jambes s'alourdissent, les cœurs chavirent, les épaules s'affaissent, la peur grossit, l'espoir vacille, la mer hurle, le ciel gronde, les nuages se désagrègent. Et la mort rôde autour du *República* chargé de blessures.

Novembre 1943, Oujda,
une mission pour l'espion de la République

*– Pourquoi ? Pourquoi ? – À ma gorge
monte une question inutile et obstinée.
Espagne, pauvre Espagne, Espagne toujours
trahie, vendue, ah ! misérables !*

Arturo Serrano Playa, 1947

EN CE MATIN DE NOVEMBRE ENSOLEILLÉ, À L'OMBRE DE LA MONTAGNE de Béni-Snassen, Oujda s'offre aux yeux de Paco et ses amis. Dans cette ville marocaine, cohabitent le saint patron de la ville, Sidi Yahia, saint Jean, fils de Jonas, et le Rabbi venu de Castille à la fin du quatorzième siècle. Une ville paisible devenue stratégique en cette période de guerre mondiale.

Après quatre heures de route, la veille, ils sont arrivés dans un camp militaire construit à la sortie de la ville, sur la route qui mène à Berkane, Nador et Melilla. Paco n'a pas le temps pour autre chose que ce qui l'amène là, avec ses amis, Abelardo, pilote de bateaux, et les autres : se préparer à effectuer des missions en Espagne afin de récolter des informations en vue d'un débarquement américain sur les côtes espagnoles. Lors des négociations, le Parti communiste avait donné son accord pour éjecter Franco du pouvoir. Le SIEP reconstitué, avec l'accord des dirigeants du Parti communiste espagnol d'Oran, ils ont intégré l'OSS, Office of Strategic Services. Avant de venir, ils ont reçu des tenues militaires, des armes et des papiers d'identité américains. Une nouvelle vie, un nouveau départ pour Paco et ses amis, de nouveaux espoirs les portent, et l'enthousiasme est entier : ils doivent libérer l'Espagne, leur patrie blessée.

Durant deux semaines, ils suivent un entraînement physique intense : ramper, courir, sauter en parachute, combat rapproché, self-défense, fabrication et maniement

des explosifs. De cinq heures du matin à onze heures, il n'y a pas de répit. Jeunes, déterminés, galvanisés, ils ne se plaignent pas, pensant au retour et à la revanche à prendre sur les nationalistes de Franco. Les après-midi sont consacrés à l'étude du relief espagnol, et Paco se révèle un maître en la matière. Ses informations, très fournies, sont exactes. Les instructeurs américains sont admiratifs et décident de lui confier la direction des futures missions. L'encadrement américain est, depuis le premier jour, confié à deux officiers, Ricardo et Franck, qui parlent parfaitement l'espagnol.

— Ce sont des Latinos, affirme Esteban, un des compagnons de Paco.

Les deux officiers ne parlent qu'en américain entre eux mais s'adressent en espagnol aux commandos républicains. Esteban, connaissant parfaitement l'anglais, rapporte leurs conversations à Paco qui commence à se méfier d'eux lorsqu'il comprend combien leurs vies leur importent peu. En parlant de la mission, Franck a clairement dit à son compère :

— Nous enverrons deux commandos pour multiplier les chances d'obtenir des informations. Si l'un des commandos tombe, il faudra l'abandonner. Et si tous les deux tombent, il n'est pas question d'aller les chercher.

Esteban est expulsé quand les officiers américains apprennent qu'il connaît leur langue. La formation terminée, les dix-neuf autres, toujours encadrés par les deux officiers, sont transférés par avion militaire à Cherchell, dans une autre base américaine. C'est là que les commandos seront formés. Un premier de trois espions dont un radiotélégraphiste. Dans le deuxième, il y a, avec Paco, un commandant des tanks devenu espion et un chargé de la radio. Au bout d'une semaine, le groupe rejoint Oran où il séjourne à l'hôtel du Progrès, rue Ozanam, une rue qui s'ouvre sur la cathédrale, place Jeanned'Arc, là où Paco a passé sa première nuit, en septembre 1941, après son évasion du camp de Kenadsa. L'hôtel est réquisitionné et personne n'a le droit d'y entrer ou d'en sortir.

Le jour J, le groupe rejoint la plage de Sassel, à quarante kilomètres à l'ouest d'Oran. Une crique surplombée d'une dense forêt. Un endroit époustouflant de beauté qui rappelle à Paco la plage de La Herradura. Deux vedettes sont stationnées sur la plage, surveillées par des militaires. La première s'ébranle, dans la seconde prennent place les deux officiers américains, quatre marines et les trois républicains.

Une heure après, les vedettes sont prises dans une grosse tempête. Ballottées, manquant chavirer à plusieurs reprises, les embarcations reviennent vers la côte, difficilement, pour s'échouer à Port Say, une plage à l'extrême ouest de l'Algérie, proche de la frontière marocaine. De là, les hommes sont récupérés par des véhicules appelés en renfort, qui les déposent à la base d'Oujda.

Deux jours plus tard, l'opération est renouvelée à partir de Port Say. Le commando est le même, auquel s'est joint un nouvel agent espagnol que personne ne connaît. La traversée se passe mieux, les passagers sont silencieux. Quelques heures de navigation et la vedette arrive au niveau de l'île d'Alboran, qu'elle contourne. Almería n'est plus qu'à quatre-vingt-dix kilomètres mais l'embarcation ne l'atteindra pas. Le jour est là, sous la brume qui descend de la montagne, quand la vedette approche le Cabo Sacratif, longe Almuñecar avant de stopper sur la plage de Cantarriján. L'aube est fraîche, mais Paco ne ressent rien d'autre qu'une forte émotion qui l'étreint. Cela fait quatre ans qu'il a quitté sa terre, laissant derrière lui une mère éplorée, un père abasourdi par tant de malheurs, une femme jeune, son frère Antonio qui survit grâce au baron Ulrich et sa sœur Adela, seule et malheureuse. En posant le pied sur cette plage de son enfance, les bruits familiers résonnent, et son cœur s'emballe. Il faut quelques instants avant qu'il n'entende :

— Paco ! Hé, Paco !

C'est Ricardo qui lui tend une sacoche dont il se saisit. Les Américains reprennent la vedette et s'en retournent

vers les côtes algériennes. Paco emmène ses camarades vers une grotte où ils attendent la tombée de la nuit.

Dans cette grotte proche de la plage de Cantarriján, Paco est fébrile. Il est en Espagne, sur la terre de ses parents et de ses ancêtres. De sa main, il caresse le sol, touche les pierres, arrache une tige, hume l'air, les larmes coulent, doucement, tendrement, sur son visage encore imberbe. Il a hâte de retrouver sa femme, Léonor. Plus de quatre ans qu'ils ne se sont vus. Il imagine leur prochaine rencontre, les effusions et le désir de lui faire l'amour. Il frissonne. Il pense à son père, seul depuis la mort de sa mère. Et à Adela, sa sœur aimée. À Antonio, valeureux et généreux. Quatre années qu'il a perdu contact avec sa terre et ses tourments. Les souvenirs remontent, le submergent, finissent par l'anéantir. Les heures passent dans cette grotte et il s'endort contre un rocher rugueux qui lui transperce le dos, comme pour le maintenir en éveil, en vie.

Lorsqu'il émerge du sommeil, le soleil décline, le froid s'incruste dans ses jambes et ses bras, les couleurs alentour s'estompent, le silence de la sierra, comme un couvercle, s'abat, interrompu de temps à autre par les coassements de grenouilles. Bientôt, la nuit noire l'enveloppe sur les chemins de la sierra. L'un après l'autre, faisant le moins de bruit possible, chargés de matériel, les trois camarades prennent la route et s'alignent ainsi les repères, Cerro Gordo, cortijo Pepe Gaspar, arroyo La Miel, puis, enfin, cortijo Miguel Montanes, où ils installent l'émetteur. La première communication est établie avec la base à Oujda : cinq sur cinq. C'est là que les trois compères vont se cacher toute la journée et la nuit également, où, vaincus par la fatigue, ils vont dormir sur des paillasses. La nuit suivante, ils font le chemin inverse jusqu'à la plage de Cantarriján pour récupérer le reste du matériel laissé dans la grotte. À deux heures du matin, ils sont de retour au cortijo.

Au troisième jour, ils se séparent après avoir convenu de rendez-vous hebdomadaires et adopté des signaux de

reconnaissance. Paco décide d'aller voir son ami El Diablo. Il prend le chemin qui longe le cortijo Gibraltar et passe devant le molino de Papel, à la sortie de Maro, la petite ville qui l'a vu naître. Il a envie de marcher dans sa ville mais ne peut se le permettre. Il continue son chemin et arrive au cortijo de la famille d'El Diablo. Doucement, en silence, il s'approche, se rend compte qu'il n'y a personne. Il entre, lance un coup d'œil circulaire, avise une photo, s'approche, la prend entre ses mains.

— Ainsi El Diablo s'est marié, se dit-il.

Dans la remise, il trouve un vélo Arelli, semblable à celui qu'il avait emprunté tant de fois, naguère, à son copain. Il prend le vélo, passe sa main dessus, fait tourner les roues sur place puis le pose ostensiblement dans la cuisine. Pour attendre son ami, Paco s'installe dans la grange, au milieu de quelques brebis et des poules, afin que personne ne le voie. Au bout d'un moment, il entend du bruit. Il se cache derrière un fagot de paille et surveille la route.

Petit à petit, apparaissent des hommes qui marchent les uns derrière les autres, c'est une procession. Non ! Plutôt un cortège funèbre, et son frère Antonio est en tête, suivi d'El Diablo et d'autres personnes du coin. Puis, sur une charrette, un cercueil. Paco comprend.

— C'est mon père !

Dans cette grange, les pieds dans la paille, il suit le cortège avant qu'il n'échappe à son regard. Les hommes avancent en silence, la charrette tirée par deux paysans, ses roues heurtant la rocaïlle. Il reste là, figé par la tristesse, incapable d'esquisser le moindre geste, tétanisé, meurtri. Il ne sait que faire. Ses muscles se raidissent, des frissons le parcourent. Impuissant, seul, sans voix, des larmes sur son visage, il serre les poings pour ne pas cogner les murs, se mord les lèvres pour ne pas hurler, ferme les yeux pour ne plus pleurer. Paco est de retour dans son pays pour voir son père dans un cercueil sans pouvoir le saluer ni le mettre en terre. La douleur est si forte qu'il en a mal partout. Il sait qu'il ne peut assister à l'enterrement sans risquer d'être

repéré, arrêté et condamné. Longtemps, il reste prostré, sans réaction, tendu, vaincu une nouvelle fois.

Il est midi lorsque El Diablo rentre chez lui. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre que quelqu'un est venu. Son vieux vélo Arelli qui était dans la remise se trouve dans la cuisine.

— Personne ne peut faire cela, sauf un !

Il tremble à l'idée que ce soit Paco car, il le sait bien, il n'y a que lui qui pourrait faire cela. Il sort de la maison, jette un œil dans la remise, s'approche de la grange et, en chuchotant :

— Paco ! C'est toi ?

Paco émerge de la paille, encore sous le choc de ce qu'il vient de voir. L'accolade est émouvante, les pleurs se mêlant à la joie. El Diablo lui apprend que son père est mort la veille chez lui, après une longue maladie.

— Personne ne m'a dit qu'il était malade.

— Comment te le dire alors que tu étais dans les camps d'internement du Sahara ?

Tous deux rentrent dans la maison et, bientôt, c'est la femme d'El Diablo qui arrive, une jeune femme maigre, un foulard enserrant ses cheveux, une longue robe noire, un gros pull par-dessus. Paco la salue.

— C'est Paco, celui qui est parti à Oran !

— Comment a-t-il fait pour venir ? dit-elle, interloquée.

— C'est Teresa, ma femme, précise El Diablo.

Jeune paysanne de la région, Teresa a perdu son père, tué par les nationalistes. De douleur, sa mère s'est jetée du haut d'une falaise. Quand El Diablo est revenu de La Mamola, après la défaite, il s'est caché chez elle avant d'être dénoncé et arrêté. Emprisonné, il a été condamné à trois ans de prison, relâché au bout de deux. De retour, il a retrouvé Teresa recueillie par ses parents à lui et a décidé de l'épouser. La jeune femme les quitte pour mettre la table où elle pose une soupe chaude, du pain et une carafe de vin.

Ils mangent et El Diablo raconte à son ami leur quotidien. Dès la victoire acquise, les fascistes ont commencé à sévir, expéditions punitives, organisées par la guardia civil et les soldats, aidés par les curés qui dénonçaient les sympathisants de la République, arrestations massives, des prisonniers qui ne reviennent plus et dont on ignore le sort, les morts enterrés dans des fosses communes, la terreur qui s'est abattue sur la population et a creusé un fossé de suspicion. Après la répression, c'est la mise au pas des habitants, châtiés, humiliés, méprisés. La guardia civil a pris le relais de l'armée et impose un ordre fait de délation et de soumission. Les curés sont de retour et les églises pleines de femmes et d'hommes anéantis, obéissants et dociles, rongés par la misère.

— Et toi ? Tu n'as pas été condamné ?

— Le tribunal a été clément avec moi car ils ont estimé qu'en tant qu'espion je n'ai tué personne. Plusieurs de nos amis ont subi le même sort. J'ai fait deux ans de prison et recouvré la liberté. Aujourd'hui, tout le monde surveille tout le monde ; celui qui ne va pas à l'église est dénoncé au curé par les voisins. Les curés sont tous des indicateurs. Et toi ? Pourquoi es-tu venu ? Comment as-tu fait ? C'est dangereux.

Paco explique que les Américains vont débarquer en Espagne et mettre dehors Franco et son régime. Il est là pour recueillir le maximum d'informations sur les troupes nationalistes, poser des émetteurs-récepteurs et mettre en place un réseau qui facilitera l'opération.

Avant de partir, il convient avec son ami de rendez-vous précis, ici même, dans le cortijo, une fois par semaine, et lui demande de ne dire à personne qu'il est là. Il emprunte le vélo d'El Diablo et s'en va. Il s'arrête à deux reprises, à Algarrobo puis à Torre del Mar, pour souffler, avant de continuer sur Málaga où il arrive vers dix-neuf heures.

Rue Alvarez, il prend une chambre dans une pension avant d'aller rejoindre son beau-père qui habite, depuis quelques années, calle Cauce. Là, il retrouve sa femme,

qui est au bord de l'évanouissement quand elle le voit, et Alejandro García, content de le voir.

Paco explique sa présence et la nécessité de la discrétion qui doit l'entourer. Avec Léonor, ils s'installent à la pension pour passer un mois ensemble et conviennent de signaux pour annoncer tout danger.

Leur première nuit est fougueuse, leurs corps ont faim, l'étreinte est tendre et le plaisir décuplé.

— Mi amor, susurre-t-elle.

Au matin, leurs visages reflètent leur joie, et leurs rires remplissent la chambre. Les nuits se succèdent ainsi, au rythme de leurs retrouvailles.

— Tu sais, lui dit-il, chaque soir je partageais avec la lune un moment d'intimité. Croissant, demi-lune ou pleine, elle éclairait mon chemin. S'il est vrai que le soleil réchauffe, c'est la lune qui m'accompagne toujours. Dans mes nuits tourmentées, j'y retrouvais le sourire de tes yeux et entendais ton rire sonore.

Léonor fond devant cette déclaration, se blottissant contre son mari, chuchotant de nouveau :

— Mi amor...

Dans le cadre de sa mission, Paco met en place un réseau d'informateurs grâce à la collaboration de son beau-père, ancien commandant des carabiniers resté fidèle à la République. Il se procure des cartes, plans et mémos qui renseignent sur la défense des troupes fascistes.

Une fois par semaine, Paco rejoint le cortijo Montanes où il retrouve ses deux autres compagnons, envoie des messages à la base d'Oujda, met les documents récoltés en lieu sûr et repart sur les routes entre Maro et Málaga, rencontrant ses informateurs. Un jour, alors qu'il traverse Maro à vélo, il voit son frère, Antonio, en train de regrouper son troupeau de moutons, il continue son chemin sans s'arrêter, la tête dans le guidon. Il a un pincement au coeur mais ne peut faire autrement.

Le mois de décembre s'écoule, entre missions clandestines et douceur de vivre auprès de sa femme. Dans la sacoche que lui avait remise Ricardo, il avait trouvé des papiers d'identité et des liasses de pesetas, assez pour vivre convenablement. Avec Léonor, il se permet d'aller au restaurant et au cinéma à plusieurs reprises.

Fin décembre, Paco, de retour de Maro, s'arrête, comme d'habitude, au coin de la rue avant de rejoindre sa femme dans la pension. Il constate que les rideaux sont lâchés et la lumière allumée, signe de danger. Il reprend son vélo et s'éloigne rapidement. Il prend une chambre dans un hôtel dans la Malagueta où il passe la nuit.

Le lendemain à l'aube, il rejoint Maro et contacte El Diablo qui l'informe que ses deux compagnons ont été arrêtés au cortijo Montanès. Paco passe la nuit au cortijo de Joaquín Triste et contacte un autre radio, venu avec un deuxième groupe. Le SOS est lancé et rendez-vous est pris deux jours plus tard sur la plage de Torre, à Maro, car il n'est plus question de la plage de Cantarriján. Entretemps, sa femme et son beau-père ont été condamnés et emprisonnés, le commandant des tanks torturé et le radio exécuté.

Le jour du rendez-vous, il arrive sur la plage de Torre et trouve un dirigeant communiste oranais et son ami Celestino, rescapés de l'autre commando. Les Américains Franck et Ricardo sont venus, avec quatre marines, les rapatrier. Paco est d'une humeur noire, conscient du danger qu'il a fait courir à sa femme et à son beau-père, et inquiet quant au sort qui les attend. Avant de partir, ils laissent un émetteur sur place qui continuera de fonctionner plusieurs mois avant d'être découvert et détruit.

Deuxième partie
Me gusta Orán !

Oran, un nouveau destin

*De l'exil de la tendresse et de la détresse nous revenons
 Ô Oran !
 Des sanglots des blessures
 Et des éclats de balles
 De l'apogée du ciel et des débarcadères surchargés
 Sans trêve*

Rabia Djelti

C'EST À PORT SAY QUE LA VELETTE ARRIVE LE 1^{ER} JANVIER 1944 après une traversée où personne n'a dit mot. De retour à la base d'Oujda, Paco et les deux survivants du deuxième commando, en présence des deux américains Franck et Ricardo, rendent compte de leur mission, un succès car Paco a rapporté avec lui des cartes et documents intéressants, les autres également. Les officiers Américains concluent que, s'il y a débarquement, il ne pourrait se faire qu'entre Almería et Nerja, une vaste région non gardée, alors que, de Gibraltar à Málaga, les troupes de Franco ont concentré mitrailleuses et canons. Mais Paco est en colère, il veut à tout prix savoir qui les a trahis. Il apprendra, dans les mois qui suivront, alors qu'il est rentré à Oran, que sa femme et son beau-père ont été arrêtés et emprisonnés à Málaga.

Il reprend sa vie, entre la vente de sandales de femmes et la confection du journal *España Popular*. Au mois de mai, il apprend que Franck et Ricardo souhaitent le contacter pour une nouvelle mission. Il décide de ne pas répondre à leur sollicitation et se cache à Ville Nouvelle, chez son ami Néhari.

— Que se passe-t-il ?

— Je soupçonne les Américains de nous avoir lâchés lors de notre mission.

— Ce n'est pas possible, répond Néhari. Ils sont venus libérer la France des Allemands et tu m'avais dit qu'ils voulaient faire la même chose avec ton pays.

— Quand nous étions en formation à Oujda, ils ont expulsé un camarade car il comprenait leur langue. Il les avait entendus dire que, s'il y avait un problème, ils laisseraient tomber les commandos. Et, en Espagne, mes amis sont sûrs, aucun n'a pu nous trahir. C'est impossible.

— Tu ne peux pas savoir, avec les hommes, cher Paco. La fidélité, la trahison, ça va ça vient. C'est la nature humaine. Et ta femme, tu as des nouvelles ?

— Elle a été arrêtée et condamnée à dix ans de prison. Elle se trouve à Málaga. Mon beau-père a été condamné à mort.

— C'est terrible. Que vas-tu faire ?

— Pour l'instant, me cacher. Je peux rester quelques jours ?

— Ici, tu peux rester le temps que tu voudras, personne ne viendra te chercher. Tu es chez toi.

— Merci, Néhari.

Ce soir-là, Khédidja avait préparé un couscous au mouton avec des légumes, et Duong les a rejoints. Trois estropiés de l'histoire réunis autour d'une lampe de quinquet blafarde, se racontant, se livrant, un thé chaud agrémentant la veillée. Trois destins broyés sur l'autel de l'Histoire.

Quelques jours plus tard, alors qu'il prend un café au seuil de la porte dans l'impasse Cayès, avec Néhari, Paco voit une silhouette connue arriver.

— Hé, Domingo !

L'accolade est franche et fraternelle.

— Que fais-tu là ?

— J'habite ici, répond Domingo El Negro. Après avoir quitté le camp de Kenadsa, je suis venu à Oran avec d'autres amis républicains. J'ai été logé ici, à Ville Nouvelle, car c'était l'endroit où personne ne viendrait me chercher. J'ai trouvé un boulot au port et j'ai rencontré une femme.

— C'est vrai ?

— Elle est espagnole, comme toi. Elle est née ici, ses parents, une mère andalouse et un père alicantais, sont arrivés en 1932, chassés par la misère. Son père travaille avec moi, au port. On s'est liés d'amitié. Un jour, il m'a invité chez lui et ainsi j'ai connu Rosa, sa fille. C'est une gentille femme, tu la verras.

— Je suis content pour toi. Tu vois les copains ? demande Paco.

— Je revois El Ruso Blanco. Il s'est marié lui aussi, avec une Paraguayenne.

— Une Paraguayenne, ici, à Oran ? Comment est-elle arrivée là ?

— C'est une longue histoire. Elle a suivi un marin qui lui avait proposé de s'enfuir avec lui. Cachée dans la cale, elle a été découverte par les autres membres d'équipage qui ont voulu se la faire. Son fiancé l'a défendue et les choses se sont envenimées. Lors d'une escale à Oran, ils les ont débarqués. Quelques mois après, le marin est mort de maladie et elle s'est retrouvée toute seule. C'est une estropiée de la vie comme notre ami, comme nous tous.

Tous trois discutent autour du café préparé par Néhari. Longtemps après, jusqu'à leur mort, Domingo El Negro et Néhari resteront liés.

Les jours s'égrènent à M'dina J'dida au milieu des Arabes qui s'occupent de lui. Néhari ne se rend pas à son travail afin de tenir compagnie à son ami qui ne peut mettre le nez dehors, les Américains étant toujours à sa recherche. Les habitants de la maison s'habituent à lui, ne lui donnent plus du Monsieur, mais :

— Bonjour, Paco.

Une jeune voisine, belle comme une nymphe, cheveux tressés, s'amourache de lui, lui apportant souvent gâteaux et autres galettes chaudes. Néhari comprend le manège :

— Elle te fait du gringue, la petite !

— Elle est gentille mais je suis marié, je ne peux pas lui

donner de faux espoirs. Et puis, tu le sais bien toi, mon ami, que je repartirai un jour dans mon pays.

— C'est vrai qu'un jour ou l'autre tu repartiras, acquiesce Néhari. Ceci dit, tu peux prendre femme en attendant, ta vie sera plus douce.

— Je ne veux pas être polygame, pas question. Toi non plus tu ne l'es pas.

Les deux amis rient. Au bout d'une dizaine de jours, Paco reçoit des instructions pour se rendre à Bénisaf, un petit port de pêcheurs à l'extrême-ouest du pays, auprès d'une famille communiste où il sera en sécurité. Il y reste jusqu'au départ des services secrets américains au milieu de l'été. Il apprend que les Américains ont constitué un autre groupe qui a été envoyé en Espagne ; aucun n'est revenu. Arrêtés, faits prisonniers, ils ont été torturés avant d'être exécutés. Difficile pour Paco de ne pas croire à une trahison. Il pense que les Américains ont lâché l'Espagne pour sauver la France.

Un an après, c'est Santiago Carillo, secrétaire général du Parti communiste espagnol, qui renouvelle deux opérations du même type. Un seul en réchappe, tous les autres sont arrêtés et emprisonnés. Leur sort reste incertain. Paco en est très attristé car ce sont ses amis, ceux qui l'ont suivi dès les premiers jours dans les cuevas, en décembre 1936, les *niños de la noche*. Avec eux, il a sillonné les sierras de son enfance, traversé les ríos, monté les collines, ils se sont cachés dans les champs de canne à sucre. Ils ont saboté les lignes de défense des nationalistes, organisé des réseaux d'information. Partout, les paysans leur donnaient le gîte et le couvert, les embrassaient quand ils portaient en mission.

En mars 1945, le jour où deux mille femmes arabes manifestent aux abords de la mairie en criant « Du pain, du pain ! », Paco revient à Oran en ébullition. Le général Catroux, en visite d'inspection, se trouve à l'intérieur de l'hôtel de ville. En haïk, ce voile blanc si caractéristique, les femmes encadrées par un cordon de policiers, s'installent sur les marches de l'hôtel de ville avant d'être repoussées violemment.

La situation sociale se dégrade dans la ville et les autochtones, appelés les Arabes, ne cessent de manifester. Ainsi le 8 mai, la rue oranaise est envahie par eux avant la manifestation officielle pour célébrer la victoire des Alliés contre Hitler, ils crient :

— Libérez Messali ! Libérez Messali !

Ils sont des milliers à défiler dans les rues, demandant la libération du chef nationaliste emprisonné. Personne ne sait encore ce qu'il s'est passé dans l'Est, à Sétif, Guelma et Kherrata, où des manifestations ont dérapé, provoquant une terrible répression qui fera plusieurs dizaines de milliers de morts. Paco l'apprendra au siège du Parti communiste. Comme il apprendra de son ami Néhari que Duong est reparti au Viet-nam, l'administration, ne sachant que faire des Indochinois, les a renvoyés chez eux.

Tu as ramené ma terre.

Rouge, légère,
piétinée par tyrans et ennemis.

Tu as ramené les pluies
de l'automne marin qui lavaient
de sa poussière mon visage

Le ciel est bleu, ce bleu blanchâtre habituel dans ce coin d'Afrique, en ce matin du mois de juin 1947. Pas un souffle d'air. Il fait déjà chaud quand le Convair 110 qui assure la liaison hebdomadaire Tanger-Oran en deux heures trente atterrit sur la piste de l'aérodrome de La Sénia. L'avion roule sur le tarmac, se dirige vers l'aérogare et s'immobilise, les hélices continuant à tourner dans le vide un moment avant de s'arrêter.

Paco, pantalon beige, chemisette à carreaux, ne tient plus en place, excité, tendu, il essaie de repérer sa femme à la descente de l'avion dont la porte s'ouvre pour délivrer ses passagers. Il se met sur la pointe des pieds derrière d'autres personnes en quête de parents, à droite, à gauche,

change de place, ne voit rien, se poste devant la sortie des passagers et attend.

La veille, Léonor a téléphoné au siège du Parti, pour dire qu'elle embarquait le lendemain pour Oran. Cela fait trois mois qu'elle se trouve à Tanger chez des amis républicains. Sa peine de dix ans de prison avait été commuée en quatre années, à l'issue desquelles elle a été libérée. Dès sa sortie de prison, elle a été prise en charge par des militants communistes à Málaga qui ont préparé sa fuite. Munie d'un passeport contrefait, où elle se rajeunissait de quatre ans, elle a pris le vapeur qui assure la liaison Málaga-Tanger, grâce à la complicité de membres de l'équipage. Lorsqu'elle surgit de l'aéronef, c'est une jeune femme craintive qui apparaît. Elle relève la tête vers l'aérogare, cherchant des yeux son mari. Portant une jolie robe à pois, cheveux tirés à l'arrière, chaussée de talons, elle pose le pied sur le tarmac et se dirige vers le bâtiment. Les formalités faites, elle rejoint Paco, venu avec un ami républicain. Les retrouvailles sont émouvantes, Léonor pleure dans les bras de son mari.

— Mi amor, dit-elle à son oreille.

Les humiliations et les sévices endurés en prison, ajoutés à la séparation d'avec son mari, l'ont épuisée. Elle avait fini par désespérer de revoir un jour Paco, son Paco. À Tanger, les amis se sont bien occupés d'elle jusqu'à ce qu'elle trouve une place sur le vol d'Oran.

Après avoir récupéré sa valise, ils prennent le chemin de la maison.

— C'est comme au pays, dit-elle, en observant le paysage.

— C'est l'Espagne, répond Paco.

À Gambetta, le couple s'installe dans un petit appartement où ils vont réapprendre à vivre, à deux puis à trois, car dès l'année suivante naîtra leur enfant que tout le monde appellera Paquito. Une fois en sécurité, Léonor a raconté ses années de prison à Málaga. Arrêtée, battue, torturée, elle avait été jugée deux semaines plus tard et jetée en prison. Elle n'avait pas de nouvelles de son père et ne savait pas si

Paco avait été arrêté lui aussi ou tué. Ce n'est que quelques semaines plus tard qu'elle a su que son mari avait réussi à fuir. Les conditions de sa détention étaient terribles, dix femmes par cellule, confiées à un curé sadique et pervers, qui les a profondément traumatisées par ses méthodes, confessions publiques, châtements corporels, vexations continuelles, insultes et récriminations quotidiennes, mépris affiché pour ces putas qui protègent les ennemis de la nation, humiliations poussées à l'extrême. L'homme d'Église avait un bâton avec lequel il battait les femmes, les dégradant avec ses insinuations lubriques, à croire que ce n'était pas un homme de Dieu, tout en leur imposant chaque jour des cours de catéchisme. La messe était obligatoire, la nourriture exécration et rationnée, pas de vêtement autre qu'une robe en tissu portée plusieurs semaines, pas de savon pour se laver et une douche par mois.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de te le dire ; lorsque j'ai été arrêtée, j'étais enceinte mais je n'ai pas gardé le bébé longtemps. J'ai fait une fausse couche.

Devant les larmes de sa femme, Paco se promet de ne jamais faire confiance aux hommes d'Église. Il gardera pour eux une haine inextinguible. Jusqu'à sa mort.

Le soir de son arrivée à Oran, Léonor et Paco dînent chez Conejo et son épouse, entourés d'amis républicains. Au menu, sardines à profusion, vin et chansons espagnoles. Après tant d'années de solitude, de misère et de souffrances, d'angoisse et de peur, Léonor revit. Elle est loin de l'Espagne guerrière et des blessures infligées à ceux qui ont refusé la soumission, loin des hommes d'Église, délateurs zélés et bourreaux improvisés, loin des ombres qui ont envahi l'Espagne. Auprès de son mari et de leurs amis, elle retrouve un bout de l'Espagne d'antan et respire un air de liberté, alors elle pousse la chansonnette :

— De los cuatro muleros

Tous reprennent après elle :

— *De los cuatro muleros*

Et de continuer :

— *Que van al campo,
el de la mula torda,
moreno y alto.*

Puis le chœur :

— *De los cuatro muleros,*

Léonor reprend :

— *Que van al agua,
el de la mula torda,
me roba el alma.*

*De los cuatro muleros,
que van al río,
el de la mula torda,
es mi marío.*

*À qué buscas la lumbre
la calle arriba
si de tu cara sale
la brasa viva.*

Une grande émotion étreint ces femmes et ces hommes, loin de leur patrie. Léonor est en larmes, heureuse d'avoir retrouvé son homme, malheureuse d'avoir laissé son père aux mains des tortionnaires. Conejo, son épouse et les autres applaudissent. Paco, heureux, soulagé, prend la main de sa femme et la serre bien fort. Cela fait huit ans qu'il a quitté son pays, ivre de déception et de colère. Des moments d'amertume, il en a connu mais jamais il n'a succombé au désespoir. Jamais il n'a renoncé à son Espagne, encore moins à son Andalousie natale. Lorsque la Russie avait fait appel aux républicains internés dans les camps, il avait refusé de partir pour ne pas s'éloigner de la patrie et ne pas élargir le fossé entre sa femme et lui. À Oran, dès qu'il avait le blues, il allait au bord de la mer, à Ain Franin toujours, et perdait son regard sur la ligne d'horizon, révélant à ses yeux

un bout de terre espagnole, une illusion qui le faisait vivre et espérer. Cette ville est espagnole, tout en elle évoque les senteurs et les saveurs qui lui sont familières. Les Espagnols qui vivaient là depuis longtemps les ont mal accueillis, il est vrai, qu'importe ! Il retrouvait les sensations qu'il avait lorsqu'il arpentait, à vélo ou à pied, les sentiers de Maro, allant d'un cortijo à l'autre, sur la plage de La Herradura ou dans les grottes de Nerja.

Il connaît Oran, il peut s'y mouvoir les yeux fermés, depuis la porte de Madrid jusqu'à la Sebkha. Depuis la pêcherie, où l'odeur de poisson submerge tout, sur son vélo, il suit le quai Sainte-Marie, prend à droite, à gauche, slalome dans des petites rues pour sortir rue du Matelot-Landini, puis emprunte la rue du Cardinal-Mercier et traverse la place de la Perle, où trône une superbe fontaine espagnole, y rencontrant vieillards assis sur un banc, partageant anecdotes et souvenirs, jeunes gens enlacés sur un autre, âmes complices et innocentes, enfants achetant des bonbons au kiosque de la place. Quand il arrive à Raz el Aïn, place des Quinconces, le lavoir public offre à sa vue une kyrielle de linges étendus comme des étendards de paix, et les femmes, robes aux couleurs vives, épaules dénudées, frottent, rincent, dans une symphonie joyeuse et bruyante ; il remonte la rue Philippe, longeant les bordels à la réputation fameuse de femmes venues des quatre coins de la région, pour aboutir sur le plateau, place du Maréchal-Foch, la grande place de la ville qui deviendra plus tard la place d'Armes. Selon ce qu'il a à faire, il prend la rue de la Révolution, traversant en longueur le quartier juif, puis bifurque par la rue de Wagram sur le boulevard Joffre, devant la synagogue, avant de pénétrer dans le quartier de Saint-Antoine et la place Laurence où se trouve le cinéma Magic. De là, il entre à Ville Nouvelle, appelée par les indigènes M'dina J'dida, créée par Lamoricière en 1845 pour y parquer les spahis et leurs familles. Il aboutit au boulevard Joseph-Andrieu, la grande esplanade où se retrouvent

tous les Arabes de la ville dans des cafés sympathiques qui exhalaient la menthe fraîche et les beignets chauds, cafés d'où s'élevaient plaintes et sons de la *ghaïta*, entrecoupés de gestes rageurs de joueurs de ronda, jeu de cartes espagnol populaire ; il s'amuse des tours de magie réalisés par des apprentis sorciers et autres charlatans de tous genres sur la voie publique. Arrivé devant l'école Ardaillon, pas très loin de la prison civile, il grimpe vers le plateau Saint-Michel et coupe pour se retrouver dans la très commerçante rue Mostaganem, continue sa route par Saint-Eugène, là où se trouve le siège du Parti communiste espagnol, affichant fièrement le marteau et l'enclume et le drapeau espagnol, avant de redescendre sur Gambetta et d'arriver enfin à Carreaux. C'est à vélo qu'il apprend à connaître la ville, en voiture qu'il explore ses forêts, ses plages et autres endroits isolés, révélant une beauté sauvage, étourdissante. Comme à Maro et Nerja, Paco pénètre la ville, la fouille, apprend à l'aimer. En retour, elle l'adopte, faisant de lui une personne connue, appréciée par tous, aimée par un grand nombre. Il a beaucoup d'amis, ceux qui, comme lui, ont fui les forces fascistes et la défaite, réunis par un pacte non écrit, non dit, assumé, être solidaires toujours. Dans cette ville cosmopolite, il connaît les Arabes, ceux qu'on appelle les indigènes, relégués et marginalisés, comme son ami Néhari, des Juifs comme Shlomo le sage, tantôt honnis, tantôt acceptés. Il rencontre des hommes venus de loin, du Viêt-Nam, de Malte ou de Djibouti, échoués là par hasard ou par goût de l'aventure, des Français qui ne connaissent pas la France, nés ici ou ailleurs, attachés quand même au pays, des Marocains vivant de longue date dans cette ville. Avec Néhari, il rencontre des Tunisiens et des Égyptiens établis à M'dina J'dida, le quartier qui rassemble ceux qui n'ont pas encore d'avenir.

Jusqu'à présent, Paco vivait pour l'Espagne et la liberté, tout tournait autour d'elle et de ses tourments. Aujourd'hui que Léonor est là, la femme qu'il aime et qu'il a choisie, sa vie va changer radicalement, il le sent, il le sait, il va enfin

se poser, avoir une vie normale, dormir le soir dans les bras d'une femme, se réveiller à l'odeur du café qu'elle lui sert le matin, goûter aux plats qu'elle s'ingénie à préparer pour lui, partager ses joies et ses plaisirs, des yeux lui dire qu'il l'aime, de tendresse la couvrir et lui faire oublier les difficiles moments vécus. Sa vie va changer bien sûr dans cette ville imprégnée d'Espagne car tout y est espagnol, la langue comme la nourriture, le soleil et sa lourde chape d'été. Il fait le choix d'être heureux.

Il loue une petite maison quatre ans plus tard, rue Balzac, à Carreaux, de l'autre côté de l'avenue d'Arcole, pas très loin de Gambetta. Un joli logis avec garage, qui ouvre sur un jardin où Léonor va planter tomates, poivrons, menthe et autres herbes. Elle s'installe enfin dans une vie nouvelle, mais chante toujours son pays perdu :

— Sur les hauteurs d'abruptes montagnes un régiment campait et une jeune femme follement amoureuse suit courageusement leur sergent.

Le crépuscule oranais

ORAN, SOUS LA HOULETTE D'UN NOUVEAU MAIRE, FOUQUES DUPARC, se transforme, s'embellit, les constructions poussent partout, sortent ainsi de terre les cités Perret, Lescure, Jean -de-Lafontaine. Le port connaît une grande activité, on y parle toutes les langues et on s'y abreuve auprès des citernes de vin qui viennent des caves de la ville par des oléoducs. Les bateaux accostent, déchargent, chargent et s'en vont vers d'autres contrées, d'autres cieux. Les routes sont goudronnées, des places sont aménagées, la forteresse est tombée, les portes abandonnées, la porte de Madrid et celle du Santon. Les voitures se multiplient sans éliminer les calèches ni les ânes et les carricos bricolés, une planche en bois équipée de roulements à billes, qui sert à transporter maintes choses. Les trolleybus sillonnent la ville. L'opéra vibre aux sons de celui de Marseille ou de Paris et la galerie Colline dirigée par Robert Martin accueille les peintres, dont Orlando Pelayo et Abdelkader Guermaz, les enfants du pays.

C'est la ville d'Emmanuel Roblès, l'écrivain oranais installé à Paris et qui revient de temps en temps visiter sa mère, vieille Espagnole qui a élu domicile rue Bruat. Albert Camus aime à y venir se reposer. Il s'est frotté à l'ire des Oranais lorsqu'il a critiqué leur ville, y séjournant de temps à autre car sa femme est oranaise. Paco épouse cette cité en pleine mutation, allant au cinéma et au théâtre avec sa femme, au stade avec ses copains, pour assister aux matchs

de football, supporter le FCO et quelques fois le CALO, parfois même l'USMO, union sportive des musulmans d'Oran, pour charrier ses copains. Mais quand vient le moment de la promenade, c'est à Santa Cruz qu'il emmène sa femme. La première fois qu'elle y a mis les pieds, elle n'a pas trouvé les mots pour exprimer son étonnement, son ravissement. Se révélait à elle, à droite, la ville construite sur un plateau, plate, ouverte, immense, bloquée à l'ouest par la montagne de l'Aïdour, bordée au sud par la Sebkhia, à l'est par des champs cultivés qui s'étendent jusqu'à la montagne des Lions, au nord par son port. À gauche, au-delà de la montagne, s'ouvre la rade de Mers-el-kébir, immense, secrète et mystérieuse. La Méditerranée, infinie, d'un trait majestueux, joint les deux villes, les deux rades, Mers-el-Kébir et Oran. De Santa Cruz, quand le regard plonge sur la ville et que les vapeurs marines blanchissent le ciel d'une fine pellicule, le saisissement est immédiat, violent, car là se confondent la sensation de bonheur et un vertige soudain, entraînant une adhésion à la ville. C'est une impression étrange qui donne toujours des frissons à Paco. Alors il ne peut que s'écrier :

— Me gusta Orán !

Chaque fois qu'il se retrouve à cet endroit précis, il n'a pas d'autres mots pour dire sa joie, son bonheur d'être dans cette ville, qui ressemble tellement à Málaga, même si quelques-uns de ses amis la comparent à Alicante. Oran l'enivre et le comble, malgré la séparation des communautés. Les gens ne se mélangent pas, les quartiers sont bien délimités. Le centre-ville, Delmonte et Bel Air sont habités par les Français, La Calère, La Marine et Saint-Eugène par des Espagnols arrivés depuis plusieurs générations, comme Bastos, le fabricant de cigarettes dont les aïeux vivent à Oran depuis 1780, alors que Sidi Lahouari qui les jouxte est habité par les Arabes qui occupent également Ville Nouvelle et les quartiers périphériques, Lamur, Médioni et Petit Lac. Les Espagnols récemment arrivés, depuis la fin des années trente, habitent Maraval,

Gambetta, Cardeaux. Le Derb est pour les Juifs. Toute cette population se retrouve à l'usine, au port, dans les bars et autres cantinas. Paco va d'une communauté à l'autre, d'un quartier à l'autre, nouant des liens avec tous.

Paco abandonne le vélo, compagnon de longue date, pour une voiture, sa première, une 403 immatriculée 754 DC 92, avec, à l'arrière, une armature métallique pour donner du volume à la caisse. Il va sur les routes, d'Oran à Bénisaf, vendant des produits électroménagers. Il ratisse la campagne, livre à Misserghine, Lourmel, Hassi el Ghalla, Rio Salado, Témouchent, se hasardant encore plus loin, jusqu'à Saïda à l'orée du désert. Plusieurs fois, Néhari l'accompagne, lui servant de guide et interprète.

Plus tard, il devient le distributeur Estervator, le réfrigérateur de grande classe, économique et robuste. C'est mentionné ainsi sur les deux côtés de l'estafette qui remplace la 403. Léonor s'installe dans sa nouvelle vie, s'occupe de son jardin, plante légumes et fleurs, lorsque le bébé arrive, il l'accapare.

Le dimanche, quand tous les Espagnols de la ville se précipitent sur le chemin de Santa Cruz pour honorer Notre Dame du Salut suspendue dans le ciel et que les Français envahissent la cathédrale, place Jeanne-d'Arc, Paco et sa famille, avec leurs amis, investissent Aïn Franin, sublime endroit, entre mer et forêt, où ils passent la journée, se rappelant leur pays, évoquant les souvenirs, entonnant chants et poèmes. Quand Juanito Valderrama chante *El emigrante* en 1949, Léonor l'adopte.

Un dimanche de printemps de l'année 1950, la forêt résonne de sa voix douce et nostalgique :

— Le jour où j'ai quitté ma terre,
J'ai détourné mon visage en pleurant
Parce que je quittais ce que le plus j'aimais.
Adieu mon Espagne adorée,
dans mon âme je t'ai rentrée.
Et bien que je sois un émigrant
Jamais je ne t'oublierai.

L'émotion est toujours la même pour ces êtres brisés par la guerre, éloignés de leur patrie et de leur famille, jeunes et déjà vaincus. L'Espagne qu'ils chérissent est proche mais ils ne peuvent s'y rendre. Plus tard, quand leur fils Paquito aura grandi, il se rappellera toujours sa mère chantant *El emigrante*. Attachée à son pays, elle n'a de cesse à l'évoquer :

— Les tomates c'est comme chez nous ! Et les poivrons !

À la maison, c'est l'espagnol qui a cours et Léonor ne connaîtra pas d'autre langue, jamais, juste quelques mots, quelques expressions en français, en arabe, jamais plus. Ainsi Paquito est élevé dans les deux langues, française et espagnole. Avec ses copains, dans la rue, il apprend aussi l'arabe dialectal. Paco ne rentre souvent que le soir. Rasséréné depuis l'arrivée de Léonor, il continue à militer avec le Parti. Il participe aux réunions, s'informe, assiste aux conférences données au siège, transféré rue Alsace-Lorraine, participe aux sorties et autres pique-niques.

Lors d'une réunion en janvier 1950, c'est Thomas Ibanez, ami d'Emmanuel Roblès, qui vient expliquer le sens de la grève que vont lancer les dockers au port. En solidarité avec le Viêt-Nam, ceux-ci, à l'appel de leurs organisations syndicales et avec l'accord du Parti communiste, refusent de charger les navires en partance pour l'Indochine.

Le 21 février, ils sont deux mille à bloquer le port, rejoints par les équipages des bateaux qui sont dans le port, le *Boudjmel*, le *Saint Maxime*, le *Cap Cepet*, le *Djebel Ameer*. Encadrant les manifestants, le docteur Larribère, Thomas Ibanez, Sanchez et Mahrouz, éminentes figures de l'opposition politique de la ville, tous militants communistes. Les républicains espagnols sont solidaires et soutiennent l'action des dockers. Paco, présent sur le port, a une pensée pour Duong et les souffrances qu'il a endurées. La grève est un succès alors que la répression policière est féroce. Arabes, Français, Espagnols, tous ont accepté la grève et l'ont menée au détriment de leurs conditions matérielles. À cette occasion, Paco a rencontré nombre de syndicalistes

et militants politiques autochtones, comme trois ans auparavant il avait croisé Ahmed Ben Bella, militant d'un parti politique autochtone qui réclamait l'indépendance.

Quand ce dernier dirige la casse de la poste, en avril 1949, Paco n'est pas surpris. Il s'est rendu compte de la détermination du militant. Sa fréquentation des Arabes, notamment son ami Néhari, lui fait toucher du doigt la situation difficile dans laquelle ils vivent. Ancien agent des services d'espionnage républicains, connaissant parfaitement la région et s'y déplaçant sans mal, Paco est un excellent agent de liaison pour le Parti communiste qui lui a demandé de rester en contact avec les nationalistes autochtones.

Lorsque l'insurrection armée éclate en novembre 1954, le Parti communiste espagnol ne s'exprime pas officiellement, laissant paraître une certaine neutralité, cependant il est proche du FLN avec lequel il tisse des relations. Paco reçoit souvent son voisin Harrich, militant indépendantiste qui l'informe des actions entreprises. Quelques jours après les attentats du 1^{er} novembre 1954, perpétrés par le FLN qui vient de naître, une réunion se tient au siège du Parti. Devant ses camarades, Paco exprime son incompréhension :

- Ce sont des attentats qui ont touché des civils !
- La violence révolutionnaire est la seule arme pour combattre la colonisation, s'entend-il répondre.
- Tuer des civils, c'est la révolution ? Nous n'avons pas fait cela en Espagne, rétorque-t-il.
- Nous avons fait pire, lui répond un autre. Nous nous sommes entretués. Bien sûr qu'en Espagne, des civils ont été tués.
- Pas par nous, les républicains, insiste Paco.
- Tu es bien naïf, Paco. Mais bien sûr que nous avons tué des civils. Pour défendre notre cause.

Paco ne comprend pas. Pour lui, la révolution ne doit pas être dirigée contre les civils qui sont innocents. C'est bien le système colonial qu'il faut remettre en cause.

— Tuer un instituteur est un drame terrible, affirme-t-il. C'est ce qu'a fait le FLN le 1^{er} novembre. Autant je partage leur désir de liberté et d'indépendance, autant je condamne ces actions aveugles.

Il est bien seul. Au Parti, tout le monde s'aligne sur le soutien inconditionnel au FLN sans se départir, officiellement, de la neutralité. Paco est déçu.

Il sillonne la ville et ses environs avec ses réfrigérateurs, Léonor s'occupe de ses plantes, ses poules et quelques lapins, fredonnant les chants de l'Espagne quittée. Paquito, leur enfant, quatre ans déjà, s'aventure dans la rue avec quelques autres gamins et revient à la maison les genoux endoloris, si ce n'est la chemise déchirée. À Carteaux, la vie est douce pour la famille qui s'est fondue dans le décor. La rue Balzac est un véritable kaléidoscope où Espagnols, Français, Gitans, Arabes, et même un Polonais, arrivé d'on ne sait où, vivent ensemble. Petite rue d'où l'on voit le fort de Santa Cruz, elle dispose de trois épiceries, celle du Marocain Bartolo, la grande épicerie Caparos et celle d'Imbert. Tous se connaissent, se saluent chaleureusement, souvent en espagnol :

— He, hombre ! Cómo estás ?

Ils échangent des amabilités, des commentaires sur le football, des blagues et des calembours, parlent aux enfants quand ceux-ci jouent dans la rue, mais ils ne se reçoivent pas. Les Espagnols s'invitent entre eux, les Arabes font de même, les Français aussi, les Gitans sont exclus. Aux fêtes, les assiettes circulent d'une maison à l'autre, grâce aux enfants :

— Maman, la mère de Fatah m'a donné la kesra ! C'est tout chaud.

— Tiens ! Apporte-lui cette assiette de montecaos ! Elle se réglera avec ces sablés.

Les Gitans sont à part, même s'ils habitent dans la même rue et depuis longtemps.

— Les Gitanos sont sales.

C'est ainsi que l'on dit alors. Logés dans la maison située au bout de la rue, tout le monde leur fait appel en été pour refaire les vieux matelas. Ils excellent en la matière. Il est exclu de les fréquenter, les recevoir ou aller chez eux. Les enfants sont ensemble, jouent, se chamaillent, se tapent dessus, s'égratignent, se fâchent. Le lendemain ils reprennent leurs jeux, sans distinction ni parti pris. Les mois et les années défilent tranquilles, agrémentés des cris d'enfants, des plaintes de l'épicier Bartolo lorsque les gamins le volent, surtout Paquito et son ami Fatah, des éclats de voix et des rires des hommes de retour de leur tournée bachique, à qui les enfants lancent :

— Borracho !

La rue s'anime quand l'homme en carton, appelé ainsi car il est osseux et longiligne, arrive le torse en arrière sur sa mobylette. Elle s'égaye au passage de Germina, jolie voisine courtisée par Mehdi, le fils Harrich, jeune aux cheveux gominés ; elle s'extasie devant le déhanchement de Solange, ouvreuse au cinéma Régina, qui fait rentrer gratis le même Mehdi ; elle s'enflamme quand le FCO, le club de leur quartier, créé en 1903, avec Sanchez, Thomas, Toumi, Nemourra, joue et gagne.

Tous, joyeux et fiers, envahissent le boulevard Front-de-mer lors du passage du tour de France, car Jean Garcia, le régional de l'étape, champion d'Oranie, y participe. Et tous les jours résonne :

— Agua dulce !

C'est Juanito Nano, le Nain, qui vend de l'eau douce, les robinets de la ville n'offrant que de l'eau saumâtre. Et les marchands se succèdent, avec leurs charrettes :

— Exavend !

— Quelque chose à vendre, crie chaque matin le marchand qui fait du troc, suivi du rémouleur qui fait crisser les couteaux sur la meule. Suivent les marchands ambulants, de fruits et légumes, de poissons :

— Sardina pas cher ! Sardina fresca !

À la Saint-Jean, la rue s'enflamme grâce à une foguera, un feu de joie autour duquel dansent les voisins dans une ambiance joyeuse où chacun oublie d'où il vient et à quel saint il se voue. Et la mouna, surmontée d'un œuf dur, va d'une maison à l'autre au moment de la semaine sainte.

Lorsqu'un riverain a un bobo, une douleur, c'est madame Nicole, l'infirmière, qui s'en occupe, ou Paco qui a appris quelques rudiments quand il était interné au camp de Kenadsa.

Le samedi matin, les enfants vont sur le terrain vague mitoyen jouer à la bilotcha, des cerfs-volants confectionnés avec des roseaux, du papier, de la colle de farine et du fil achetés chez les sœurs Nani. Les hommes se réunissent pour l'apéritif, chez Graciano, et l'anisette arrose la nostalgie. Souvent, Paco les rejoint, c'est l'occasion de retrouver son Espagne, d'écouter les blagues, de recueillir les dernières informations. De temps à autre, c'est au bar chez Benete qu'il se rend, l'atmosphère y est joyeuse et les escargots y sont servis avec l'anis gras ou la mahia :

— Une tonne ! Une demi-tonne !

Une grande assiette ou une petite pour accompagner l'anisette ou une bière fraîche. Suivent quelques tapas : anchois ou sardines, melsa, la rate farcie, et bien d'autres bonnes choses. Le bar est plein des voix fortes et joyeuses des hommes, de leurs pas sur les coquilles d'escargots jetées à même le sol. On s'interpelle, on échange blagues et calembours, et chacun évoque son coin d'Espagne, toujours, sous des nuages de fumée dégagée par les cigarettes Bastos.

C'est une époque heureuse pour Léonor qui se réjouit de vivre avec son homme et son fils Paquito. Son bonheur est complet quand elle apprend que son père, dont la condamnation à mort a été commuée en vingt-quatre ans de prison, est élargi par l'administration franquiste. Il aura fait douze ans de prison. Quand, pour la première fois depuis douze ans, il lui parle au téléphone, elle est en larmes :

— Padre, mi padre !

Un matin du mois de juin de l'année 1954, ils sont tous trois au port à l'attendre. Quelques heures après l'accostage du navire en provenance d'Alicante, Alejandro García, l'ancien commandant des carabiniers resté fidèle à la République, marche vers sa famille. Grand, tête dégarnie, joues creuses, pantalon large, veste ample, rasé de près, il embrasse sa fille en larmes et de sa main caresse la tête de Paquito.

— C'est toi, Paquito ? Tu as grandi ! On va se prendre du temps toi et moi !

Il le serre dans ses bras car c'est la première fois qu'il voit son petit-fils. Il donne l'accolade à Paco.

— Bienvenue, dit Paco à son beau-père.

Bientôt, ils prennent la voiture et rentrent à Carteaux. Sur le chemin, le grand-père parle, commente la ville, s'extasie, s'écrie :

— C'est Málaga !

— C'est comme chez nous, répond sa fille.

— C'est une ville espagnole dirigée par la France, explique Paco.

Les premières soirées sont longues et pleines d'émotion. Le grand-père raconte la machine répressive franquiste, les abus, les exactions, les emprisonnements qui n'ont pas cessé.

— Et mon frère ? demande Léonor.

— Il venait me voir en prison. La première fois, je l'ai renvoyé. Je ne pouvais pas accepter qu'il me rende visite avec la tenue de la guardia civil. Les autres fois, il prenait soin de se changer avant d'arriver au parloir. Aujourd'hui, il est marié et il a des enfants.

— Et toi, comment t'ont-ils traité ?

— C'est derrière moi, ma fille. C'est fini, n'en parlons plus. Je suis là avec vous, cela me fait du bien.

Le grand-père trouve la ville à son goût. La famille agrandie vit des moments heureux, ne manque que la patrie, et Léonor n'oublie pas de le rappeler. Alors, elle chante :

— *En el camino verde, camino verde,*
Par le chemin vert, chemin vert
hoy he vuelto a pasar por aquel camino verde
aujourd'hui, je suis retournée par ce chemin vert
que por el valle se oerde con mi triste soledad
qui se perd dans la vallée avec ma triste solitude
hoy he vuelto a rezar a la puerta de la ermita
aujourd'hui j'ai prié devant la porte de la chapelle
y pedi a tu virgencita que yo te vuelva a encontat.
et j'ai demandé à la Vierge de te revoir à nouveau.

Le grand-père établit une grande complicité avec Paquito. Quand Léonor cache le vin, c'est lui qui montre la cachette à son grand-père et celui-ci le récompense : une barbe à papa ou un morceau de calentica ravissent l'enfant. Tous deux font de grandes balades dans la ville, s'arrêtent ici et là pour discuter avec des connaissances, des Espagnols bien sûr, rigolent de choses et d'autres. Mais le grand-père, encore alerte et entreprenant, est un sacré dragueur. Un jour, c'est avec sa canne qu'il se bat pour le regard d'une belle. L'homme qui l'accompagne, aussi vieux qu'Alejandro García, s'estimant agressé, interpelle le grand-père. La bagarre attire nombre de personnes, hilares devant le spectacle : deux vieux se battant avec leurs cannes pour une vieille dame, restée de côté, l'œil malicieux.

Les sorties, le dimanche, à Aïn Franin ravissent le grand-père et lui rappellent sa région natale. D'Oran, ils prennent la direction de Canastel. Après Fernandville, la route se prolonge à travers une haie de pins. Lorsqu'ils arrivent, la route de la plage et du petit port reste à gauche et ils prennent à droite pour accéder à la pinède, où se trouve un bassin de poissons rouges. Là, au milieu des pins et des caroubiers, ils s'installent en famille, et chacun a son coin. Ils étalent des couvertures pour ceux qui veulent s'asseoir

à même le sol, les autres placent tables et chaises, d'autres vont chercher du bois pour faire du feu pour la popote, les derniers s'en vont vers le port pour trouver quelques poissons à frire. L'ambiance se met en place doucement. Les enfants vont jouer alentour, les adultes discutent, rient, s'esclaffent. Dès que le brasero est prêt, on y met viandes ou sardines, et la magie est totale. Les chansons fusent, la nostalgie s'installe. Le grand-père savoure. Il se plaît à Oran, retrouve une vie de famille et prend ses habitudes.

Aïn Franin cède le pas aux arènes d'Eckmühl certains dimanches. C'est le cas en ce dimanche 24 octobre 1954, jour où se produit Miguel Mateo, dit Miguelin, le plus jeune matador espagnol et déjà célèbre, pour une becerrada, un combat sans mise à mort, *mano a mano*. Au sud de la ville, pas très loin du stade Montréal, les arènes affichent « complets » : femmes en tenues chatoyantes, mantilles et capes sur les épaules, éventails aux mains, hommes habillés de noir, chapeaux et bérets sur la tête, tous prêts à s'enflammer. Paco emmène le grand-père, Paquito, six ans à peine, captivé par le spectacle, et bien sûr Léonor. Les femmes boivent du judor quand les hommes sirotent la bao, bière oranaise réputée. Les gradins résonnent aux sons du flamenco quand les acteurs font leur entrée : les toréadors suivis de leurs équipiers, puis viennent les picadors. Ce n'est plus l'Espagne qui vibre à Oran, c'est l'âme andalouse. Un spectacle haut en couleurs qui enflamme les arènes. Les spectateurs applaudissent les passes du toréador, huent les maladresses des picadors, poussent des :

— Olé !

À chaque temporada, la saison qui va d'avril à novembre, Paco et sa famille migrent vers les arènes. C'est le cas pour voir Luis Miguel Dominguin, Chicuelo, Ortega et bien d'autres. Ils y sont aussi lorsque les Platters s'y produisent en 1958. Tony Williams, David Lynch, Paul Robi, Herb Reed et Zola Taylor mettent le feu dans les cœurs des jeunes filles en entonnant *Only you, slow* torride qui va marquer plusieurs générations.

Le spectacle le plus fou qu'ils aient connu aux arènes est un combat de catch avec l'Ange Blanc et le Bourreau de Béthune, auréolés tous deux d'une réputation à toute épreuve. C'était en 1958. Cette même année, le stade Fouques-Duparc abrite une rencontre de football exceptionnelle, le Real de Madrid, champion d'Espagne, est opposé au Stade de Reims, champion de France. Les gloires Di Stefano, Puskas et Raymond Kopa sont présentes. Oran est en ébullition, au centre-ville fleurissent les drapeaux français, à Gambetta et Carreaux, ce sont les couleurs de l'Espagne, dans les bars, on parle fort, on se chambre et on se lance des vanes. Toute la famille se retrouve au stade, ainsi que le petit Fatah et son père, Houari, docker au port. Harrich aussi est venu avec le plus jeune de ses enfants, un garçon de quinze ans, malin et futé. Dans le quartier, c'est lui la terreur des petits, il les envoie voler des bonbons ou des fruits chez Bartolo. Aujourd'hui, au stade, c'est l'Espagne qui est là, chantant, s'égosillant, dansant, agitant foulards et fanions, et la fête est totale, les trompettes soufflent, les poitrines lâchent :

— Olé !

Les gradins tremblent sous les pieds des supporters en transe, ravis par le spectacle qu'offrent les deux clubs, les trompettes rugissent, le public tonne :

— Olé !

La fête est totale puisque les gloires du Real de Madrid battent les gloires du Stade de Reims trois buts à un.

À la sortie, les commentaires vont bon train dans une atmosphère festive, colorée. Paco emmène tout le monde dans sa fourgonnette, et la fête se transporte à Carreaux. Dans le jardin de sa maison, ils sont nombreux à se retrouver autour d'un verre de limonade l'Exquise ou de vin, de petits gâteaux et bien d'autres choses à croquer.

Lorsque Balti débarque d'Espagne avec son cirque, c'est la même joie des grands et petits qui s'y précipitent pour rire des tours de passe-passe exécutés par les clowns,

s'émerveiller devant les animaux dressés par leurs maîtres. Quand Balti arrive à Oran, il s'installe à Saint-Eugène pour plusieurs semaines avant de se déplacer dans la région, Rio Salado, Aïn Témouchent et ailleurs. Tous les Espagnols y accourent, le cirque venant de leur terre natale. Tous les ans, Léonor et Paco consacrent une journée, avec leur fils Paquito, aux facéties des clowns espagnols.

De temps en temps, Paco emmène son beau-père à M'dina J'dida. Avec Néhari et Domingo El Negro, ils investissent un café maure qui vibre aux sons de la musique de Chikha Rimiti, iconoclaste, qui chante l'amour et le sexe. Les clients jouent à la ronda ou aux dominos, dans les éclats de voix et les disputes. Autour d'un thé chaud et de beignets qu'adore Alejandro García, ils devisent, évoquant leurs souvenirs. L'ancien commandant des carabiniers se plaît en compagnie de Néhari, ancien soldat de l'armée qui a fait la Première Guerre mondiale. Tous deux sont intarissables sur les valeurs militaires.

Oran vit à l'écart, vibre en cachant ses blessures. Des échos arrivent d'une guerre commencée loin, là-bas, dans les Aurès. Puis, plus tard, à Alger, où s'engage une vraie bataille, mais la ville reste toujours calme. Des échos parviennent d'accrochages, attentats, arrestations, condamnations, mais Oran reste préservée. Après quatre années passées auprès de sa fille et de sa petite famille, fin novembre de l'année 1958, Alejandro García décide de retourner en Espagne, au grand dam de Paquito qui s'est habitué à son grand-père. La famille l'accompagne au port et les embrassades sont longues et émouvantes. Léonor est anéantie.

— Quand te reverrai-je, padre ?

— Je reviendrai, ma fille. Sinon c'est vous qui viendrez. Franco partira un jour ou l'autre, ma fille. Il n'est pas éternel.

Quand le bateau quitte la darse, la sirène résonne, emplissant le quai d'amertume, et Léonor dans les bras de son mari est en larmes. Paquito n'est pas en reste.

En cette année 1958, la vie commence à changer quelque peu dans le quartier. Personne ne sait comment cela est arrivé, même si les journaux et la radio en parlent tous les jours. La guerre arrive, s'incruste, s'insinue dans la vie de tous les jours. La méfiance s'installe, l'innocence s'envole, les apartés se font légion et les silences accompagnent celle ou celui qui n'est pas du groupe. Doucement, les gens se ferment, s'enferment, lorgnent les voisins et leurs gestes. Le soir, on rentre plus tôt à la maison. Le matin, on regarde à droite et à gauche avant de s'aventurer dehors.

Paco ne sombre pas dans cette ambiance, il reste le lien entre tous. Il reçoit son ami Harrich et aussi la famille Domenech avec leur fille, la jeune Jeanine. C'est en cette année qu'il s'associe à Manuel, celui qui l'avait pris sous son aile au camp de Kenadsa. Leur toute première rencontre avait eu lieu en 1937 à Barcelone ; Paco en formation à l'école d'espionnage y avait rencontré Manuel, jeune pilote de l'armée de l'air républicaine. Lorsque les camps d'internement ont été fermés, Manuel a rejoint Oran et, en 1950, a ouvert le Pratic Garage qui se trouve en contrebas de la cité Perret. Ils s'associent même si Paco continue à se déplacer à l'intérieur du pays. C'est un grand garage avec deux salles, où Manolo répare tous les types de véhicules. Paco fait sa tournée le matin et travaille au garage l'après-midi. Parfois, il intervient en dehors du garage, pour dépanner un véhicule sur les routes de la région. L'affaire marche bien et les deux amis en vivent convenablement.

Le 6 juin de l'année 1958, la ville est en ébullition pour recevoir le général de Gaulle. De partout, la foule accourt, des quartiers français comme des quartiers arabes, mais les Espagnols sont en retrait, notamment les républicains, communistes et anarchistes. La ville est parée, drapeaux tricolores et calicots fleurissent à tous les coins de rue, les haut-parleurs grésillent, d'où fusent la *Marseillaise*, des chants patriotiques, d'autres à la gloire du Général. Il est reçu par une foule en délire devant laquelle il lance :

— Oran, ville que j'aime, grande et belle ville française !

C'est l'hystérie générale, des applaudissements nourris, des gorges déployées pour dire leur bonheur. Quelques voix discordantes se font entendre :

— Vive Soustelle !

Paco rejoint Néhari à Ville Nouvelle. Il est surpris de voir que l'accès à la rue du Général-Cérez est fermé par des barbelés, gardé par des militaires en armes, casque sur la tête. Paco gare sa voiture avenue Joseph-Andrieu, sur la Tahtaha, l'esplanade, passe le barrage à pied et s'enfonce dans les rues et ruelles. Son ami Néhari lui apprend que tout le quartier est fermé depuis une semaine et que les militaires font de plus en plus de descentes pour arrêter des jeunes. Son propre fils, Hani, vingt ans, a été arrêté il y a une semaine et il est sans nouvelles de lui. Paco promet de demander au responsable du Parti communiste s'il peut avoir des informations. Il apprend aussi que plusieurs sections du FLN sont en passe d'entreprendre des actions de sabotage et des assassinats. Il ne s'attarde pas, craignant qu'à la nuit tombée il ne puisse plus ressortir. Il revient vers sa voiture, après avoir été palpé par les sentinelles, et rentre chez lui.

Le lendemain, il est au siège du Parti, où il retrouve des dirigeants et militants pour évoquer la situation qui se détériore de jour en jour. Les débats sont longs, passionnés, polémiques. La plupart des militants expriment leur solidarité active avec les indépendantistes, même s'il en ressort que le Parti communiste espagnol se trouve dans une situation difficile, entre respect des lois françaises et solidarité avec les colonisés, appelés indigènes, depuis peu Français musulmans, et qui se revendiquent Algériens. La direction demande à Paco de rester discrètement en contact avec les dirigeants nationalistes. Il demande à l'un des dirigeants de se renseigner sur le fils de Néhari. Une semaine plus tard, ce dernier sera libéré et appelé sous les drapeaux.

Paco s'inquiète. Il a trente-huit ans à peine et le voilà pris dans les rets d'une nouvelle guerre. Jusqu'ici, la ville

est restée en retrait par rapport au reste du pays où tout s'enflamme, hormis des manifestations éparses, quelques arrestations, des échauffourées, mais, lui semble-t-il, la situation se dégrade de jour en jour. Il le ressent fortement lorsqu'il se déplace. Un jour, il livre un réfrigérateur dans une ferme, dans la région de Telagh. À son arrivée, le métayer, un Espagnol, est en train d'engueuler le personnel, des Arabes pratiquement en guenilles. Il se plaint à Paco :

— Regarde ce que je leur ai construit : une maison ! Et ils ne sont pas contents. Tu te rends compte qu'ils n'ont aucune reconnaissance, ces borregos, ces moutons ! Ils sont fainéants, il faut les surveiller constamment et maintenant ils se plaignent. On aura tout vu !

Paco voit bien la maison dont il parle : une bicoque de sept mètres sur trois, une seule fenêtre minuscule, le toit en zinc, où se tassent plusieurs familles. Il voit bien l'état des enfants, pieds nus, mal habillés, les yeux éteints. Il sent bien le désespoir des Arabes maltraités.

— Il n'y a même pas d'aération, rétorque Paco. Ils habitent tous là ?

— Ils ont l'habitude de vivre les uns sur les autres, ne t'inquiète pas pour eux. Ils sont fourbes, il faut s'en méfier.

— Si tu les traites bien, ils travailleront mieux, non ?

— Trêve de discussion. Pose mon frigo devant la porte. Le reste n'est pas ton problème.

Paco est furieux. Ce n'est pas la première fois qu'il est confronté à de telles situations. Partout, il est témoin de scènes d'humiliations et de mépris.

Durant ses pérégrinations dans la région oranaise, Paco se trouve un jour sur la route de Lourmel, sous une pluie battante, avec une visibilité réduite. À un moment donné, il croit apercevoir quelque chose, peut-être un animal blessé. Il s'arrête au bord de la route, revient en courant sur ses pas, la veste sur la tête pour se protéger du déluge. Quelle n'est pas sa surprise de trouver une femme ratatinée, trempée jusqu'aux os, épuisée, presque à bout de souffle. Il lui parle,

elle ne répond pas, dans un état second. Il la prend dans ses bras, la dépose dans la voiture et monte. L'estafette a son moteur à l'avant, dans la cabine ; il approche la femme le plus près afin qu'elle se réchauffe. Au bout de quelques minutes, la dame, une vieille femme arabe, reprend conscience et lui dit :

— Dari, dari ! Ma maison, ma maison.

Doucement, Paco essaie de trouver la maison de la dame. Au bout d'un moment, du doigt elle désigne un chemin qui, bientôt, le mène devant un hameau d'où sortent plusieurs hommes. Paco remarque qu'ils portent tous des pataugas et se dit que ce doit être des soldats de l'ALN, l'Armée de libération nationale dont s'est doté le FLN. Il fait descendre la femme, explique comment il l'a trouvée. La vieille dame vient à sa hauteur, pose sa main sur son bras, et dit, en arabe :

— Merci.

Paco est invité dans une maison où on lui sert le thé. L'un des hommes qui semble être le chef lui dit :

— Tu es français ?

— Je suis espagnol, communiste espagnol.

— On voit souvent ta voiture dans le coin.

— Je livre des produits électroménagers partout dans l'Oranie.

— Merci pour la dame. À l'avenir, il ne t'arrivera jamais rien ici. Tout le monde, dans le coin, saura que tu es un ami et personne ne te touchera. Va en paix, ami.

Il circule partout dans la région en toute liberté, sans être jamais inquiété. Ce qui lui vaudra d'être convoqué deux fois par les services de police et de renseignements.

— Vous êtes souvent sur les routes et il ne vous arrive rien. Comment cela se fait-il ?

— Je suis bien content qu'il ne m'arrive rien. Et pourquoi voulez-vous qu'il m'arrive quelque chose ?

— Il y a souvent des attentats contre des Français

dans toute la région. Jamais vous n'avez été touché. C'est bizarre, non ?

— J'ai de la chance, voilà tout ! Et puis je ne suis pas français, je suis espagnol.

— Ils ne font pas de détail. Pour les Arabes, c'est kif-kif, nous sommes des Européens. En tout cas, nous vous avons à l'œil.

Deux ans plus tard, le 9 décembre 1960, un vendredi, Paco part avec son camion livrer des réfrigérateurs et autres produits à Lourmel et Témouchent. Sur la route, des policiers et militaires sont déployés, des barrages se dressent à l'entrée de chaque village, à proximité de chaque hameau. Il arrive difficilement à Lourmel, village colonial, après avoir été maintes fois contrôlé. Et là, il est obligé de s'arrêter car il apprend que la route de Témouchent est fermée : des manifestations violentes sont en cours.

Après avoir livré un réfrigérateur dans une belle demeure coloniale, il revient sur Oran dans l'après-midi. Partout des groupes de personnes marchant sur la chaussée ou réunies au coin d'une rue, peu de voitures, des militaires par camions, la tension est vive, le malaise tangible. Une grève a été lancée par le FLN, largement suivie. Il rentre très vite chez lui, à Carteaux. Ainsi les événements se précipitent et la guerre s'installe à Oran. Lorsque débute l'année 1961, le quartier n'est pas épargné. Un après-midi de mars, Paco, de retour chez lui, klaxonne comme d'habitude. Paquito, treize ans, sort ouvrir le portail. Paco se gare, et lorsque le garçon referme la porte, un homme s'affale sur lui. Le gamin hurle, tombe en arrière. Son père accourt, Léonor sort de la maison, se précipite sur son fils, le relève et le fait entrer. C'est Bartolo le blessé, l'épicier marocain, un homme aimable et serviable, qui vit paisiblement avec sa femme et leurs deux filles, âgées de onze et dix ans. Paco pose genou à terre, lui prend la tête et le tient dans ses bras, l'épicier marmonne des mots presque inaudibles, lâche des râles, des plaintes, les voisins accourent, vont et viennent, se poussent les uns les autres.

- Appelez la police !
- Amenez-le à l'hôpital !

Harrich arrive, va vers le blessé et demande à Paco de l'aider. À deux, ils portent Bartolo jusqu'à la voiture de Harrich stationnée dans la rue et ce dernier l'emmène à l'hôpital, situé au plateau Saint-Michel. Le quartier est remué, choqué, les accusations pleuvent, les commentaires fusent.

Quand Harrich revient une heure plus tard, il frappe chez Paco qui le fait entrer.

— Il a reçu une balle dans le ventre ; on m'a dit que ce n'est pas grave, il va s'en sortir. Tu sais, Paco, cela va se durcir dans les jours qui viennent car nous ne pouvons laisser ces crimes impunis. Nous allons répondre à ces tueries. Ne t'inquiète pas pour ta sécurité et celle des tiens, tout le monde sait que tu es un ami.

— Vous allez répondre par des tueries ? s'inquiète Paco. Ici, nous sommes tous dans le même sac : nous travaillons dur et ne faisons de tort à personne. Il ne faut pas que cette guerre divise les gens.

Harrich promet de protéger le quartier et il ajoute :

- Fais attention aux Français !

Paco ne comprend pas l'avertissement car des Français innocents, il y en a aussi, il le sait, et s'attaquer à des civils ne sert qu'à creuser le fossé entre les gens. Mais le malheur arrive et la ville en est bouleversée. La guerre s'invite rageusement, emporte les fragiles amitiés et renverse tout, les attentats sont légion, les bombes explosent, les assassinats se succèdent, des expéditions punitives s'organisent, l'armée quadrille la ville, les policiers installent des barrages partout, pour passer d'un quartier à l'autre il faut subir fouilles et interrogatoires, et pour aller d'une ville à l'autre on doit montrer un laissez-passer. Les CRS interviennent, bastonnent, arrêtent, emprisonnent, et un groupe inconnu voit le jour, l'OAS.

Plus personne ne connaît plus personne, il n'y a ni miséricorde ni pardon. Celui qui s'aventure hors de son

quartier est lynché, achevé devant une bouche d'égout. Il y a des jours où meurent les femmes de ménage, le jour des facteurs et le jour des vendeurs ambulants, une balle dans la tête ou au ventre. Tous arabes, ces indigènes qui se disent algériens et veulent relever la tête. Des scènes de lynchage quotidiennes ont lieu. Paco est témoin d'une scène qui ne le quittera jamais. Il est place des Victoires, en plein centre-ville, lorsqu'un Arabe, la cinquantaine peut-être, marchand de quatre saisons, est pris à partie sans motif par des jeunes Européens. À coups de pierres, ils le massacrent, le laissant agonisant, devant les passants indifférents. L'un des jeunes, l'œuvre finie, s'exclame :

— Nous avons fait disparaître un raton !

Place Gambetta, Paquito le fils de Paco, treize ans à cette époque, assiste à une scène qu'il rapporte à son père. Quatre corps d'Arabes gisent sur un trottoir, un vraisemblablement mort, les trois autres, un souffle de vie flottant dans leurs corps en sang, un gamin près d'eux qui pleure et lance :

— Bouya ! Bouya ! Mon père !

Tout autour, des Européens applaudissent, ravis du spectacle, certains lançant :

— Mort aux melons !

Scène hallucinante qui va traumatiser le gamin à qui le père interdit de sortir et de s'aventurer hors de la rue Balzac. Sans pitié, l'OAS décide d'exterminer les Arabes de la ville, ces sous-hommes, ces moins que rien qu'ils n'ont jamais respectés, ombres fugitives qu'ils auraient voulu gommer, effacer, raser. Tous les moyens sont bons et toutes les armes seront employées. Des bibliothèques et des écoles sont saccagées, brûlées. Des magasins et des banques sont attaqués, pillés, d'autres incendiés. À Ville Nouvelle, Néhari l'informe que c'est la même chose ; le quartier est quadrillé par l'armée et personne ne rentre ou ne sort sans autorisation.

— Alors, tous les samedis j'accompagne Aouicha, ma

voisine, jusqu'au boulevard Joseph-Andrieu et là, c'est Perez qui la récupère pour l'amener jusqu'au cimetière juif visiter la tombe de ses parents. Au retour, nous faisons le même rituel.

Aouicha est la femme de Maurice, vendeur de meubles rue du Figuier, juste avant les moulins de Ville Nouvelle. De peur qu'elle ne reçoive une balle ou le couteau d'un tueur, elle est accompagnée par un Arabe dans le quartier arabe, par un Européen dans le quartier européen.

Carteaux n'est pas épargné. Un après-midi ensoleillé, quatre jeunes Arabes jouent aux dominos sur le trottoir. Palabres, coups secs des pièces sur le carton, onomatopées, rigolades. Soudain, quatre coups de feu, un pour chacun. Ils n'ont pas eu le temps d'esquisser un geste. Morts sur le trottoir. Le quartier s'enflamme. Les voisins sortent, les mines sont graves.

— Pourquoi ? Pourquoi ? ne cesse de crier une grand-mère.

— Salauds de Français ! crie quelqu'un.

Tout le monde se retourne, c'est Mehdi, le fils Harrich, poings fermés, yeux incendiaires, prêt à sauter à la gorge de quelqu'un. Son père arrive, le prend vigoureusement par le bras, le fait rentrer à la maison. Paco est là, avec les autres, et son fils Paquito aussi. Tout le monde parle, gesticule, certains se lamentent sur la guerre, quelqu'un lance :

— Cela devait arriver ! C'est la guerre !

La police débarque, une ambulance suit, les familles des gamins tués arrivent, cris, hurlements, larmes.

— Vous les avez tués ! Nous vous tuerons tous !

C'est une mère tordue de douleur qui lance cette menace à l'assistance. La police fait le vide.

— Rentrez chez vous !

Les corps sont emmenés à la morgue de l'hôpital, les commentaires continuent :

— C'est un Arabe comme eux qui les a tués !

Paco apprend qu'un voisin, Habib, dont le frère a été tué par les militants indépendantistes du FLN, s'est vengé en tuant les quatre jeunes.

Le lendemain, le quartier est en ébullition, les quatre corps sont amenés au cimetière par une foule de trois cents personnes. Les maisons sont barricadées, pas un Européen dehors. Soudain, une détonation, dans cette atmosphère lourde de menaces elle résonne comme une explosion. La foule se disperse, des cris, des hurlements. Sur le trottoir gît le corps d'un jeune homme, le fils Perez, un riverain abattu d'une balle dans la tête au moment où passait la procession. Dix-sept ans fauchés par une balle haineuse et revancharde. Le cortège funéraire avec les cercueils des quatre jeunes tués la veille continue son chemin vers le cimetière. Derrière, des sirènes approchent, l'ambulance est là, les infirmiers s'affairent sur le corps, la police arrive, les portes claquent, des policiers, armes pointées sur la foule, ferment la rue, bloquent la procession. Les esprits s'échauffent, la tension est à son comble. Le divorce est consommé et la haine construit un mur en béton. Paco surgit :

— Arrêtez ! Arrêtez !

Il demande aux familles endeuillées de se calmer et parle avec le gradé des policiers qui ne veut pas les laisser rejoindre le cimetière.

— Laissez les parents enterrer leurs morts et fouillez les autres.

Le gradé accepte, pas la foule. Les injures fusent, les slogans aussi :

— Vive l'Algérie indépendante !

— À bas la France !

— Vive l'Algérie algérienne !

Les Perez sont près du corps de leur enfant, en larmes, effondrés, entourés par des amis. Paco ne cesse de dialoguer avec les uns et les autres, en vain. La police dresse un barrage et tout le monde devra être fouillé avant de continuer

vers le cimetière, les gens s'y plient après les supplices de Paco qui veut, à tout prix, éviter l'irréparable, un bain de sang. Pas d'armes trouvées, la procession continue après plusieurs heures d'attente. Le soir, c'est couvre-feu, personne ne s'aventure dehors.

Une semaine plus tard, Paquito et son copain Fatah trouvent Fifine Bambino gisant dans une mare de sang, à proximité d'un terrain vague. Simple d'esprit, elle errait dans le quartier où tous la connaissaient et la protégeaient. Elle se faisait chamberer par Paquito qui, lorsqu'il la voyait, chantait :

— Bambino, bambino.

Un jour, elle avait réussi à l'attraper et le gifler. Sa mort est une mort de plus qui vient épaissir le soupçon et la terreur. Les portes se ferment, les gens se surveillent, certains s'arment. Et vient le temps des bombes et des plasticages. La maison Harrich est attaquée la première, le souffle est puissant, ravageant la façade, détruisant une grande partie de la bâtisse, les Harrich sortent un à un, pleins de poussière et d'égratignures, le père en sang, sérieusement touché.

Un soir, vers minuit, c'est la maison Domenech qui explose. Toute la famille était ce soir-là chez Léonor et Paco. Leur fille Jeanine est tétanisée par la peur et les bombes. Sa grand-mère l'éloigne dans les jours qui suivent.

Le quartier est brisé, éclaté, tout le monde s'enfuit, les Arabes vont à Ville Nouvelle, les Français dans le centre-ville, les Espagnols à Gambetta. Ne restent que quelques familles arabes comme celle de Fatah qui ne savent pas où aller. Paco décide de déménager et s'installe avec sa famille quelques rues plus loin, rue du Blockhaus. Pas de chance, la rue se trouve entre la tour de la cité Jean-de-la-Fontaine où sont postés des snipers de l'OAS et le siège de la préfecture d'où leur répondent, au bazooka, les militaires de l'armée française.

Toute la ville est précipitée dans un tourbillon de folie meurtrière où personne ne connaît personne, les cœurs s'emplissent de haine et entre les gens s'élèvent des murs. Les cadavres s'empilent dans les rues d'Oran. Pour Paco, c'est un cauchemar. Ayant fui son pays après une guerre perdue, il se retrouve pris dans une guerre qui ne le concerne pas et dont il ne maîtrise rien. Où aller ? Que faire ? Comment protéger sa famille ? Depuis 1943, doucement, subrepticement, Oran s'est substituée à son Andalousie, devenant la ville où il envisage rêves et projets, ceux qu'il n'a pu réaliser là-bas. Tout s'effondre autour de lui, Léonor a peur, Paquito ne peut plus sortir et fréquenter ses copains, et lui ne peut rien faire. Il se sent totalement démuni. Malgré cette situation, il continue de travailler, se déplaçant pour livrer ou dépanner.

Un matin de mai 1961, à l'aube, avec Néhari, il se rend à Maghnia, une petite ville à la frontière avec le Maroc. Le fils de son ami se marie avec une fille originaire de cette ville. Ils ont obtenu le laissez-passer pour faire le voyage. Sur cent soixante-dix kilomètres, ils rencontrent des dizaines de barrages militaires et de gendarmes, armes au poing, nerveux et suspicieux. Ça et là, des voitures renversées, carcasses brûlées, des champs saccagés. L'horreur pour Paco qui voit revenir les images de la route Málaga-Almería en février 1938, lorsque blindés et avions de guerre labouraient les ventres des fuyards. Il en est tout retourné.

Le retour sur Oran se fait dans la même journée car le couvre-feu est imposé partout. Ils sont arrêtés à l'approche d'Aïn Témouchent. Ce ne sont pas des militaires, mais des civils armés. L'un d'entre eux, armé, s'approche et demande les papiers de la voiture, les autres entourent l'estafette.

- Qui sont ces gens ? demande un des hommes armés.
- C'est une mariée que nous emmenons à Oran. C'est le fils de mon ami qui se marie.
- Tu es ami avec des bougnoules ?
- C'est mon ami, ce n'est pas un bougnoule !

Paco commence à s'énervé. Néhari chuchote :

— Calme-toi ! Ne réponds pas à leurs provocations.

Les portes arrière du fourgon sont ouvertes :

— Tout le monde descend ! s'écrie un milicien.

La mariée, sa mère, sa sœur et Khédidja, la femme de Néhari, mettent pied à terre, emmitouflées dans leurs haïks.

Violamment, les miliciens arrachent les haïks :

— C'est peut-être des fellaghas déguisés, tonne l'un.

— Ce sont des fatmas enturbannées, ricane un autre.

Leur chef s'approche de Paco, lui remet les papiers et l'invite à partir :

— Charge ta marchandise de merde et file.

— Ce n'est pas une marchandise, c'est la famille de mon ami.

— Allez, roule ! File !

Paco demande aux femmes de remonter et démarre, furieux contre cette injustice qui frappe son ami en sa présence. Le voyage se fait en silence. La mariée est déposée à la maison, impasse Cayès, aux sons du bendir et de la ghaïta. Le fils de Néhari, Hani, un jeune d'à peine vingt ans, belle gueule, remercie Paco qui lui lance :

— C'est rien, fils. Félicitations et prends soin de ta femme.

Un mois après, en juin, il est sur la route de Lourmel quand une voiture de couleur noire le dépasse. Un homme, assis côté conducteur, sort une arme et lui tire dessus, à deux reprises. Il s'en sort miraculeusement en donnant un coup de volant à droite et finit dans un champ. Des paysans du coin affluent, certains le reconnaissent, lui le marchand de frigos Estervator, gentil et affable, parlant avec eux en arabe. Ils l'aident à remettre en marche son estafette et, remis de ses émotions, il rebrousse chemin. Il informe ses amis, le Parti, tous savent que c'est l'OAS. Ce ne sera pas l'unique fois puisqu'il échappera à une deuxième tentative,

tout près de la cave Gai, à Gambetta. À son passage en estafette, une voiture s'ébranle et le suit. Il s'en rend compte et veut la semer. Arrivé devant la cave Gai, il est mitraillé. Là encore il s'en sort. Il n'est pas le seul visé. Une vingtaine de républicains espagnols sont tués durant cette période.

La question est soulevée lors d'une réunion du Parti communiste espagnol, et la décision est prise de s'armer et de se défendre. Jamais les communistes n'ont renoncé à leurs armes. Cachées, elles réapparaissent pour que les militants puissent se défendre. Paco et trois autres amis républicains vont mettre au point une stratégie. Et le Pratic Garage va s'avérer un lieu propice. C'est là qu'avec Manuel ils vont préparer deux 203 : ils trafiquent la boîte à gants pour cacher des armes, en créant un double fond. Aux barrages, nombreux dans la ville et en dehors, ils ne craignent rien. Les deux voitures, à bord desquelles se trouvent Paco, Manuel et deux autres de leurs amis, vont sillonner les quartiers de la ville, à la recherche des responsables des attentats. Paco met aussi en place une surveillance très serrée des responsables de ces tueries. C'est ainsi qu'il apprend que les chefs de l'OAS se rendent souvent au consulat d'Espagne où ils sont reçus. La souricière se met en place et, une première fois, un militant de l'organisation secrète est tué. Une balle a suffi pour créer la panique et pousser les gens à courir dans tous les sens. Le mort reste à terre, se vidant de son sang. Une deuxième opération se soldera par la mort d'un responsable OAS. L'émoi est général, le gang des 203 est né. Les responsables du FLN dépêchent Harrich pour parler à Paco.

— Il faut nous rejoindre, lui dit-il.

Paco est clair et ferme :

— C'est votre combat, l'indépendance, et nous vous soutenons mais je ne peux vous rejoindre. La ligne officielle du Parti est clair à ce sujet. Mais ces salauds, on s'en occupe. Ils ont tué un grand nombre de nos amis et il n'est pas question de laisser ces crimes impunis.

— C'est un commando que vous avez formé ?

— Je ne peux rien te dire mais les gens de l'OAS, on s'en occupe.

La situation, confuse, dégénère, tout le monde tue tout le monde. Des contacts sont noués, des discussions s'engagent, croisées, bilatérales, multiples. La mort continue son œuvre. Les républicains arrêtent leurs opérations après négociations et Paco est envoyé à Bénisaf avec sa famille. Ils sont hébergés durant quatre mois chez Dominique, communiste français. Éloigné, Paco n'assiste pas aux ultimes assauts de la folie qui s'est emparée des extrémistes. Il l'apprendra. Les cuves de gasoil de la société BP explosent sur le port, le ciel disparaît, les étoiles s'éteignent, la ville est plongée dans le noir durant deux jours pour couvrir les assassins et leurs forfaits, désertée par le soleil le jour, par la lune la nuit, devenant cauchemar et apocalypse. Du haut des immeubles de la cité Lescure, des snipers de l'OAS tirent sur le quartier M'dina J'dida, limitrophe. Une bombe est placée sous une voiture sur le boulevard Joseph-Andrieux ; elle explose, tuant un grand nombre de personnes. Lorsque les secours arrivent et que la population accourt, une deuxième fait un carnage. Des corps tailladés, des jambes, un bras jonchent le sol, de la bouillie partout, et un déluge de plaintes s'élèvent au ciel. Le village nègre, baptisé Ville Nouvelle, appelé par ses habitants M'dina J'dida, est frappé en son cœur, brutalement, hideusement. Désormais, rien ne sera comme avant. En juin et juillet 1962, Paco l'apprendra plus tard, la mort est partout dans la ville, emportant les salauds et les innocents, sans exclusive. Les appels se multiplient, les atrocités aussi. Les larmes grossissent dans les gorges et le sang se coagule devant les bouches d'égout. On sème la mort le long des rues. Femmes et hommes, enfants et vieillards, aucun n'en réchappe.

S'enclenche la vengeance aveugle, dans une confusion folle, et se multiplient les kidnappings et les disparitions. Des groupes d'autochtones, des Algériens revanchards, résistants de la dernière heure, s'attaquent aux femmes et

aux hommes, et la Sebkha reçoit les corps des innocents, chassés dans les rues, égorgés ou taillés en pièces.

Quand l'indépendance est déclarée, décrétée, la ville se pare de vert, blanc et rouge, et ses habitants exultent et chantent la liberté retrouvée, assis sur un tas de cadavres. Les Français et les Espagnols fuient vers le port et l'aéroport en quête d'un sauvetage ultime. L'amputation est consommée, opérée à vif. Les uns chantent, les autres pleurent, les morts n'ont pas de voix pour troubler le destin.

Paco revient à Oran le 3 juillet et reprend rue du Blockhaus le cours de sa vie. Léonor est effrayée, fébrile, anéantie. Elle a subi la guerre dans son pays, la voici qui la rattrape, l'enserme dans ses griffes, lui rappelant les heures les plus sombres de sa jeunesse. Paquito a quatorze ans et ses parents craignent pour lui.

Le 5 juillet, tôt au matin, Paco se trouve sur la place d'Armes pour récupérer des pièces détachées déposées dans un local appartenant au Pratic Garage. Il prend un café au bar du coin, tenu par un Espagnol qui lui fait une confidence :

— Très tôt ce matin, alors que je faisais l'ouverture, j'ai vu des hommes, en armes, pénétrer dans l'immeuble en face. Là, tu vois ?

Il lui montre discrètement l'immeuble à l'entrée de la rue Philippe.

— Tu sais qui ils sont ? demande Paco.

— Je peux te dire que ce ne sont pas des Arabes. Je crois bien que ce sont des gens de l'OAS.

Paco avale son café, salue le propriétaire du bar, se rend au magasin de pièces détachées, prend ce dont il a besoin et revient vers la place d'Armes qui bientôt se remplit, elle est noire de monde. Les gens viennent de partout, de Ville Nouvelle et des quartiers périphériques, Lamur, Médioni, Petit Lac, certains habillés aux couleurs du drapeau vert, rouge et blanc, chants et slogans fusant, youyou

retentissant, enfants juchés sur les épaules des pères, véhicules militaires avec des soldats tirant en l'air, civils avec bandeau au bras assurant le service d'ordre, hommes en armes disséminés partout, jeunes accrochés aux arbres, montés sur les lions de l'hôtel de ville ou agrippés sur les poteaux électriques, drapeaux agités. La fête s'annonce, prend corps sous l'œil des militaires français retranchés au Châteauneuf, sur le qui-vive, armes au poing. Hommes, femmes, enfants s'embrassent, se congratulent, pleurent, se touchent, s'enlacent, chantent, s'égosillent, la joie est unanime et l'hystérie collective.

— Vive l'Algérie indépendante !

Partout, gorges déployées, tête haute, bras levés, les Algériens, ceux qu'on appelait les Arabes, viennent au monde, heureux de la liberté retrouvée après une longue nuit d'injustice. Ils sont heureux, ils le disent, ils le chantent.

Un coup de feu retentit, puis un autre, un troisième peut-être. D'où viennent-ils ? Qui a tiré ? La débandade est dantesque, la foule tanguée, se déplaçant en tous sens, certains s'enfuient, vite repoussés par les groupes qui continuent de se déverser depuis le boulevard Joffre et la rue Eugène-Étienne, évanouissements, corps piétinés, cris et chants mêlés, un homme en sang, agonisant, brandi comme un trophée, les voiles blancs des femmes jetés par terre, cheveux au vent, hurlements de sirènes invisibles. L'ivresse de la liberté et du sang mêlée. Des tirs encore, deux, trois ? Personne ne sait, personne n'entend, personne ne parle. Tous hurlent et ceux qui sont atteints par les balles en savent encore moins.

Paco décide de rentrer chez lui. Il se fraie un chemin difficilement, il est en nage, retrouve sa voiture stationnée rampe Vallès et prend la route du port pour rejoindre Gambetta sans risque. Ça et là, des groupes, drapeaux verts au vent, en voiture, klaxons stridents, ou à pied, fêtent l'indépendance.

Parvenu au rond-point devant le lycée technique, il voit un groupe de personnes entourer une femme, elle crie, elle

est violentée, il fonce sur eux en klaxonnant. Les autres prennent peur et s'enfuient, il freine, ouvre la porte.

— Montez ! Vite !

La femme, en larmes, robe déchirée, grimpe dans la voiture qui démarre. Il arrive chez lui avec la victime encore sous le choc, Léonor s'occupe d'elle et l'apaise doucement. Jeune Algérienne, elle avait une idylle avec un garçon français parti avec ses parents en métropole, ce sont ses voisins qui l'ont attaquée. N'était l'intervention de Paco, elle serait peut-être morte. Elle reste plusieurs jours chez les Buñuel avant de rejoindre sa famille. Paco apprendra plus tard les suites de la manifestation de joie sur la place d'Armes. Des hommes, armés de couteaux, lames, haches, barres de fer, ont investi les boulevards Joffre et Mascara, les rues de Tlemcen et d'Aguesseau, et s'en sont pris aux Européens sans distinction, femmes et hommes, français, espagnols, sans pitié ni clémence, dans une explosion de démesure et de cruauté infinies.

Les jours se suivent, les festivités se prolongent, s'allongent et la liste des morts aussi, chaque jour est prétexte à des manifestations qui se terminent par des saccages de magasins et d'échoppes. La ville est sens dessus dessous, personne ne commande ni dirige, les décideurs sont nombreux et autoproclamés, chacun s'imposant à l'autre. Débute alors une autre chasse à l'homme : des hommes soupçonnés d'avoir travaillé chez les Français, de les avoir renseignés ou d'avoir été leurs supplétifs sont pourchassés, arrêtés, torturés, tués au pied de leur immeuble ou à l'entrée de leur maison. Ils pleurent, implorent, citent des témoins de leur sincérité, pissent dans leurs pantalons, s'accroupissent, se ratatinent. Leurs bourreaux, sans pitié, frappent, s'acharnent, achèvent les malheureux. Dans tous les quartiers, les gens se dénoncent les uns les autres, tous se réclamant de la résistance, tous suspects. Et surgissent des collectionneurs, celui qui a amassé le plus d'oreilles ou le plus de doigts. Les jours se bousculent dans la fureur, le sang inonde les rues et les terrains vagues. L'enfer est oranais.

Un matin d'août, d'un seul coup, la ville retrouve son calme. Chacun rentre dans son foyer, un nouveau foyer. Qui squatte une villa et qui un appartement. Les immeubles des rues d'Arzew et Alsace-Lorraine sont pris d'assaut, ceux des boulevards Joffre et des Chasseurs également. Des tribunaux se forment pour juger ceux qui ont commis des crimes, des peines sont prononcées, vite effacées par une amnistie généralisée. Seuls les morts ont été vaincus.

Alors qu'à Alger se joue une autre guerre, entre combattants, Oran oublie ses méfaits et tourne la page.

Paco et sa famille ne peuvent pas partir, l'Espagne leur étant toujours fermée. Il décide de reprendre son travail au Pratic Garage, seul, puisque Manuel est parti précipitamment. Menacé par l'OAS, il avait accepté de cacher les armes de cette organisation dans le garage. Au moment du départ, les armes ont été enfouies dans le bassin des huiles usagées. Paco remet en route le garage et essaie de reprendre le cours de sa vie, d'autant qu'à Carteaux aussi le calme est revenu et que tout le monde crie son innocence.

Paco va un matin de septembre au Derb, le quartier des Juifs, pour rendre visite à Shlomo. Quand il arrive, le sage est là, dans sa boutique. Il a un peu vieilli, il a soixante dix-neuf ans mais l'œil est toujours vif.

— Paco ! Tu es là, mon fils ?

— Comment vas-tu, Shlomo ?

Ils s'embrassent et évoquent la nuit qu'ils viennent de traverser, chacun dans son coin, avec son angoisse. Le sage raconte que le quartier a connu des moments difficiles et s'est vidé de sa population depuis le mois de juillet. Se sentant menacés, certains insultés, frappés, beaucoup sont partis s'installer en France.

— Et toi ?

— Où veux-tu que j'aille, mon fils ? C'est chez moi ici, j'y suis né, mon père y est né. Du plus loin que je cherche, cette terre est celle de mes ancêtres, donc la miennce, je ne peux la quitter. En plus, je n'ai pas d'endroit où aller,

mon fils. Jusqu'ici, les gens ont été gentils, corrects. Il y a eu quelques allumés qui ont envahi le quartier, insultant et terrifiant les habitants. Des amis sont venus nous défendre et les éloigner. Nombreux sont ceux qui me connaissent depuis leur enfance. Je resterai jusqu'au bout.

Il est midi quand Paco quitte Shlomo pour aller rendre visite à Néhari, à M'dina J'dida. Le quartier grouille de monde, des enfants jouent et s'amuse sur le trottoir ou sur la chaussée. À l'entrée de l'impasse Cayès, il reconnaît Fêche, le garagiste. Ce dernier l'apostrophe :

— Tu n'es pas parti ?

— Hé non, comme tu vois, et je ne partirai pas de sitôt, répond-il avec le sourire.

Il s'enfonce dans l'impasse, frappe à la porte de la maison et lance :

— Néhari !

Ce dernier vient vers lui, content de le retrouver sain et sauf, encore à Oran.

— Alors, comment ça va ?

— Je reprends mon travail au garage, seul, puisque Manuel est parti. Et les nouvelles ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est la confusion, Paco. Les choses ne sont pas encore stabilisées. Les autorités essaient de ramener le calme et la sécurité d'abord. Il ne faut pas que la haine se déchaîne maintenant. Il faut que cela s'arrête. Nous avons des amis français qui ne nous ont jamais rien fait et il n'est pas question de les agresser. À M'dina J'dida, il y a eu quelques écervelés, arrivés sur le tard, qui ont voulu montrer leur patriotisme et qui s'en sont pris à nos amis, Mercédès, la coiffeuse, et son mari Marcel. Nous les avons protégés. Mais dès que les choses se sont calmées, ils sont partis, ils avaient trop peur. C'est malheureux. Qu'est-ce qu'on va devenir sans nos voisins et amis ?

Néhari continue, volubile :

— Le quartier a été le théâtre de bien des avanies. Des miliciens embusqués à la cité Lescure tiraient sur tout ce

qui bougeait. Les autres leur répondaient par des attentats ciblés. Au plus fort du vent de folie qui s'est emparé des hommes, le combat s'est déplacé dans les rues, au corps à corps, tu tues, je tue. Et quand est venue la délivrance, les corps se ramassaient à la cuillère.

Khédidja apparaît avec une meïda, une table basse, et des couverts. Paco veut partir, Néhari le retient :

— Khédidja a fait une h'rira, tu suceras tes doigts après. Tout en mangeant, les deux hommes évoquent l'état de la ville et son avenir.

— Nous allons construire ensemble, dit Néhari. Ce pays est aussi le tien et de tous ceux qui l'aiment.

— Bien sûr, mais il y a eu trop de souffrances. Ce sera difficile de reconstruire.

— Si nous sommes intelligents, nous pourrons vivre ensemble. Il y a longtemps, je te l'avais dit, Paco. Nous avons demandé de la place pour nos enfants, ils ont refusé de nous la donner. Il ne restait plus que les armes, alors que nous ne le voulions pas tous. Aujourd'hui, nous naissons au monde. C'est une immense joie. Mais nous ne voulons pas de vengeance. Nous voulons tourner la page. De suite.

Paco demande :

— Et ton fils Hani, comment va-t-il ?

— Il a été pris dans la force locale. Il est content de son travail.

Quand il rentre chez lui dans l'après-midi, Paco est heureux d'avoir revu ses amis et se promet de leur rendre visite régulièrement, surtout Shlomo qui est seul désormais.

L'année d'après, en mars, Paco se présente au commissariat de police pour renouveler sa carte de résident étranger. Au guichet, il lui est demandé d'attendre et, au bout d'une heure, il est introduit dans le bureau du commissaire. Il est perplexe car le renouvellement des papiers ne nécessite pas d'être reçu par le patron de la police. Quand il pénètre dans le bureau, le commissaire lui lance :

— Vous savez, monsieur, nous avons besoin d'éclaircissements concernant vos activités. L'Algérie est indépendante et il est légitime pour nous de considérer la présence des étrangers avec beaucoup de vigilance.

Paco ne comprend pas, attend la suite. Espagnol de nationalité, il n'a jamais demandé la nationalité française car espagnol il est et le restera. Maintenant que les maîtres ont changé, il ne sait pas ce qu'il va devenir en Algérie. Sa carte de résident étranger étant périmée, il vient la renouveler, et voilà que ce blanc-bec de commissaire lui cherche des poux. Qu'est-ce que cela veut dire « nous avons besoin d'éclaircissements... » et « vigilance » ? Le commissaire se retourne et éclate de rire.

— Je t'ai bien eu, Paco !

Celui-ci se sent soulagé. Accolade chaleureuse. Ils se reconnaissent.

— Assieds-toi. Je suis content de te voir et de savoir que tu vas bien. Nous allons construire le pays et nous aurons besoin de personnes comme toi. Tout est à faire dans ce pays, aujourd'hui libre, et nous allons en faire un paradis. Avec nos amis et nos frères, nous allons construire une nouvelle société, avec un homme nouveau, libre.

Le commissaire, Mahi, un jeune homme de vingt-quatre ans à peine, brun, petit de taille, moustache fournie, vient de Saïda, une ville des hauts plateaux à deux cent cinquante kilomètres d'Oran. Quand Paco l'a connu, il était réceptionniste dans un hôtel de la ville où Paco est allé plusieurs fois livrer des marchandises.

— Qu'est-ce que vous faites samedi prochain ? Venez manger à la maison, cela me fera plaisir.

Sa carte de résident en poche, Paco rentre chez lui, content de la chance qu'il a. Les rencontres avec Mahi vont se renouveler, quasi chaque week-end. Les deux familles se rendent souvent ensemble à Aïn Franin, dans la pinède, pour partager un couscous, une paëlla ou des grillades avec une bonne bouteille.

Mais rien n'est encore clair dans le pays, les autorités changent chaque semaine et les règlements de comptes se poursuivent. Une police a été créée pour suppléer le départ de la police française, des hommes recrutés à la hâte, sans diplôme ni formation, armés, essaient dans les rues, tirant, en l'air le plus souvent, au moindre mouvement, sortant des bars le soir, ivres et excités, menaçant leurs compagnons de soirée. La ville se calme quand même, dans l'anarchie et le déni.

La vie continue, entre chaos et enthousiasme. Trois ans passent dans le tumulte d'une naissance douloureuse, cacophonie et anarchie se mêlant à l'enthousiasme et l'espoir. Le 18 juin 1965, le président de la République est à Oran et reçoit, à la préfecture, des responsables, membres d'associations et autres notables proclamés. Paco est invité, costume-cravate, rasé de près, il rencontre Ben Bella qui le reconnaît, le salue chaleureusement :

— Hé, Paco ! Quel plaisir de te voir. Je suis bien content de te voir. Depuis Bénisaf...

— Merci, monsieur le président.

— On est des frères, Paco. Tu peux m'appeler par mon nom et ne pas me donner du président. Viens ce soir au stade pour suivre le match de foot. Ce sera une belle fête. Et puis, si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à me contacter. Je le dis à mon directeur de cabinet qui va prendre tes coordonnées.

Le soir même le stade Fouques-Duparc abrite une rencontre entre le Brésil, l'équipe du roi Pelé et l'équipe nationale d'Algérie, l'équipe du FLN durant la guerre, avec toutes ses gloires. Mais Paco ne se rend pas au stade car Léonor est grippée et il préfère rester auprès d'elle.

Le lendemain matin, les militaires investissent les commissariats de la ville, procèdent à des arrestations, des blindés sortent dans les rues, quelques balles sifflent, Oran est en état de siège. Paco ne peut se rendre à son garage et reste à la maison avec sa famille. Les écoles étant fermées,

Paquito est là aussi. Il le saura plus tard, Ben Bella a été renversé par son chef d'état-major, Houari Boumediene. L'instabilité reprend et plonge Paco dans un grand désarroi. Il a quarante-cinq ans, il a réussi à se reconstruire à peu près, a traversé deux guerres, a eu peu de répit et le voilà maintenant ballotté dans une situation qu'il ne maîtrise pas, ne sachant de quoi sera fait l'avenir.

Le coup de grâce lui sera donné quelques mois plus tard quand il recevra un courrier de la préfecture l'informant que le Pratic Garage est nationalisé et qu'il lui faut quitter les lieux. Peut-être lui proposera-t-on, par la suite, de travailler dans son garage en tant qu'employé, dirigé par un responsable algérien, ancien combattant, nommé par les autorités en guise de compensation et de récompense. En janvier 1966, une commission se présente au garage pour faire l'état des lieux et recevoir les clés. Paco s'exécute, fait l'inventaire, remet les clés et rentre chez lui.

Après quelques jours de repos, il reprend son commerce d'électroménager à travers la région, retrouvant ici et là des personnes qu'il a connues. Il arpente la région jusqu'à Maghnia, à la frontière avec le Maroc, Saïda au sud et El Asnam sur la route d'Alger. Partout, c'est la fièvre. Il rencontre la misère et l'enthousiasme, des paysans déboussolés, des propriétaires expropriés, des affairistes déjà en action, des jeunes survoltés, des écoliers bien habillés ou pieds nus, sur les routes de campagne ou dans les rues des villes, des femmes déterminées, en jupe ou haïk, des ouvriers enchantés, des responsables incompetents et arrogants. Partout, il remarque la présence d'étrangers, Français, Yougoslaves, Cubains, Russes, Bulgares, Polonais, Égyptiens et bien d'autres encore, dans les hôpitaux, les écoles, les administrations, les entreprises. Des Espagnols aussi, il y en a, peu il est vrai, car nombre d'entre eux sont partis. Ceux qui sont restés, ce sont les anciens et ceux venus après la défaite de la République. Les discours patriotiques fleurissent, des haut-parleurs placés dans les rues donnent instructions et informations.

Paco se rend souvent à Ville Nouvelle, chez Néhari ; ils prennent le thé en bavardant, Domingo El Negro les rejoint de temps à autre. Par un bel après-midi de mai 1967, c'est El Ruso Blanco qui vient se joindre à eux. L'accolade est fraternelle entre ces hommes venus d'horizons divers mais qui partagent les mêmes rêves, les mêmes aspirations, vivre dans la dignité.

— Comment vas-tu ? demande Paco à son ami russe.

— J'ai deux enfants, Illich et Nadjegda.

— Tu leur as donné des prénoms russes, et ta femme était d'accord ?

— Elle est gentille, ma femme. Elle vient de loin, tu sais, tout comme nous. Notre rencontre est un vrai miracle qui s'est passé ici, dans cette belle ville d'Oran. Jamais je ne quitterai cette ville.

L'après-midi est joyeux pour les quatre hommes, réunis en ce lieu longtemps réservé à ceux qu'on appelait les indigènes. Les blagues s'enchaînent, les rires fusent, le thé coule, l'amitié s'épanche, les promesses se donnent, ne pas se quitter, ne pas oublier. Paco reprend espoir et entreprend de se motiver à nouveau. Mahi, le jeune commissaire, l'invite un dimanche au stade Montréal, à Eckmühl, où se joue un match important, l'ASMO rencontre le MCO, deux clubs oranais ennemis, le premier étant supporté par les habitants du quartier de M'dina J'dida, le second par ceux de Lamur. Les gradins sont survoltés, les trompettes sonnent et les poitrines entonnent :

— Olé !

Comme les années précédentes, l'ambiance espagnole est là. Mimi Gomez, le numéro huit de l'ASMO, fils d'Espagnols, enfant de la ville, enchante le public avec ses passes pour les talentueux Hasni et Bendida, clôturées par les retournés acrobatiques de Pons, le premier joueur à tenter ce geste de toute beauté. Les chants fusent :

— Comme tu me plais

Ya l'aaazm

Pour toi je chante

Ya laaazm.

Et la trompette de rugir encore :

— Olé !

Paco est étonné par l'ambiance espagnole encore présente dans cette ville qui, il n'y a pas longtemps, a connu l'horreur. Il reprend confiance, ses amis aussi qui continuent de se réunir et de s'intéresser au devenir de l'Espagne, même s'ils ont abdiqué et ne pensent plus à la lutte armée.

Les jours passent, le pays tangué, les discours sont toujours vaillants mais les espoirs fléchissent et les cœurs se lassent.

Un jour du mois de juin de l'année 1967, la ville est paralysée pendant plusieurs jours, les administrations ont fermé, les usines aussi, des manifestations ont lieu presque tous les jours, banderoles déployées et slogans hurlés, des porte-voix grésillant des mots d'ordre et de mobilisation. C'est la guerre, une nouvelle guerre, une autre guerre, la guerre des six jours. Elle se passe à des milliers de kilomètres, mais Paco a l'impression qu'elle est à l'entrée de la ville. Il est choqué quand il entend dans les rues cette phrase sortie des discours les plus violents « les Juifs honnis par Dieu », et songe à Shlomo. Il va le voir et apprend que le vieux est mort. Il est enterré au cimetière juif de la ville. Avec Néhari, El Ruso Blanco et Domingo El Negro, ils vont se recueillir sur sa tombe. Paco est malheureux mais se reconforte en pensant qu'il est mort sur sa terre qu'il n'a jamais voulu quitter.

Sa décision est prise, il s'en ouvre à Néhari :

— Je pars, je quitte Oran, ma ville.

— C'est dommage, Paco. Ici c'est chez toi. Tout le monde t'aime, te respecte. C'est vrai que l'affaire du Pratic Garage t'a fait du mal, mais les choses vont évoluer. Ce pays est jeune, il a besoin de gens comme toi, qui l'aiment.

Domingo El Negro réagit :

— Ici c'est chez moi, je ne veux pas partir. J'ai toujours voulu vivre en Afrique, j'y suis, je ne partirai pas.

— Moi non plus, affirme El Ruso Blanco. Ma femme et moi n'avons plus que cette patrie, c'est ici que je mourrai.

Néhari reprend :

— Paco ! Tu ne peux pas quitter ce pays, cette ville. Tu n'as pas le droit de nous laisser.

Paco comprend ses amis, mais lui est trop déçu. En septembre 1967, il décide d'envoyer son fils en France. Il reste encore à Oran, s'accroche, mais le désir l'a fui. Quelques années plus tard, en 1970, au bout de trente et un ans, il quitte Oran pour s'installer en Corse, là où l'on se sent véritablement et totalement étranger en même temps que chez soi.

Nerja, la source, 2006

LE JOUR EST ÉCLATANT DE LUMIÈRE, PAS UN NUAGE SUR LES SOMMETS de la sierra, pas un souffle de vent, le soleil se reflète sur la mer en contrebas du Balcón de Europa et les vagues, timides, viennent doucement se déchirer sur les rochers. Des oiseaux filent dans le ciel immaculé. Le temps est arrêté, suspendu. Sur la place qui donne sur le Balcón de Europa, les commerçants s'affairent à ouvrir leurs brasseries, restaurants, échoppes. L'église, fermée, est silencieuse. Au bout de la place, des groupes se forment, femmes et hommes, quelques enfants, échangeant amabilités et confidences. Habillés convenablement, costumes pour les hommes, robes noires et fichus sur les épaules pour les femmes, tous d'un âge certain, quelques-uns vieux, voire très vieux, s'appuyant sur une canne ou un bras ami, ils attendent. Il fait beau et ils attendent.

Un peu à l'écart, un petit groupe. Il y a là un vieil homme, visage allongé, veste croisée bleu marine, pantalon de toile beige, chemise aussi blanche que sa barbe impeccablement taillée, chapeau noir sur des cheveux réunis en queue-de-cheval, debout, c'est El Diablo, l'ami de Paco, quatre-vingt-neuf ans et toutes ses dents. Près de lui, tout proche, un homme brun, jean et chemise blanche, manches retroussées, chaussures noires rutilantes, la soixantaine, c'est Paquito, le fils de Paco. Une troisième personne se trouve à leurs côtés, une lame tout de noir vêtue, une mante posée ses cheveux gris, rêle silhouette au dos légèrement voûté, quatre-vingt-seize

ans, c'est Adela, la sœur de Paco. Ils attendent l'arrivée de Paco, l'enfant du pays revenu d'une longue nuit d'absence.

Parti en mars 1936, il est venu une première fois en Espagne en 1968. Plus de trois décennies avant de fouler à nouveau le sol du pays, sans pouvoir visiter Nerja, ni Maro, ni Málaga. Interdites pour lui. Autorisé à entrer en Espagne mais pas dans sa ville natale, ni dans son village. Cela ne le troublait guère, Franco était toujours au pouvoir et les gens comme lui n'étaient toujours pas les bienvenus malgré la réconciliation. À bord d'un vapeur, il fit la traversée, de nuit, d'Oran à Alicante. L'émotion dans la gorge, il a pris un hôtel et s'est baladé, allant du port au sommet de la colline, d'un quartier à l'autre, se perdant dans les rues et ruelles. Sa déception fut grande devant la misère qui étreignait son peuple à cette période. Il poussa jusqu'à Almería qui se mourait dans ses exploitations individuelles, éparées, subvenant à peine aux besoins des familles. Avant de revenir à Alicante, il prit un taxi qui le mena à la sortie de la ville, dans la direction de Málaga. Là, il fit quelques pas, se baissa, ramassa de la terre, la laissa échapper de sa main, regarda au loin, longuement, soupira, fit demi-tour et reprit le taxi qui le ramena à Almería. Un immense moment de chagrin l'étreignit à cet instant.

Rentré à Oran, il a continué son chemin avec sa femme, ses amis, sans y croire. Désormais, les discussions tournaient autour du départ. Car, c'était décidé, il quitterait Oran, l'Algérie. La mort dans l'âme, il partit en avril 1970 et s'installa en Corse, à Ajaccio, où il ouvrit un petit commerce que lui avait trouvé un ami, républicain, qui avait choisi de vivre sur cette île dès 1950. Il fait bon vivre en Corse, la pauvreté ne l'effraie pas. Il en vu d'autres, il est courageux et encore jeune, cinquante ans à peine. Quitter Oran a été un crève-cœur pour lui tant il a aimé cette ville et les hommes qu'il y a connus.

— Me gusta Orán ! avait-il l'habitude de dire.

Avec sa femme et leur fils Paquito, ils y ont vécu des moments heureux avant que tout ne soit bouleversé par la

guerre et l'indépendance chaotique. En 1967, il a envoyé son fils faire des études à Nice. L'été, la famille se retrouvait à Oran, passant son temps entre Aïn Franin à l'est et la plage des Coralès à l'ouest.

En 1974, Paco et Léonor sont autorisés à vivre à Almería. Il faut attendre encore deux années avant qu'ils puissent s'installer définitivement, en 1976, à Nerja, la ville de l'abondance et de l'enfance. Avec l'aide de leur fils, ils achètent une maison, à un jet de pierre du Balcón de Europa et là ils goûteront aux joies de la réconciliation avec leur terre. Léonor est la plus heureuse de ce retour, elle en rêvait tout le temps qu'elle a vécu à Oran. Elle a vieilli, les cheveux ont blanchi, elle n'a jamais arrêté de chanter, en cuisinant, en faisant la lessive ou lors de fêtes familiales. Elle enterre son père, Alejandro García, le commandant des carabinieri, fidèle à la République, arrêté, torturé, condamné à mort, puis à perpétuité, qui fera dix-huit ans de prison avant de recouvrer la liberté.

Quelques années après, en 1996, c'est son tour, sans bruit, elle est enterrée au cimetière de la ville, comme elle l'avait espéré. Ce jour-là, c'est au son de la chanson *El emigrante* de Juanito Valderrama que son mari lui fait ses adieux. Paco continue son chemin, seul, il a vieilli lui aussi mais il reste lucide, vigilant et fier de ce qu'il a accompli. Lui reste à la bouche un goût amer à chaque pensée pour Oran. Lui reviennent les visages amis, Néhari dont il a su qu'il était décédé en 1974, Domingo El Negro, El Ruso Blanco, et les autres, tous les autres, compagnons de lutte et de prison, de faim et de peur. Rentré et installé à Nerja, il y avait retrouvé El Diablo. Ceux-là, depuis l'enfance, sont restés fidèles l'un à l'autre. Séparés, ils ont bouclé la boucle ensemble, allant souvent sur les pas de leur enfance, sur le pont Cantarriján, là où ils jouaient au vélo avec leurs copains, sur la plage de La Herradura où ils avaient l'habitude de se lancer des défis, ou encore à La Mamola, le siège du SIEP, service d'espionnage de la République, et à Adra, le port qui avait vu partir Paco, comme Boabdil

plusieurs siècles auparavant. Ils ont revisité leur enfance, allant d'une cueva à un cortijo, évoqué leurs vies, pleuré leurs amis perdus.

En ce beau jour d'été, les gens agglutinés par groupes attendent Paco. Sa sœur Adela l'attend elle aussi, se rappelant le gamin qu'elle avait accompagné au maquis en février 1937. Restée auprès de ses parents, elle a mordu la poussière comme les autres, entendu des insultes et baissé la tête comme les autres, mangé des glands et des herbes, s'est rendue à l'église, contrainte et forcée, subissant des discours haineux et revanchards. Elle a vu sa mère mourir, épuisée par la maladie et l'effort, puis son père dont elle a rarement surpris un sourire, écrasé par les responsabilités à l'égard d'une famille qu'il ne pouvait nourrir et assistant à l'exil de ses enfants. Elle a rencontré un homme, brave et dur à la tâche, qui a porté avec elle le fardeau de ses tourments, puis sont venus des enfants, deux, une fille et un garçon qu'elle a envoyés plus tard en Argentine auprès de Carmen, Emilia et José. Ils ont grandi puis sont revenus s'occuper de leur maman, aujourd'hui ils ont fondé des familles et ont revu leur oncle, Paco. Ils l'attendent ce matin.

Paquito aussi attend son père. Celui-ci l'avait envoyé en France pour ses études, à Nice, dès qu'il a obtenu son baccalauréat en 1967. Chaque été venait le temps des retrouvailles. Oran se transformait, il n'y avait pas de nouveaux immeubles, de nouvelles routes, non ; c'était toujours la même ville, il y avait de plus en plus de monde. Chaque jour s'installaient de nouveaux arrivants, venus de l'intérieur du pays. Paysans sans terre, ils affluaient, pensant trouver de quoi effacer leur misère et s'agglutinant autour de la ville ; sur la colline des Planteurs ont fleuri les bidonvilles, à Aïn Beïda, Fontaine Blanche, là où résident les morts, des maisons de bric et de broc, précaires, se sont édifiées ; le quartier de Petit Lac a grossi démesurément, La Sénia s'est rapprochée, collant presque à la ville. Paquito n'en avait cure, son plaisir était de retrouver ses copains avec qui il jouait de la musique, Hachemi, Dédé et les

autres. À ses basqués, Fatah, lourdaud et emprunté, pour lequel il avait une grande tendresse. Il ne jouait pas de musique mais c'était l'ami d'enfance. Ils sont nés dans la même rue, ont volé tant et tant de fois, ensemble, Bartolo le Marocain. Et puis, un jour ses visites se sont arrêtées. De Nice, il prenait le bateau pour Ajaccio, superbe île qui leur rappelait la montagne des Lions et Aïn Franin. Pendant quelques années, Ajaccio avait remplacé Oran.

Ils sont là, en ce beau matin estival, attendant Paco. Soudain, une agitation, tout le monde se retourne, avance, scrute, écoute, chuchote. Une voiture noire s'approche doucement, on dirait qu'elle glisse, sans bruit. Rutilante, elle s'immobilise devant l'assistance, une porte s'ouvre, c'est le conducteur qui descend, habillé en noir, chemise blanche et cravate noire, casquette sur la tête. Il referme la porte, enlève sa casquette qu'il met sous le bras, avance lentement, contourne la voiture, s'arrête devant la portière, et avec beaucoup de douceur et de calme, l'ouvre largement. Paquito, El Diablo, Adela et les autres s'approchent en cercle.

Paco est revenu. L'enfant de Nerja est là. Il est de retour. Superbement habillé, maquillé avec soin, costume sombre avec veste croisée comme il aime, chemise blanche et cravate grenat, il est là, allongé dans son cercueil, les yeux fermés, visage vieilli, serein, mains croisées sur le ventre. L'assistance s'approche, fait cercle, tous veulent le voir, le voient, certains touchent le cercueil. Puis la porte se ferme et les personnes présentes reculent, le chauffeur revient s'asseoir au volant, claque la portière doucement et démarre, toujours sans bruit. Tout le monde suit le corbillard derrière Adela, El Diablo et Paquito. Sur le chemin, les gens s'immobilisent, retirent chapeaux et casquettes. La procession est longue, traversant la ville depuis le Balcón de Europa jusqu'à la plaza Cantarero, là où était installée la commission italienne en 1937, là où Paco avait été arrêté alors qu'il était allé remettre son pistolet Star 75. Le cimetière est juste en face, la voiture s'arrête

devant la grande grille. Le chauffeur descend, ouvre grand la portière, ferme le cercueil et se met de côté, laissant les thanatopracteurs s'occuper du reste. Le cercueil glisse sur des rails puis il est porté, posé à terre. Le silence est dans les gestes de tous quand une voix résonne :

— Attendez !

Les gens se retournent, cherchent des yeux la voix, Adela est inquiète, El Diablo se demande ce qui se passe, les thanatopracteurs s'arrêtent, seul le chauffeur ne bouge pas, immobile, droit, le regard fixe. C'est Paquito qui fend le groupe.

— Excusez-moi, chers amis, je viens de me rendre compte qu'il y a un problème.

Les gens se regardent, chuchotent, supputent, s'interrogent, du regard, avec les mots.

— Que se passe-t-il ?

Arrivé devant le cercueil de son père, Paquito s'adresse à tous, grave et malicieux :

— Mon père m'a fait promettre une chose avant de mourir et je ne veux pas le décevoir. Il m'a dit qu'il ne voulait pas de croix sur son cercueil.

Les chuchotements deviennent presque réprobation, les commentaires fusent, inaudibles, des gestes de dépit.

— Désolé, mais il n'est pas question que mon père soit enterré avec la croix, c'est sa volonté.

— Puisque c'est sa volonté... C'est El Diablo qui approuve.

Paquito essaie de retirer la croix posée, n'y arrive pas, demande au chauffeur s'il a un démonte-pneu et ils s'y mettent tous deux, la croix résiste, ils essaient de la décoller, elle résiste toujours, émettant un bruit qui donne du grain à moudre aux réticents, catholiques sincères, choqués par un tel geste.

— On dirait que la croix pleure ! annonce une voix.

— Ne vous inquiétez pas, la croix ne pleure pas. C'est juste qu'elle est clouée, rassure Paquito.

Il s'acharne, seul avec le chauffeur, la croix résiste toujours. Au prix d'efforts incroyables, elle finit par céder, le chauffeur la récupère et la met dans la voiture. La cérémonie reprend. Le cercueil est introduit dans le cimetière jusqu'à la rangée où Paco doit être inhumé ; il est hissé tout en haut d'une rangée de cinq niveaux, là où repose le corps de Léonor, son épouse. Une fois glissé à l'intérieur, le caveau est fermé et des fleurs sont posées devant. Le silence et la douceur baignent l'endroit. Puis les amis viennent, un à un, saluer la famille, leur présenter les condoléances avant de retourner vers la ville, les un après les autres, doucement, le pas lent. Paquito, Adela et El Diablo restent encore un peu, seuls, chacun dans ses pensées. Leur reviennent les images du père, du frère, de l'ami, cet être entier, doux et aimable, précipité un jour, à son corps défendant, vers un destin qu'il n'avait ni imaginé ni entrevu. Enfant de Nerja, il n'avait jamais pensé qu'il partirait ainsi au-delà de la mer s'inventer un destin, une vie, puis irait d'un endroit à l'autre chercher un peu de paix. Quand il s'installe en 1976, après la mort de Franco, à Nerja, après trente-sept ans d'errance, c'est un homme fatigué qui aspire au repos et n'aura que dix ans de répit avant de perdre Léonor, la femme de sa vie, la femme aimée qui l'a tant aidé et tant porté. La douceur de Léonor l'avait aidé à continuer, à persévérer. Quand elle est partie, il s'est retrouvé à nouveau seul et démuné. Comme il avait refusé de changer de nationalité, il a refusé de reprendre femme. Jusqu'au bout, il est resté fidèle à l'Espagne et à Léonor, les deux amours de sa vie. Son fils Paquito l'accompagne de loin, le visitant et lui rapportant tout ce qu'il se passe à Oran, sa deuxième terre. C'est ainsi qu'au seuil de sa mort, Paco a dit à son fils :

— Yo soy de Nerja y Orán !

Après un long silence, sans prière ni larmes, Paquito, Adela et El Diablo quittent les lieux, laissant Paco, de son vrai prénom Francisco, dit El Guapo, le beau gosse andalou, dit Enrique Semitier, l'espion de la République, dit Paco l'Oranais, reposer enfin, après cette longue nuit d'absence.

Table

Première partie

L'Espagne, mon amour	09
<i>12 mars 1939, en mer</i>	11
<i>Juin 1930, Maro</i>	15
<i>Juin 1939, camp Morand</i>	23
<i>Décembre 1936, Málaga</i>	29
<i>Avril 1940, camp de Bouarfa</i>	35
<i>Février 1937, Málaga</i>	41
<i>1941, Kenadsa, l'évasion</i>	49
<i>Septembre 1937, Barcelone</i>	59
<i>1943, Oran</i>	65
<i>Juin 1938, Fuerte Carchuna</i>	71
<i>Mars 1939, Adra</i>	81
<i>Novembre 1943, Oujda</i>	87

Deuxième partie

Me gusta Orán !	97
<i>Oran, un nouveau destin</i>	99
<i>Le crépuscule oranais</i>	111
<i>Nerja, la source, 2006</i>	151

Achévé d'imprimer en août 2013
sur les presses de Mitidja Impression,
549, rue Mustapha Djaadi, Baraki, Alger,
Tél. : 00 213 53 14 00

pour le compte :
© Les Éditions Apic, Alger.
Isbn : 978-9961-769-95-9
Dépôt légal : 4049-2013

Imprimé en Algérie

Une brume blanchâtre déchire peu à peu le voile de la nuit, laissant apparaître les flots bleutés de la mer. Les vagues se succèdent, certaines se cambrant, d'autres prenant de la hauteur, imprimant au República des sauts de puce, il monte, il descend, avance, recule. Le moteur ronfle toujours. Abelardo, le capitaine, est à la barre. Enrique Semitier, somnolant, terrassé par la fatigue, est assis sur la caisse qui jouxte le treuil, un bras autour du mât. Enroulé dans une couverture, il n'a pas quitté sa place, scrutant l'horizon, cette ligne fuyante, se dérobant sans cesse à ses yeux, cherchant le chemin de la survie. Les autres passagers sont dans la cale, affalés les uns sur les autres, les cœurs remués par la tempête de la veille où ils ont cru mourir. Le bateau continue de trouer cette fine pellicule qui ne laisse rien voir... »

Il n'a pas peur, Paco, oh non ! Il n'a pas peur lorsque, à dix ans, il se laisse porter au gré des chemins, explorant à vélo les sentiers les mieux cachés de son Andalousie natale. Il n'a pas peur, à seize ans, lorsqu'il ment sur son âge pour pouvoir s'engager aux côtés des Républicains et lutter pour ses idées au milieu des ravages de la guerre d'Espagne.

Son parcours aurait pu prendre fin en 1939, lorsqu'il dut prendre la fuite et suivre la route de la défaite, jusqu'à trouver refuge à Oran, de l'autre côté de la Méditerranée. Mais Paco, face à l'horizon trouble des premiers signes de la guerre d'Algérie, doit à nouveau assumer son désir de liberté et de justice, un désir plus fort que le déracinement, plus fort que la peur, plus fort que les frontières.

Photo de couverture © Marion Beckhäuser, 2012.



Yahia Belaskri est né à Oran. Écrivain et journaliste, il vit et travaille en France. Il est l'auteur, entre autres, de deux précédents romans : *Le bus dans la ville* et *Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut* (Éditions Vents d'Ailleurs en France, Éditions Apic en Algérie).



www.apiceditions.com

APIC
éditions